

FONTAINE DIDIER

Les limbes de l'esprit

roman

Pour Virginie

PROLOGUE

Saint-Elmire, 1964.

La forêt de Jade était déserte. Enfin presque : deux silhouettes venaient de s'y frayer un chemin, bravant avec courage ou témérité l'interdiction commune d'y pénétrer. Le ciel, étincelant, était azur, et faisait admirablement ressortir les couleurs chatoyantes des arbres peuplant ce lieu à la fois mythique et effrayant. Les rares animaux que nos deux amis imprudents rencontrèrent disparurent sans sommation. Un vent chaud souffla dans la forêt, vibra, raisonna. Il avait le timbre d'une voix humaine très rauque, et avait intimidé plus d'un passant : cela ne fit pas reculer nos expéditionnaires en herbe. Ils continuèrent leur périlleuse avancée, doutant quelques fois, mais ne reculant jamais. La mer verte s'étendait encore à l'infini, par delà le massif alpin, telle une jungle vierge et impénétrable. Elle en avait toutes les proportions, pour David et Kamir, tous deux âgés de presque douze ans. Une heure entière leur fut nécessaire pour arriver devant l'objectif de leur quête. Elle se dressait là, perdue dans un océan de pins, de chênes et d'épicéas, fière de son abandon, fière de la peur qu'elle suscitait, la maison hantée. Une vraie maison hantée, avec son fantôme, sa vétusté, son passé sinistre et toutes ses légendes. L'une d'entre elle racontait que, plusieurs siècles en arrière, un odieux forgeron s'y était reclus avec sa femme, femme qu'il avait assassinée très peu de temps ensuite, et qui serait devenue la fantôme si chère à la forêt de Jade et sa réputation. David et Kamir prétendaient n'avoir que faire de ces légendes pour enfants ; toutefois cela ne fut guère perceptible lorsqu'ils furent arrivés devant ce qu'ils cherchaient : ils eurent un moment d'hésitation, plusieurs même. La maison était d'un bois aussi vieux que le Monde lui-même, et qu'elle fût encore sur ses fondements ne manqua pas de les étonner. Les jeunes garçons considérèrent parcimonieusement leur proie. La maison semblait jaillir de la terre, fendre le ciel, s'exposer au grand jour comme pour démontrer la véracité de toutes les légendes la concernant. C'était vrai qu'elle effrayait. Peut-être parce qu'elle se trouvait dans un vide : dans un rayon de vingt mètres autour d'elle, rien ne poussait plus, tout était furieusement mort. Les petites silhouettes frémirent, voulurent même retourner sur leurs pas. Mais que dirait-on d'eux ? Un groupe d'amis les attendait à l'orée du bois: s'ils ne ramenaient rien pour preuve de leur passage dans la Maison Hantée, ils ne seraient jamais acceptés parmi les *Rock n'rollers*, groupe le plus cool et le plus en vue par les filles de leur âge. Et puis, ils n'étaient ni l'un ni l'autre des trouillards. C'était du moins ce qu'ils devaient aussi prouver.

Il n'y avait plus de porte, et les marches de l'escalier conduisant à l'entrée étaient en ruine comme le reste de la maison. David s'y dirigea le premier, d'un pas plus qu'incertain, suivi de près par son compagnon. Le crépitement du bois sous leur pied obéit à tous les clichés qu'ils s'étaient mentalement faits de la fameuse maison. Ils s'engouffrèrent lentement dans la pénombre du couloir plongeait devant eux, ne se quittèrent pas de vue un instant. L'intérieur était gigantesque, plus que ne le laissait présager la façade décrépie. David et Kamir aboutirent devant un large escalier qui montait, se scindant en deux à mi - parcours, à l'étage supérieur. Ils n'avaient jamais vu une architecture aussi sophistiquée : il y avait au-dessus de leur tête une passerelle circulaire faisant le tour des quatre murs, et donnant accès aux pièces diverses. On aurait dit un balcon d'intérieur, mais immense.

Quelques rats surgirent d'un coin du couloir pour se précipiter à l'autre, hérissant les cheveux des deux explorateurs courageux, et les faisant faire un bond qui n'eut pour seul résultat que de meurtrir un peu plus le plancher instable. Le calme revenu, ils décidèrent de monter au premier étage, comme ils ne voyaient pas grand chose à visiter au rez-de-chaussée. Ils prirent toutes les précautions nécessaires, avancèrent d'un pas léger marche douteuse après marche douteuse. Plusieurs fois, ils durent en enjamber deux ou trois à la fois pour ne pas retomber en bas.

Il faisait sombre, et l'on n'y voyait pas à plus quelques mètres devant soi – ce qui rendait l'endroit pour le moins lugubre. Arrivés sur la passerelle, David et Kamir constatèrent combien, par rapport à l'étage inférieur, le plancher était ici beaucoup plus solide et stable, propre et rassurant. Il y avait moins de poussière, pratiquement pas de toiles d'araignées. Finalement, cela n'était pas aussi terrible que...

Deux cris percèrent le silence de la forêt. Une porte venait de s'ouvrir, libérant un essaim de chauves-souris à moitié assoupies. Les jeunes garçons eurent beaucoup de mal à reprendre leur souffle, mais finirent par s'apaiser, constatant bien l'inanité de leurs cris. On entra dans la pièce dont la porte venait de s'ouvrir, et ce fut le choc. Tout brillait, tout était ciré à la perfection. Une lumière éblouissante les aveugla premièrement, puis, lorsque leurs yeux se furent habitués, ils considérèrent les lieux complètement. C'était grandiose et singulier : une chambre d'un style ancien, de la Renaissance – mais ils ne surent l'apprécier. Une pure merveille de convivialité s'étendait devant leurs yeux, bravant toute explication rationnelle - la maison étant, de mémoire d'homme, abandonnée depuis toujours.

La pièce était assez grande, et surtout l'agencement du mobilier mettait l'espace en relief. Un lit deux places, soigneusement arrangé, se trouvait près du mur gauche, face à l'une des deux fenêtres de la chambre. Au centre, une table ronde, reluisante, portait un charmant bouquet de

fleurs épanouies, harmonieusement disposé sur une nappe de soie sans pli aucun. Un livre était ouvert, environ à sa moitié, témoignant d'une activité récente. Les deux jeunes s'en emparèrent avec dévotion : ceci constituerait leur Preuve. Le livre s'intitulait *Les Insondables Mystères du Tibet* : David l'enveloppa dans son sac sans la moindre hésitation.

Au-dessus de cette table de travail se perchait un lustre de cristal tout à fait impressionnant et majestueux. Les deux n'en avait jamais vu d'aussi beau, même dans les films au cinéma. Ils y attardèrent un émerveillement ingénu quelques longs instants : il n'aurait point fallu être un lapidaire pour comprendre que ce bijou était d'une inestimable valeur, mais les deux explorateurs-de-la-Maison-hantée se contentèrent simplement de poursuivre leur petite visite. Face à l'entrée, derrière la table ronde, il y avait une autre fenêtre - plus grande celle-ci. Son rideau brodé de motifs élégants, d'un autre âge, combla la curiosité des deux jeunes esprits. Tout était insolite, et digne d'une Maison Hantée, se dirent-ils. Puis les regards se portèrent sur les murs, ornés d'une tapisserie luxueuse. Celle-ci représentait des fleurs - de toutes les sortes possibles et imaginables. C'était très beau. C'était luxuriant. Finalement, dans cette pièce, on ne percevait aucunement la vétusté des lieux : les murs étaient savamment recouverts et le plancher était d'un parquet aussi étincelant que remarquable.

Ainsi David ne parvenait pas à fixer ses idées : c'était d'une telle somptuosité ! Il s'attachait à mémoriser tous les détails, pensant que plus il en donnerait lors de son récit, et plus il aurait de chance d'être crédible, lorsqu'un étrange pressentiment naquit en lui. Il entendit un bruit de pas très assourdi, sentit une odeur désagréable s'infiltrer dans ses narines. Cela l'alarma et il demanda confirmation à son ami : contre toute attente, pourtant, celui-ci n'avait rien perçu d'audible – si ce n'étaient leurs propres pas. David, fronçant les sourcils, se défendit d'avoir imaginé son bruit de pas, surtout pour se persuader, entre autres, qu'il n'avait pas peur du tout. Ce qui l'intrigua, et dont il fit aussitôt part à Kamir, ce fut que l'on n'avait jamais parlé de cette pièce étrange auparavant. N'était-on donc jamais venu ici ? Les autres *Rock n'rollers* prétendaient néanmoins bien connaître l'endroit pour s'y être aventurés plusieurs fois... *Mensonges*, se dit-il en lui-même. Les *Rock n'rollers* n'étaient pas plus venus ici qu'il était la Reine d'Angleterre. Kamir et lui, au moins, avaient eut le courage de...

Kamir poussa un cri d'horreur, qui fit sursauter David. Ce dernier accourut près de son ami tétanisé et lui demanda des explications, mais vainement, car Kamir, figé d'effroi, regardait yeux écarquillés la grande porte-fenêtre face à eux. Le regard de David s'y dirigea prudemment, et il vit à son tour : les rideaux étaient lentement en train de s'ouvrir. Lorsque ce fut chose faite, le poignet de la fenêtre bougea, comme manipulé par une force extérieure. La fenêtre s'ouvrit violemment, laissant un vent chahuteur pénétrer dans la pièce. Les voix des

deux jeunes garçons en furent masquées. Alors une présence se fit ressentir : quelqu'un venait de pénétrer dans la chambre. Les jambes de David se déroberent, mais il ne trouva pas en lui la force nécessaire pour s'enfuir. Il ne pouvait d'ailleurs pas s'enfuir en laissant Kamir dans cet état second.

Il finit néanmoins par se ressaisir, attrapa son compagnon d'une main, et fit un pas en arrière, puis un second. Quelque chose, devant lui, semblait avancer à leur rencontre. *Un fantôme !* Réalisa-t-il enfin, plus excité qu'apeuré. Lui qui ne croyait fermement au paranormal et autres histoires à dormir debout, fut extrêmement ravi d'avoir finalement la possibilité de confirmer ou d'infirmier son avis sur la question. Il changea d'attitude, cessa de reculer. Kamir ne semblait plus être dans le même monde que lui, et c'est ce qui lui donna l'impression d'être seul confronté à.....

Mais qu'était-ce au juste ? Un fantôme, celui de la Maison hantée justement, de retour d'une promenade. Un fantôme, ou plutôt une fantôme. Ce jour-là, elle était fatiguée, et n'avait pu faire qu'une courte cheminée à travers la forêt qu'elle affectionnait tant. En voyant les deux gamins dans sa chambre, elle éprouva une grande lassitude : on allait encore raconter qu'elle hantait la maison, alors qu'elle y habitait ! Elle n'était pas spécialement d'humeur à philosopher, ce jour-là, pour tenter d'établir une communication par exemple, et, la fatigue aidant, elle se mit en colère. Ce ne fut pas une terrible colère, non, ce fut une colère exaspérée. Notre fantôme en avait plus qu'assez de jouer le mauvais rôle de méchante, cela faisait beaucoup trop longtemps que cela durait, c'est ainsi qu'elle cria sans conviction: *Sortez ! Sortez donc, avant que je vous botte le derrière, malheureux garnements !*

Elle n'avait pas l'habitude d'être aussi méchante, car elle était une gentille fantôme. Comme tout le monde néanmoins, elle subissait des sautes d'humeur. L'âge peut-être, elle avait maintenant près de trois siècles. Et puis, Maux des maux, la solitude. Quelque chose d'insupportable par moments, de sublime, d'autres moments. Durant sa trop courte vie terrestre, environ vingt-cinq ans, elle avait adoré la solitude - du moins avait-elle appris à aimer la solitude à cause de son mari violent ; les choses avaient bien changé... Les fantômes comme elle ne se trouvaient pas en masse, ici-bas. Il fallait chercher, et, une fois que l'on en avait trouvé, il fallait sympathiser. Exactement de la même manière que dans le monde des vivants, à ceci près que c'était peut-être un peu plus facile entre fantômes – on y mettait moins de façons. Seulement, avec tout cela, notre fantôme était aussi très timide. Alors, cela compliquait tout. De fait, Marianne - car elle avait tenu, contrairement à beaucoup d'autres spectres de son genre, à garder son nom d'humaine - n'avait de relation continue qu'avec deux ou trois fantômes, dont peut-être une, un béguin, finirait par avoir une issue intéressante.

Sa colère exaspérée fut aussi engendrée par le fait que l'ouvrage qu'elle lisait depuis peu ne se trouvât pas où il le devait, autrement dit on l'avait dérobé. Certes elle avait elle-même volé cet ouvrage dans une librairie de Saint-Elmire. Ce n'était cependant pas une raison pour que deux gamins viennent s'en gratifier sans le moindre effort ! Et tout le mal qu'elle se donnait pour s'en emparer, qu'en faisait-on ?

Elle avait appris à soulever les objets du monde humain en consciencieuse autodidacte, et à chaque fois cela lui réclamait une concentration toute particulière qu'elle ne pouvait pas réitérer à l'infini. C'est ce qui fit qu'elle regretta son bouquin.

Elle n'eut pas le temps de le récupérer, car David, saisissant vigoureusement son ami par un bras, prit la fuite aussi vite que ses jambes le lui permirent. Son cœur tambourinait avec une violence inouïe contre sa poitrine, son estomac était recroquevillé, son front couvert de sueurs, ses veines toutes dilatées par l'afflux de l'adrénaline sécrétée à cause de sa peur, pourtant David parvint à faire face à la situation. Il s'obligea même, très tôt en fait, à porter son camarade sur le dos. Kamir, lui, tombé dans un halo de ténèbres profondes, inconscient mais éveillé, ne se rendit compte de rien sinon que tout, autour de lui, semblait bien agité. Lorsque les ténèbres se dissipèrent, il se trouvait allongé sur le moelleux sol de la forêt interdite, tout près de la Maison hantée. La lumière du jour, rayonnante, se fraya un chemin à travers les feuilles et les branches d'arbres et vint s'étendre paisiblement sur son visage mou. Quelques instants aveuglé, il se frotta les yeux - comme sorti d'un cauchemar - et regarda autour de lui. David était là, tout près, assis en tailleur et hors d'haleine. Les arbres étaient toujours aussi grands, toujours aussi nombreux, toujours aussi beaux. La forêt de Jade luisait, comme sorti d'un rêve de conte de fées. Toutes les nuances de vert et de marron y étaient présentes, ravissantes. Un spectacle qui fit presque oublier à Kamir... *La Maison hantée !* Pensa-t-il brusquement, *nous sommes entrés dans la maison hantée ! Nous sommes des Rock n'rollers !*

Il eut tout d'abord du mal à se souvenir, mais y parvint : littéralement paralysé par la peur, David avait dû le sortir de la Maison en le portant. David Merlin était son ami. Il lui en fut extrêmement reconnaissant. Il n'oublierait jamais ce que celui-ci venait de faire pour lui. Jamais.

Une fois Kamir revenu à la réalité, et David reposé, tous deux se hâtèrent de quitter les lieux, pressés de raconter leur expérience à leurs copains.

La forêt de Jade redevint déserte, du moins abstraction faite du fantôme de la Maison hantée. Elle le resterait cette fois ci pour quelques années. Jusqu'au moment où...

Chapitre 1 :

Les limbes de l'esprit

5h. Les étoiles palpitent encore. Par milliers, elles s'assemblent en constellations : celle du Lion prédomine, toute proche de la Grande Ourse et de la constellation du Cancer. La Grande Ourse observe le Lynx, qui se déploie dans le ciel avec majesté. L'Hydre quant à elle n'a d'yeux que pour les Gémeaux, tournés vers Orion renversé. Vénus brille d'un éclat terne, aux côtés de sa compagne la Lune, qui est à son dernier quartier, telle un savoureux croissant. Pluton se lève à l'horizon. 5h54. Le Soleil se lève, le ciel flamboie dans un maelström de couleurs rouges sang, puis oranges, et enfin bleues. Les étoiles disparaissent, mais la Lune, telle une sentinelle, demeure.

« 7h34. Uranus a fait son apparition, mais il faudrait des yeux exceptionnels pour la voir.

David se trouve sur le chemin de l'école. C'est la Rentrée des classes. Il n'a guère d'appréhension : la Terminale, après tout, ce n'est pas si terrible que cela en a l'air. Il prépare cette année un baccalauréat en série littéraire. On lui a beaucoup dit de mal sur cette série, mais il n'en a que faire. On lui a dit, notamment, que cette section est « réservée » aux filles. Par Dieu, s'est dit David, tant mieux ! David n'est pas très branché, comme on dit. Les filles, ça ne l'intéresse pas. Du moins, il n'a pas d'expérience, et préfère repousser le moment de s'en faire une au plus loin possible. Son meilleur ami a une petite amie, ça a l'air de très bien fonctionner entre eux, c'est presque enviable. Mais lui se satisfait de sa position, absorbé par trop de soucis pour...

Une élégante silhouette vient de faire irruption à quelques mètres de lui. Il ne sait pas d'où elle vient, mais de dos, il peut s'en faire un très bon jugement. Complet rose raffiné, bas blancs, corset à peine visible, cheveux flottant à la taille, d'un blond très clair, démarche élégante... Cette fille est attirante. Elle est d'autant plus attirante que le Soleil, qui n'a pas encore tout son éclat, luit sur sa splendide chevelure blonde. De chaque côté, le sentier est bordé d'arbres, et ce que David voit alors, ce sont les ombres folles des branches et feuilles de ceux-ci danser sur les cheveux lumineux de sa proie. Sans savoir pourquoi, il accélère le pas. *Comment engager la conversation ?* Se demande-t-il pour la première fois de son existence. *Pourquoi dois-je engager la conversation ?* Pas de réponses, que des certitudes. Il s'approche encore, sentant le trac monter en lui, mêlé à une certaine excitation. Enfin, il arrive à la hauteur de...

Elle s'appelle Catherine Do. Mignonne, c'est vrai. Faut-il la décrire ? Qui ne dit rien consent : son visage resplendit de délicatesse. Elle a des yeux gris-vert, selon le temps qu'il fait, qui lui donnent un regard semblable à celui du lynx : perçant et mystérieux, profondément attirant. Ses pommettes sont très peu marquées, et surplombent des joues toujours roses. Son nez est de taille moyenne, en juste proportion avec le reste du visage. Pour ce qui est de ses lèvres, elles sont recouvertes d'un rouge à lèvres carmin, très remarquable. Enfin, et puisqu'il faut terminer par la cerise sur le gâteau, elle a des cheveux blonds qui sont longs, lisses et lumineux. De taille moyenne, elle émane une aura particulière, un charme certain. Contre toute attente, néanmoins, rares sont les garçons qui ont tenté de nouer une relation avec elle. Car Catherine est aussi intelligente, et, si l'on conjugue cette intelligence à sa beauté, on obtient une fille idéale, qui intimide beaucoup. Trop sage, trop belle, autrement dit inaccessible. On pense que seul un garçon parfait lui siérait. À ce sujet, il est faux de croire qu'elle est harcelée, et cela l'arrange sans l'arranger, car elle a des sentiments, elle aussi. Elle représente un modèle, un type de fille à aimer, mais c'est tout. Parfois, elle le regrette, souvent, elle le préfère, car Catherine tient à se consacrer à ses études elle aussi. Parallèlement à sa scolarité, elle suit des cours au Conservatoire – elle adorerait faire violoniste, plus tard. La musique, c'est sa passion, sa confidente, son repos, son équilibre également.

Elle est en train de songer au garçon modèle qu'on prétend qu'elle mérite, lorsqu'un garçon, justement, surgit de derrière elle.

Mais peut-être faudrait-il aussi décrire David ?

Ah, David.

C'est le genre de garçon qui se sent inutile et laid, le genre de garçon qui se trompe lourdement. Physiquement, David jouit d'une solide carrure, quoique lui aussi soit de taille moyenne. Ses traits sont fins, mais il n'est pas particulièrement beau. Il est plutôt banal, ce qui, à vrai dire, importe très peu lorsque l'on est en sa compagnie : il a une personnalité prenante, un génie prenant. Il est intelligent, mais ce n'est pas ce qui surprend le plus chez lui. Non, c'est plutôt son incroyable mémoire, et sa faculté exceptionnelle à se concentrer, à faire attention aux choses. On a ainsi dit de lui qu'il n'oublie rien, ou qu'il peut lire un roman entier de plusieurs centaines de pages en un rien de temps et être capable ensuite d'en raconter l'histoire avec force détails. Il est tout simplement stupéfiant. Avec tout ça, il a l'esprit ouvert, il est subtil et original. Exactement ce qu'il faudrait à...

Catherine jette rapidement à un coup d'œil sur David, puis sourit.

David a fait l'effort de se rapprocher, de vaincre sa timidité, et brusquement il se rend compte qu'il a très bien fait : il aperçoit le visage de la belle inconnue, qui, merveille, lui sourit. Non, mais ! Ce n'est pas une inconnue :

- Catherine ? Tu t'appelles Catherine Do ?
- Oui ! On se connaît ?

Aucune de froideur. Catherine s'est efforcée d'avoir une voix mélodieuse : son « On se connaît » était ravi.

- Non, mais je connais une de tes copines, Élodie : elle m'a beaucoup parlé de toi.
- Et tu m'as reconnue ?
- Oh, ça n'a pas été bien compliqué : elle m'a simplement dit que tu étais belle et élégante. Il n'y en a pas beaucoup par les temps qui courent.

Catherine brûle d'envie de lui rendre le compliment mais, désolée, ne trouve pas dans ses souvenirs la moindre trace de discussion avec Élodie au sujet de ce garçon : Élodie est trop obnubilée par son Kamir pour pouvoir parler d'un autre garçon...

Soudain, elle trouve de quoi se montrer agréable :

- Eh bien, Élodie ne m'a malheureusement pas parlé de toi, mais elle a eu tort à ce que je vois.

Il n'en fallait pas plus à David. Conforté, il continue :

- Tu vas au lycée, tu rentres aujourd'hui ?
- Oui, toi aussi je suppose ?
- Hélas, oui ! Mais dis-moi, tu es en quelle Terminale ?
- Terminale A.
- Tiens ! S'exclame David sans pouvoir contenir sa joie, moi aussi !
- Et c'est comment ton nom ?
- David, répond le concerné avec un peu plus de modération, Merlin David. On m'appelle l'Enchanteur !
- Ma foi, enchantée de faire ta connaissance !

Tous deux poursuivent tranquillement leur chemin, parlant de tout et de rien, en particulier du bac qui les attend à la fin de l'année. Manifestement, ils n'ont ni l'un ni l'autre de souci à se faire.

Quelques minutes passent, consacrées à une plus profonde connaissance l'un de l'autre, quand soudain Catherine s'exclame :

- Regarde ! Là, juste derrière ce buisson ! (Elle montre du doigt l'endroit en question) Tu as vu ?

À quelques mètres d'eux, en effet, une lueur bleue, brumeuse et diffuse, semble s'étaler dans l'air. Elle est immobile, presque invisible, mais ne saurait passer inaperçue.

- Tu as une idée de ce que c'est ? S'enquiert Catherine.
- Pas la moindre ! Et je n'ai pas envie de savoir... »

David se réveille en sursaut. Il regarde autour de lui, déçu.

Ce n'était qu'un rêve ! Ronchonne-t-il, déçu.

Il est 5 heures. Il a sommeil. Il ne lui en faut pas plus pour se rendormir.

« 20/07/69. Intenses vibrations. Cahotements brutaux. Sentiment d'isolement. Lorsqu'il ouvre les yeux, David se trouve dans une étroite cabine, jonchée d'appareils électroniques en tous genres. Trois astronautes conversent dans une langue qu'il reconnaît comme étant de l'américain, mais il n'en saisit que très peu car les termes sont spécialisés. On dirait une simulation. En tous cas, c'est bien fait. Les trois scientifiques vaquent à diverses occupations de routine, flottant librement de poignet à poignet. L'atmosphère qui règne est assez tendue. Comme si que quelque chose allait arriver. Un hublot attire l'attention de David, il s'y dirige. Mais non pas en marchant, ni en flottant, mais en le volant. Il regarde ses mains : pas de mains ! Ses jambes : pas de jambes. Est-il un regard seulement ?

Étrange comme les rêves peuvent être étranges, par moments ! Se dit-il, pour se rassurer.

Soudain, il est happé à travers le hublot par une force irrésistible. Il n'a d'ailleurs pas envie de lui résister. Il se retrouve dans l'espace. Ici, les étoiles ne sont pas regardées mais regardent, elles sont à leur firmament. L'abîme de l'espace s'étend à perte de vue, dans un océan d'étoiles. La vision est sublime, le spectacle une extase. La Lune est toute proche, elle se rapproche. Subjugué, David ferme les yeux, comme pour assimiler ce qu'il vient de voir.

Lorsqu'il rouvre ceux-ci, le croissant de la Terre se trouve face à lui, suspendu sur le néant. Un module s'approche lentement du sol lunaire meurtri et désolé. Car il est sur la Lune ! En un réflexe, il tente de se débattre, car il n'y a pas d'air. Mais très vite il se rend compte qu'il n'aurait pas de narines ni de poumons pour en profiter.

Le module alunie sans le moindre bruit. Quelques longs instants s'écoulent. Enfin, une porte s'ouvre avec brutalité. Un astronaute surgit de la pénombre de l'engin.

Il s'appelle Neil Armstrong. Enveloppé dans un accoutrement qui fait la fierté des États-Unis, il s'efforce de descendre les quelques échelons de l'échelle du module avec précaution. Plutôt que de songer à sa phrase historique (il a intérêt d'en faire une s'il tient à immortaliser son nom) – car il a eu tout le temps durant le trajet –, il réfléchit à cette étrange lueur bleue que Michaël, Edwin et lui ont vu il y a quelques heures. À son tour, il alunie. Avec joie, il

redécouvre la sensation du poids, mais, comme prévu, son poids est ici bien inférieur à celui qu'il a sur Terre. Crépitements dans la radio : Houston, suspendu à ses lèvres, doit commencer à s'impatienter. Il se retourne, découvre le paysage désolé de la Lune. C'est immense. Un océan de néant s'étend par delà l'horizon, criblé de cratères de toutes tailles. Premier pas.

- C'est... c'est un petit pas pour moi, mais un grand pas pour l'humanité, déclare-t-il solennellement, soulagé.

Il lève les yeux du sol : la lueur bleue est toujours là. Edwin, qui est venu le rejoindre, lui fait signe. Il la voit lui aussi, mais tous deux n'ont pas le temps de s'en préoccuper : ils ont du matériel à décharger. L'humanité compte sur eux. »

Ses paupières sont lourdes mais David parvient quand même à les soulever. Quoi ? Encore un rêve ? Difficile de prétendre le contraire...

Il est 7h30. Le Soleil bas dans l'horizon inonde déjà sa chambre de sa lumière, filtrant à travers les stores vénitiens. Il s'étire, baille, se frotte les yeux, se recroqueville, songeant à sa journée qui débute, songeant aux rêves qu'il vient de faire. Dommage pour le premier, tant pis pour le second. Ces rêves semblaient pourtant si réalistes... L'émotion pince encore le cœur de David : *ah, se dit-il, il n'y a qu'en rêve que les belles choses arrivent !*

Chapitre 2 :

Rivages lumineux embrumés

Quelques secondes suffisent à David pour apprécier mentalement le contenu de la journée qui débute : aujourd'hui, lundi 8 septembre 1969, est un jour banal, médiocre, qui sera fait de l'inlassable déroulement du même tapis de la vie sur lequel il faut marcher ; un tapis roulant, parfois, qui nous entraîne là où nous ne voulons point aller. Oh, c'est bien la Rentrée des classes, mais c'est comme toutes les Rentrées, tous les ans, depuis l'aube des temps. Les professeurs, les mêmes, vont répéter les mêmes choses, tentant vaguement de les adapter en fonction de leur auditoire, mais bien piètrement. David remue ainsi de sombres idées, très farfelues, car il est énormément déçu. Il tente même de se persuader qu'il n'a pas rêvé, qu'une partie de lui-même est allée quelque part, a réellement rencontré cette si charmante Catherine Do. D'ailleurs, comment aurait-il pu inventer un si joli nom ? Pourquoi son rêve aurait-il pris la peine d'être aussi cohérent ? David, probablement comme probablement tous les génies de son espèce, prend la peine de coucher par écrit le récit de tous les rêves dont il se souvient. Il ne s'est pas encore trouvé de clef des songes. Mais, d'après son expérience, la caractéristique la plus remarquable des rêves est un fouillis de stimuli réactivés, sur lesquels le cerveau, à l'état de veille, n'a pu prêter attention, d'où le manque de cohérence, d'où le manque de sens. Si un rêve semble donc avoir une queue et une tête, c'est que ce n'est pas un rêve. Un fantasme ? Un désir ? David a aussi pris la peine d'étudier les travaux de Sigmund Freud, par curiosité d'abord, par désir de ne pas être neuf sur le sujet ensuite, et ses conclusions sont assez controversées. La théorie de l'Inconscient de Freud a des limites, et ces mêmes limites démontrent que ses fondements ne sont pas suffisamment certains : les actes manqués – des explications trop simples -, les figurations, les déplacements, les condensations, des explications trop restrictives du fouillis du laboratoire de la mémoire. Telle est du moins la pensée de David sur le sujet, et, étrangement, il y songe, ce matin. Puisant dans les récits qu'a pu faire Freud de certains de ses rêves, David se demande si, pour une fois, il pourrait trouver un sens à ce qu'il a vécu. La veille, il est parti à la piscine pour se détendre. Il n'a rencontré personne. Il n'a pensé à rien en particulier. Tout cela est absurde. Du moins pour le premier des rêves. Le second, il faut y réfléchir davantage. David est moyennement intéressé par l'astronautique, cependant il ne serait pas inconcevable que son esprit ait pu s'y intéresser, jusqu'à vouloir lui en faire vivre une reconstitution maison. Il faut dire que les médias ne cessent d'en parler à longueur de journée. Pourquoi pas ? Quoi qu'il en soit, et c'est toujours

ainsi que David achève son analyse des rêves, savoir si les rêves ont du sens ou non ne sert à rien. Les rêves sont précisément ce qui s'oppose à la réalité, or ce qu'il faut faire, c'est ce se soucier de la réalité, non de la fiction.

Ce lundi, David n'avait pas prévu de veiller plus à son apparence que d'habitude, pourtant, à la réflexion, il va se soigner un peu : qui sait, il pourrait toujours faire une rencontre intéressante ?

Ah, je vois maintenant : les rêves n'ont pas de sens, ils ont une fonction : influencer, car je suis influencé, dès à présent.

Première déduction de David. Pas franchement mauvaise, superficielle à tout le moins. Le miroir est beau, il a un joli sourire, un bon teint, une coupe de cheveux soignée. On dirait... on dirait qu'il a fait une rencontre. Pour une fois, David n'est pas indifférent devant son aspect. Quelques mimes lui permettent d'avoir une idée de lui quand il parle, rit, chante. Il se brosse les dents deux fois. Se parfume amplement. S'habille bien. David a un talent, en matière d'habillement. Il n'hésite jamais, pas une seconde, sur ce qu'il va porter tel ou tel jour. Il a disposé ses vêtements sur trois piles différentes : ses pantalons – des jeans noirs -, ses chemises, toutes violettes, blanches ou noires, et ses blazers (noirs). David aime beaucoup le noir. C'est donc la couleur de sa chemise qui change d'un jour à l'autre, avec une évidente préférence pour le violet. Ce lundi, sa chemise de soie est justement violette. S'il n'a pas d'hésitation, de fait, c'est bien sûr parce qu'il ne s'est pas donné le choix, et cela le ravit car il ne perd pas ainsi un temps précieux. Le temps gagné est utilisé pour une courte pause. Le matin, personne ne trouve jamais rien le temps de faire, dans la famille de David (quand ils sont là, sa mère se maquille, la belle affaire, et son père s'absorbe dans la rubrique sports du journal quotidien) ; lui, au contraire, se réserve un peu de temps. David a l'âme poète. Chaque matin donc, il écrit un vers de plus à un poème entamé. Ce matin est un grand jour, car il ne manque qu'un vers pour terminer un poème qui lui tient énormément à cœur.

Il réfléchit. Une ou deux minutes s'écoulent avant qu'il ne trouve la chute de celui-ci : une idée lui vient, grâce à son rêve, d'ailleurs :

Dont je veux connaître la partition.

Intéressant décasyllabe, lourd de sens, romantique, presque tragique. Il est tout à fait recommandé, David s'en félicite. Il clôt une mélodie entamée dans le poème de manière douce, sans brusquerie ni maladresse. Parfait. La journée commence donc bien.

Lentement, le poète en herbe relit son œuvre. Il n'a pas même l'espoir de la publier un jour, mais qui sait si elle ne lui sera pas utile, en temps voulu ?

Il soupire profondément : il ne peut chanter ses idées à personne, il se rend bien compte qu'un vide affectif commence à le menacer. Jusqu'à présent, il n'avait jamais réellement souhaité de compagnie en particulier, se satisfaisant de ses quelques amis. Mais quelque chose est arrivé, qui lui a changé perceptions et perspectives. Ses rêves n'y sont pas étrangers : ces derniers temps, finalement, on dirait qu'ils lui montrent ce que lui a bien envie de voir. Enfin, très simplement, David a, semble-t-il, une période qui clôt son adolescence pour le mener sur l'âge adulte (dans cinq mois seulement) qui lui réclame un « plus » ; un plus... féminin. C'est peut-être le fait que Kamir se soit sensiblement éloigné de lui, trop occupé par sa relation avec Élodie, qui a créé la situation qu'il vit. Quoi qu'il en soit, il faut la régler.

Après un petit - déjeuner frugal, David se décide à partir. Le lycée est à deux kilomètres et demi, il prévoit toujours une vingtaine de minutes pour s'y rendre. Ses parents ont insisté pour qu'il fasse ce trajet en motocyclette, mais David a catégoriquement refusé: cela le fait peut-être marcher, mais c'est bien ce qu'il recherche, surtout dans un cadre naturel qu'il admire. Sur le chemin du lycée, en effet, la nature est chatoyante : les arbres ne manquent pas, ni végétation d'aucune sorte. David adore s'y attarder, cela le met de bonne humeur. Et puis, il se croit à la campagne qu'il chérit tant : la route qu'il suit n'est ni goudronnée, ni parfaitement droite, et cela suffit à le rendre heureux. Peu fréquenté, ce chemin est son domaine, il y connaît jusqu'aux moindres parcelles. Justement, il vient de s'y engager, d'un pas plus diligent que d'habitude, croyant peut-être qu'il accoure vers quelque chose d'intéressant – certainement pas le lycée en tous cas.

Rien n'a changé depuis hier, ou presque : des pas, il y a des traces de pas anormaux ! Toutes fraîches, d'ailleurs. La personne qui les a laissés ne doit pas être bien loin d'ici. David ne peut s'empêcher de sourire. La réalité est parfois excitante ! Se dit-il sans vraiment savoir pourquoi. Il maintient son regard collé au sol, avançant d'un pas de plus en plus rapide, sentant son cœur s'insinuer de plus en plus contre sa poitrine. Finalement, il aperçoit une silhouette évoluer gracieusement, déformée par les sinuosités du terrain. On dirait une fille. C'est une fille.

Elle s'appelle...non, on le sait déjà. Mais que fait-elle là ? Oh, elle va au lycée, comme David.

- Catherine ? ! S'exclame David, reconnaissant, ahuri, la fille de son rêve.
- Comment connais-tu mon nom ? On se connaît ? Demande la concernée, stupéfaite.

David se demande si elle va réagir comme dans son rêve, cela l'amuse.

- C'est Élodie, elle m'a beaucoup parlé de toi...

Anticipant la réaction naturelle de son interlocutrice, il précise :

- ... et elle m'a dit que tu étais très belle. Dès que je t'ai vu, j'ai tout de suite fait le rapprochement.

Flattée, Catherine sourit, ce qui l'embellit encore. Elle réplique :

- Très bon rapprochement, merci !
- Et toi... je suppose que tu es David, je me trompe ?
- Non, mais... ?
- Chacun ses sources ! Fait Catherine, amusée.

Une courte pause, pour faire durer le plaisir.

- Kamir m'a parlé de toi, il me tardait d'ailleurs de te connaître : il paraît que tu es assez « original et particulier » ?
- Assez original et particulier ? Demande David en fronçant les sourcils.
- Oui, enfin, je veux dire...

Catherine s'empêche de dire « intelligent » : cela blesserait peut-être un garçon de rencontrer une fille qui trouve singuliers les garçons intelligents. Sans féminisme aucun.

L'embarras de Catherine est de courte durée :

- Il te tardait de me connaître, pourquoi ?
- C'est bien toi qui as eu 19 et 19 aux épreuves anticipées de Français ?
- Ah, ça ? Oui, euh... en Français les profs se refusent à mettre 20... Par principe.

De l'humour, plutôt que de la prétention.

- Ma foi, enchantée de faire enfin ta connaissance.

Le « enfin » est très agréable : Catherine semble ravie d'agrandir son aréopage.

- Le plaisir est pour moi !

La joie de David fait brusquement place à un profond sentiment d'inquiétude.

Un rêve prémonitoire ? La vie humaine est-elle placée sur le tapis roulant de la Destinée ?

Il y songeait sarcastiquement à son réveil, mais de là à y croire... *Les circonstances de ma vie sont-elles prévues ? Puis-je les anticiper dans certains rêves ? À quoi bon vivre ?*

Toutes ces questions l'assaillent littéralement. Non, il ne croit pas à de telles inepties : la vie, c'est ce qu'on en fait. Il doit y avoir une autre explication. La preuve : les circonstances qu'il vient de vivre diffèrent sensiblement de celles qu'il a vécues en rêve, si certes il s'agissait d'un rêve. Alors quoi ?

- Tu me sembles bien songeur... Remarque Catherine, attentive et soucieuse.
- C'est-à-dire que... il me semble que je t'ai déjà vu quelque part...
- Au lycée, probablement. Pourquoi ?
- Non, non, ailleurs, dans un endroit où nous étions seuls !

- Tu te fais des idées ! Bafouille Catherine, rougissante.
- Tu crois ?
- Je me souviendrais de toi, c'est certain. Non, nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant. Tu dois faire erreur. Quoi qu'il en soit, Kamir m'a dit beaucoup de bien de toi.
- Et Élodie de toi. Je remarque qu'elle ne m'a rien exagérée, constate David en égarant son regard.
- Tu connais Kamir depuis longtemps ?
- Oh, depuis toujours ! Nos parents se connaissaient bien avant nos deux naissances. Nous avons grandi ensemble. C'est un ami formidable.
- J'admire les amitiés qui durent...

Le ton de Catherine semble amer. David se l'explique très bien : Catherine, qui est une fille très modérée, a eu une légère aventure, un béguin plus précisément, avec un garçon sur lequel elle s'était lourdement méprise. Depuis, lui a expliqué Élodie, elle a renoncé à s'attacher à quiconque, craignant de faire montre de trop de fougue. Ce qui, au demeurant, n'est en rien justifié. Trop prude, Catherine est aussi très méfiante.

Pour enchaîner sur la remarque de Catherine, et surtout rassurer celle-ci quelque peu, David s'efforce de détailler sa petite expérience du sujet :

- Pour qu'une amitié dure, précise-t-il, il faut y mettre de l'application, de l'abnégation, beaucoup de bon sens. Ce n'est pas d'un jour à l'autre qu'on peut déclarer quelqu'un son ami. N'importe qui non plus ne peut pas l'être. C'est une alchimie délicate qu'il convient de bien maîtriser. Et, crois moi, il vaut toujours mieux peu d'amis. Qu'ils soient bons ou mauvais. Car ils s'ils sont bons, qu'ils soient peu nombreux témoigne qu'ils ont été bien choisis. Et qu'ils soient mauvais épargne bien des soucis.
- Oh, David, inutile de me faire la leçon sur l'amitié : je sais déjà parfaitement tout ce que tu penses du sujet ! Pouffe Catherine, amusée.
- Et comment pourrais-tu savoir ce que je pense ?
- Je le sais parce que je sais que tu n'as pas beaucoup d'amis, très peu à vrai dire. Tu as préféré les sélectionner, pour ne pas avoir à souffrir de l'hypocrisie. Élodie et Kamir me l'ont souvent fait remarquer avec une pointe d'admiration. J'admire cette attitude qui est aussi la mienne.

Ainsi se poursuit la conversation, plusieurs minutes durant. On se découvre des amitiés communes. Des inimitiés communes. Des goûts semblables. Des pensées partagées. Une surprenante complémentarité.

C'est à se demander comment il se fait que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt... Songe finalement David, déconcerté.

C'est à se demander pour quelle raison obscure Élodie n'a jamais pris le temps de me présenter à ce charmant personnage... Se dit Catherine, un peu ahurie.

C'est à se demander comment deux des plus remarquables âmes de la très petite bourgade de Saint-Elmire n'aient jamais eu leur chemin qui se soient croisés jusqu'à présent...

Quelques considérations de cet ordre traversent l'esprit de David.

Qui plus est, il assimile difficilement la présente situation : il est bel et bien en train de vivre le contenu de son rêve !

Ne rêve-t-il pas encore ? Non, il s'est réveillé, ce matin. Dans les rêves, c'est très rare que l'on se réveille...

Quelques minutes s'écoulaient. Et bien sûr...

- Tiens, David ! Regarde !
- Oui, je vois, acquiesce David, indifférent.

La lueur bleue, encore elle. Tel un nuage brumeux et diffus, elle flotte dans les airs tout en palpitant.

- Mais qu'est-ce que c'est ? !
- Un rêve ! S'exclame David, sans peser ce qu'il dit.
- Quoi ? Que dis-tu ?
- Je me demande simplement si je ne suis pas en train de rêver ton beau visage...
- Tu... tu vas vite en besogne ! Bredouille Catherine, confuse. Et puis ! Je parlais de cette étrange chose, juste là...
- Elle te dérange ?
- Oh, David, toujours le mot pour rire ! Élodie ne m'avait pas parlé de ça !

David sourcille : il ne plaisantait même pas !

- Ce doit être une sorte de mirage, explique David sans croire un seul instant à ce qu'il dit, regarde : le ciel est d'un bleu immaculé, et le sol a eu le temps de chauffer depuis le lever du Soleil : il doit s'agir d'une sorte de diffraction lumineuse.
- Si tu le dis... Marmonne Catherine, peu convaincue.

Clinique du Parc, au même moment.

Le couloir semble interminable. Les néons sont éblouissants. Tout est d'une pureté criarde. Le bruit des pas résonne de loin en loin, pesant sur les épaules.

Madame Merlin a envie de hurler tant son stress est grand – ce que mari n’apprécierait certainement pas – alors elle refoule son angoisse au plus profond d’elle. Il la tient par la main, elle perçoit pourtant bien que, lui aussi, a peur : ses mains sont moites. Le docteur – ah, ce n’est pas ainsi que cela s’appelle, elle a déjà oublié ! - , blouse blanche impeccable, continue d’avancer d’un pas alerte vers son cabinet, niché dans un des détours de ce dédale. Il tient fermement les radiographies d’une main, le dossier de patient de l’autre main. Il s’est voulu rassurant dès leur seconde rencontre, mais aujourd’hui il n’a rien dit d’autre que : «Suivez-moi, je vous prie » d’un ton grave et inquiétant. Monsieur Martinet est le meilleur dans son domaine, d’après ce qu’on dit, c’est pourquoi monsieur et madame Merlin se sont adressés à lui – aujourd’hui pourtant, ils ont des doutes pour le bien-être de leur fils.

Enfin, une porte avec l’écriteau « M. J.-C Martinet, neurologue » fait son apparition.

Voilà ! Se dit madame Merlin, *un neurologue, pas un médecin !*

Les trois personnages entrent dans le cabinet. Luxueusement meublé, le cabinet. Le bureau, par dessus tout, est un petit chef d’œuvre : entièrement en chêne verni, sculpté avec talent, il est recouvert d’une paperasse par colonnes épaisses de papier. Elles encombrant toute la surface du bureau à l’exception d’un rectangle vide où le neurologue dépose délicatement le dossier intitulé « D. Merlin, étude d’une neuropathologie d’origine somatique. »

- Récapitulons, si vous le voulez bien, commence monsieur Martinet : votre fils a souffert d’un rhume bénin à l’âge de quatre ans, puis neuf ans, et enfin quinze ans. C’est tout ?
- Oui : nous avons fait inscrire tout son suivi médical dans son carnet de santé : s’il y avait eu autre chose, vous le sauriez, répond monsieur Merlin, tendu.
- Pas de complication ou d’intervention chirurgicale ?
- Aucune.
- Ça n’a pas de sens... Soupire le neurologue, en secouant la tête, dépité.
- Que dites-vous ? S’enquiert madame Merlin.
- Je n’arrive pas à déterminer avec exactitude l’origine réelle du problème ! Toutes les analyses indiquent qu’il n’y aucune cause réelle, aucun élément provocateur de l’événement qui a pu affecter votre fils. Lui qui, selon ce que j’apprends, n’a jamais souffert davantage que de quelques bobos insignifiants, *ne peut pas* avoir été sujet aux conditions entraînant ce mal. À moins que, par un cas d’un extrême rareté, votre fils développe ce problème quasi spontanément, je veux dire...
- L’important est de guérir notre fils, non ? Peu importe la façon dont ce mal est né, je pense !

- Certes, mais nous ne parviendrons à la soigner efficacement qu'en trouvant d'où vient son mal.
- Ce n'est pas une origine « somatique », comme vous dites ? Demande monsieur Merlin.
- Cela en a tout l'air, puisque votre fils a passé les examens psychiatriques, de base au en tous cas, en bonne et due forme. Mais...
- Je ne comprends vraiment pas d'où viennent une incertitude et une indécision pareilles. Ne savez-vous pas ce dont il s'agit ? Dites-le. Ignorez-vous les moyens de le soigner ? Seules ces considérations sont importantes. J'aimerais vous entendre plus clairement.
- Clairement ? Marmonne le neurologue. Eh bien... En clair, madame Merlin, votre fils semble présenter – je dis bien semble – les affections neurologiques d'une pathologie somatique bénigne. Autrement dit c'est une maladie banale et sans gravité qui a provoqué des lésions dans le cerveau de votre enfant.

Dans le cerveau de mon enfant...

Dans le cerveau de mon enfant !

- Oh, mon Dieu, docteur ! Gémit madame Merlin en se mettant une main devant le visage, est-ce grave ?
- Je ne peux en juger pour le moment ; tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est la première fois que je rencontre ce phénomène dans ma carrière.
- Il va vivre, au moins ?
- Je l'ignore. Je mentirais si je prétendais le savoir ! Le cerveau est d'une telle complexité, d'une telle délicatesse. Le moindre souffle peut l'ébranler, et pourtant on l'a déjà vu subir sans dommages des atteintes qu'on aurait qualifié de fatales.

Le neurologue marque une pause pour continuer de plus belle :

- Le cerveau est une terre par trop inconnue, fort malheureusement. D'après ce que j'ai pu lire sur le sujet, on peut tout aussi bien mourir que vivre sans séquelles de ce que présente votre fils. Il faudra seulement le suivre de près, et croiser les doigts.
- Mais, dites-moi docteur, se pourrait-il que nous nous soyons carrément trompés sur l'origine neurologique – je veux dire cérébrale – du problème de mon fils ? Des maux de têtes chroniques mais brefs, sans véritable intensité, quelques vertiges : est-ce qu'il pourrait y avoir une autre origine ?
- Je voudrais pouvoir vous conforter, mais j'en doute très fortement : votre fils manifeste une capacité de concentration que j'ai étudiée, et je vous assure qu'elle sort de la norme. De plus, vous m'avez fait part du récit que ce dernier vous a confié il y a quelques années: il prétend avoir vu un fantôme. Un fantôme ! Autrement dit il a été victime d'une

hallucination. Les lésions cérébrales du lobe temporal sont souvent à l'origine de mésaventures telles que celle-ci : elles peuvent même entraîner la perception d'odeurs étranges, l'audition de sons insolites, la montée de sentiments mystiques et d'autres visions en tous genres. Cela a été plusieurs fois démontré par des études récentes.

- Que faut-il faire, alors ?
- Tant que nous n'aurons pas trouvé avec précision où se situent les lésions, et quelle est leur importance, il n'y a qu'une seule chose à faire : attendre patiemment. Il se pourrait qu'il se remette de lui-même, cela s'est déjà vu. En tous cas, gardez-le à vue et surtout, surtout, faites en sorte qu'il ne soit pas trop pris par ses études.
- Mais pourquoi ?
- Plus il se concentrera, ou se fera du souci, et plus les lésions qu'il a dans le cerveau risquent de prendre de l'ampleur. Il lui faut du calme, des loisirs, de la détente. Je pense que je peux compter sur vous...

Étrange comme le destin, s'il existe, se plaît à jouer des tours plus ou moins charmants ! Catherine et David seront dans la même terminale A, pour cette année scolaire 1969-1970. Mais ce n'est pas tout...

- Tiens, tiens ! S'exclame Catherine en passant devant le petit parking du lycée, mais c'est la voiture de ma mère, ça !
- Parce qu'elle est prof, tu vas me dire ? Plaisante David.
- Eh bien, oui ! Elle est prof, justement ! Mais elle n'enseigne pas ici, aux dernières nouvelles... Répond Catherine, sourcillant, et curieuse.
- Et elle est prof de quoi ?
- D'Histoire et de Géographie.
- Des matières que j'aime beaucoup.
- Quelques heures par semaines, oui, c'est intéressant. Mais passé un certain stade que ma mère m'a fait franchir, je dois dire que je commence à en avoir un peu marre. Elle voudrait que je devienne historienne !
- Et toi, que veux-tu faire plus tard ?
- Violoniste. Oh, ce serait une merveille ! J'adore la musique, les douces mélodies du violon...

David ne peut s'empêcher de songer à son poème, sourit. Lui aussi aime la musique, mais il la préfère en vers.

Le métier qu'il envisage ? Tout et rien, il n'est pas encore bien fixé : poète, bien sûr, car il l'est dans l'âme, mais des métiers comme critique d'art, écrivain, ou archéologue l'attirent. Le problème pour lui restant encore de concilier son orientation à ses très multiples débouchés professionnels envisagés.

- Et toi ? Reprend Catherine.

- Je ne sais pas bien... À vrai dire, je n'arrive pas à me décider. Je prends des cours du soir, en histoire, au cas où je déciderais de devenir archéologue, mais j'hésite encore...

- Oh, tu n'as pas à t'inquiéter, tu sais. Pour toi, toutes les portes sont ouvertes...

Ils arrivent dans la cours déjà encombrée du lycée, s'y frayent un passage jusqu'à l'emplacement au sol marqué de l'inscription « Term.A » Il est 7h54. Plus qu'une minute. Pour une fois, David n'est pas bien à l'avance. Sans une seconde de retard, la sonnerie retentit furieusement, hélant les élèves à leur emplacement respectif. En quelques instants, des rangées d'élèves se forment, puis des professeurs viennent les chercher et les conduisent à l'intérieur d'un établissement dont David connaît déjà tous les moindres recoins. Lorsqu'il était en seconde, pourtant, il n'était pas dans ce lycée. Il a donc appris à le connaître en un an seulement : personnel administratif et enseignant, proviseur et son adjointe, conseillères principales d'éducation, pions, etc. Quand on est, en effet, délégué de classe et de conseil d'administration, adjoint au foyer, et représentant dans l'Académie, on a le temps de faire connaissance avec tout le monde.

Ce lycée est beaucoup plus strict que celui d'où vient David, mais l'atmosphère, curieusement, y est de meilleure qualité. *Quoi qu'il en soit*, se réjouit David, *si la mère de Catherine travaille ici, je vais forcément faire connaissance avec elle. Et si elle est aussi belle et estimable que...*

Une belle et estimable femme vient de faire son apparition au détour d'un couloir qui s'enfonce dans l'établissement. Elle vient en direction de la Terminale A, au plus grand contentement de David et à la plus grande surprise de Catherine :

- Maman ! S'exclame-t-elle, abasourdie, rivant tous les regards sur elle.

- C'est ta mère ?

- Ah, oui ! C'est elle... À moins qu'elle ait un sosie.

Julie s'approche lentement du groupe d'élèves qui la fixe, hébété. C'est assez rare, oui, qu'on ait à enseigner dans une classe où son enfant se trouve, mais ça arrive. Julie aurait préféré éviter, mais puisqu'il s'agit là d'un aléa administratif, il faut s'y plier humblement. Évidemment, on va dire qu'elle privilégie sa petite fille, ou qu'elle lui donne les sujets avant tout le monde, mais bon. Premièrement elle n'a certainement pas cette idée en tête. Et puis,

elle confiera – en fonction de ses cours – à une autre prof le soin de faire les sujets pour ses élèves et de les corriger (il n’y a qu’à intervertir les travaux de corrections). De fait, elle sera libre avec sa conscience professionnelle, et les rumeurs n’auront qu’à s’ébruiter, elles ne seront que du vent.

Je vais faire une sacrée...

Elle hésite entre le mot « surprise » et le mot « peur » :

...une sacrée peur à ma fille...

Elle dit « peur », car, avec le travail qu’elle fait faire à sa fille, pour le plaisir, sa petite Catherine va pâlir en songeant l’avoir, en plus de mère, professeur d’histoire et de géographie! Elle est très curieuse et excitée à la fois.

- Veuillez me suivre, déclare-t-elle en arrivant face aux Terminales A.

Conformément à ce qu’elle attendait, Catherine se fait petite, et n’ose même pas lui adresser la parole. Julie, elle, jette un rapide coup d’œil à l’effectif : une trentaine de filles, trois garçons. *Un bon équilibre : au-delà de ce chiffre, ils pompent l’air...*

- Je serai votre professeur principale, commence-t-elle, j’enseigne l’Histoire et la Géographie.

Salle 205.

Julie y a déjà déposé ses effets personnels. C’est une salle assez grande, agréable, qui lui plaît beaucoup. La raison en est simple : les affiches qui y sont accrochées ne concernent que ses matières, cela crée une ambiance très conviviale. Les élèves s’installent rapidement, et elle ne va pas sans remarquer que sa fille s’assied à côté d’un garçon qui lui dit vaguement quelque chose.

- Maintenant que je la vois de plus près, chuchote David dans son coin, elle me dit quelque chose.

- Tu étais dans le lycée Victor Hugo avant de venir ici ? Demande Catherine.

- Oui. Pourquoi ?

- Eh bien, voilà : c’est là-bas qu’elle était sensée travailler aujourd’hui !

Une coïncidence, encore. Mais de la plus pure qualité, c’est comme ça.

- Je m’appelle Mademoiselle Do, comme la note de musique. Et comme je déteste qu’on me dévisage longuement pour arriver à me trouver un prénom convenable, je préfère le fixer dès maintenant : mon prénom, c’est Julie. Vous pouvez m’appeler ainsi, cela m’est égal.

Rires.

- Vous êtes en Terminale, cette année, reprend Julie, vous avez donc le baccalauréat en fin d'année : ne cessez jamais d'y songer, vous êtes à une étape cruciale. Je tiens cependant à vous rassurer : un élève moyen, s'il fournit un travail efficace et soutenu tout au long de l'année, peut très bien l'avoir. Visez la mention, à partir de 12. Quoi d'autre ? Ah, oui, bien sûr, le programme : il est très chargé, mais je vous assure qu'il est intéressant. L'objectif cette année est pour vous d'arriver en Histoire au monde moderne, en commençant à partir du bilan de la Seconde Guerre mondiale. Je vous ferai passer une fiche, tout y est. En Gééo, ce sont les États-Unis, l'URSS, le Japon et quelques PVD qu'il faudra considérer sous toutes leurs coutures, sans compter, évidemment, notre chère et tendre France. Très bien. Je crois que j'ai rapidement fait le tour. Prenez donc une feuille et inscrivez-y vos coordonnées. Rajoutez-y vos désirs d'orientation, vos passions, et vos notes de Français du bac.
- Fais gaffe ! Marmonne Catherine à son voisin, si tu mets que tu t'orientes vers une fac d'Histoire, elle ne va plus te lâcher de toute l'année !
- Tu fais bien de me le dire, merci du conseil.
- Alors, comment tu la trouves ?
- Très très mignonne... Telle mère, telle fille, dis-moi !
- Oh, je ne parlais pas de ça ! Soupire Catherine, agacée mais ravie.
- Elle a l'air sévère, mais très pédagogique, répond David, cessant de la taquiner.
- Ce sont mes conclusions, aussi.
- Les grands esprits se rencontrent, alors...

Le cours que Julie commence dès après les présentations est ennuyeux, très ennuyeux. David a presque envie de dormir tant ce que raconte mademoiselle Do, la mère, n'a pas d'intérêt. C'est étonnant, car le physique de la prof, en revanche, est très intéressant.

Mademoiselle Do, se dit David, elle est donc soit en ménage avec le père de Catherine, soit divorcée. À son allure, je dirais que c'est une divorcée endurcie...

Quelques instants s'écoulaient, que David consacre mentalement à la situation familiale de sa prof et de sa nouvelle connaissance.

C'est bizarre comme elle me regarde ! Remarque-t-il, pas que moi d'ailleurs : Damien et Stéphane aussi. Ce regard ! Brr... ! Il est d'une froideur ! Beau, oui. Mais bigrement froid. Quoi ? Elle a peur que je lui mange sa fille ?

Il réfléchit un instant, hilare : *Remarque, si j'arrive à la mettre dans mon assiette !*

Chapitre 3 :

Tulpa

18h15. Le Soleil, bas dans l'horizon, flambe et colore le ciel de somptueuses teintes orangées. David, haletant, n'a pas le temps d'y prêter attention : il court, court, le plus vite que ses jambes peuvent l'entraîner. Encore en retard. C'est sa fichue montre qui a retardé une fois de plus : pourtant, il l'a met à l'heure presque tous les jours ! Cela fait déjà un quart d'heure qu'on doit l'attendre : aujourd'hui lundi, il a son cours du soir d'histoire. Un sacré comble après ce qu'il a dû subir ce matin, avec la mère de Catherine. Mais enfin, il aime beaucoup ces deux heures d'approfondissement des civilisations, cela le plonge dans une atmosphère qu'il apprécie par dessus tout. Aujourd'hui, il ne sait vraiment pas sur quel sujet va porter le cours, car, la dernière fois, le professeur a terminé l'étude de la population pascuane en Amérique latine, et leur a collé une interrogation dont le superbe sujet fut le suivant : « Les conquistadores dans la migration de la population locale ». David aime beaucoup les sujets, comme ça, dont on ne sait ni d'où ils viennent (certainement pas du cours), ni quel intérêt ils présentent pour plus tard. Par chance, David a beaucoup d'imagination.

Enfin, il arrive devant la Faculté A. Camus où se tiennent ses cours, et se précipite dans sa salle, espérant que le professeur ne sera pas trop mécontent (un sacré caractère).

- Ah, David, te voilà. Nous t'attendions, déclare le professeur d'une voix mesurée.

Ça sent le cramé... Je vous le dis, ça sent le cramé...

- Il ne fallait pas... Balbutie-t-il.

- Oh, si, réplique le professeur en hochant la tête de haut en bas. C'est à propos de ton devoir. Un excellent travail : je t'ai mis 18,5. Je crois que c'est la première fois que je mets une note pareille...

Incroyable ! 18,5 ! Je... eh bien, champagne !

Un tel emportement est dû au fait que la notation de Monsieur Denis est très rigoureuse : David n'a que 14 de moyenne, lui qui se sent une lumière en cette matière.

- Dans de telles circonstances... Poursuit le professeur, étant donné que je ne me serais pas mis 18,5 pour ma propre correction, c'est à toi David qu'il revient de proposer un corrigé.

- Moi ? Maugrée le condamné.

- Cela me semble logique.

- C'est... c'est-à-dire ! Je ne suis pas prof, moi !

- Raison de plus. D'ailleurs, tu m'as tout l'air du profil d'un professeur.
- Les conquistadores dans la migration de la population locale, songe David à voix haute, se souvenant des inventions qu'il avait dû insérer dans son devoir (de toute évidence, de bonnes inventions), ma foi, il suffit de bien dégager la problématique dès le début : absence de causalité, ou non ? La réponse semble induite dans le sujet lui-même, mais c'est un trompe l'œil.

Le sourire de satisfaction de Monsieur Denis lui signale qu'il s'agit d'une bonne entrée en matière, il poursuit en exposant son plan, y prenant goût d'une manière qu'il n'aurait pas non plus imaginée.

19h15. David achève son corrigé par sa phrase d'ouverture, qu'il a bien travaillée la semaine dernière :

- Ainsi, la multicausalité du mouvement migratoire des populations latino-américaines n'est pas en particulier expliquée par l'arrivée des conquistadores, qui en sont plutôt le catalyseur ; mais dès lors qu'un certain exode rural touchait ces populations, n'était-ce pas la conséquence pernicieuse d'une occidentalisation précoce des mœurs ?

Le professeur, ravi, le félicite chaleureusement, lui assurant son avenir dans ce domaine. Puis il passe à une nouvelle leçon.

- Le sujet va vous surprendre, prévient-il à ses quelque douze élèves.

Prenant une craie à tout hasard, il inscrit le thème suivant au tableau : « Les lamas bouddhistes du Tibet ».

Les lamas bouddhistes du Tibet ! Et il dit ça sérieusement ! Songe David, hilare, manquant d'éclater de rire. *Ah, décidément, cher Denis, tu vieillis mal...*

- Ce n'est ni de l'histoire à proprement parler, ni bien sûr de la géographie. Je dirais plutôt que ce cours aura pour intention d'approfondir votre connaissance des civilisations dans leur enseignement et leur religion, particulièrement celle du Tibet, peu connue, qui a des caractéristiques très intéressantes. Cela vous aidera dans vos dissertations sur la comparaison des mœurs des civilisations – quelque chose d'indispensable si l'on veut aussi comprendre leur histoire. Car, comme je le dis toujours, il n'y a pas d'histoire sans mémoire, or la mémoire, c'est le peuple lui-même dans ses originalités de culture et de langue.

Le cours est maintenant bien entamé et l'attention de David est portée exclusivement sur l'allocution de M. Denis. Finalement, le sujet le passionne. Ce n'est pas si ridicule.

- Passons à une originalité que l'on ne retrouve que là-bas, si j'ai bonne mémoire. J'ai amené avec moi cet ouvrage de Lukinokva McNeel, que je vais vous faire passer. Il a pour titre *Les Insondables Mystères du Tibet...et...*

Tiens ! Se dit David, je connais ce bouquin, c'est celui que j'avais trouvé dans la Maison hantée ! Il faudra... il faudra peut-être que je le lise un de ces quatre.

- ... il a pour sujet l'expérience de son auteur, qui est allée au Tibet pour y apprendre la religion et l'enseignement des lamas bouddhistes d'un coin perdu. Elle raconte quelque chose qu'elle a vécu et qui semble tout à fait extraordinaire. C'est pourquoi je voudrais que nous nous y attardions.

Monsieur Denis fait passer l'ouvrage puis reprend :

- Les Tibétains l'ont en effet initiée à une pratique étrange, et je voudrais mettre l'accent tout au long de mon exposé sur le choc des civilisations qui a eu lieu à ce moment, et qui pourrait avoir lieu si, tous autant que nous sommes, nous étions nous aussi confrontés à la même expérience. Madame McNeel a donc étudié la religion. C'est là qu'elle y a découvert ce que les Tibétains appellent le tulpa. Il s'agit, selon les termes locaux, d'un «enfant engendré de l'esprit ». Le tulpa est donc un spectre, et les lamas ont averti madame McNeel de prendre garde à celui-ci, car il peut éventuellement se révéler dangereux et échapper au contrôle de son créateur. Elle n'en a eu cure et s'est concentrée, écrit-elle, sur l'image d'un petit moine du genre innocent et joyeux. Après de nombreux efforts, affirme-t-elle, elle est arrivée à son objectif ! Elle a réussi à faire apparaître l'image sur laquelle elle s'était concentrée. Mais attention, un tulpa n'est pas seulement une image, je dirais plutôt que c'est une sorte d'hologramme. Exactement comme un être vivant. D'ailleurs, une fois créé, un tulpa se comporte de la même façon qu'un être humain. Le problème, explique Lukinokva, c'est que ce tulpa a fini par échapper à son contrôle ; ainsi le petit moine de son esprit a commencé à se montrer irrévérencieux puis malfaisant. Elle explique qu'elle a eu autant de mal à s'en défaire qu'elle n'en a eu pour le créer à partir de rien. Il lui a donc fallu six mois d'intenses efforts et de « lutte ardue » pour faire disparaître cet étrange esprit.

Après un court instant de silence, monsieur Denis ajoute :

- Si cela semble incroyable - et ce n'est bien sûr pas notre propos de vérifier la véracité de ce qu'elle a écrit – cela présente pourtant un intérêt, voire une problématique, que j'aimerais bien que vous dégagiez maintenant...

David aurait tenté de satisfaire son professeur, si, hébété et songeur, il n'était pas déjà très loin...

20h30. Fatigué, David est étendu sur son lit, à moitié assoupi. Il songe pesamment à ce qu'il a appris en cours aujourd'hui. Cela l'a beaucoup perturbé. Cette histoire de tulpa, en particulier: l'esprit humain, avec un peu de concentration, serait-il capable d'une chose aussi extraordinaire ? Cette question est d'autant plus troublante que David sait son esprit tout disposé à la concentration qui est nécessaire. *Le pourrais-je, moi ?* Se demande-t-il, inquiet. *On dirait qu'il s'agit d'une sorte d'activation du sixième sens.* David a beaucoup entendu parlé de ce mystérieux et prétendu autre sens que l'homme posséderait dans une partie de son cerveau non mise à contribution. Cet étrange pouvoir de l'esprit humain le fascine, et en même temps le rend circonspect : s'il existe, pourquoi est-il donc inutilisé ?

Il se lève d'un bond et se dirige vers sa précieuse bibliothèque. C'est là qu'il en tire le fameux bouquin dont le professeur s'est servi pour faire son cours de ce soir : *Les Insondables Mystères du Tibet*. Cela fait...plus de quatre ans qu'il n'a pas touché à ce livre...C'est très étrange, car un titre comme celui-ci aurait dû l'inquiéter, et aiguïser sa curiosité. Mais il n'a jamais trouvé le temps nécessaire pour en faire la lecture. Aujourd'hui, il va le trouver, le temps.

21h45. Dernière phrase. Dernier mot. Maintenant, c'est fait. David pose le livre à côté de lui, et ferme les yeux, tentant de faire le vide pour assimiler ce qu'il vient de lire. Ses idées se mettent progressivement en ordre, quand soudain il s'exclame :

- Moi aussi, je peux !

Il réfléchit un instant :

- Bon, il me faut une image... Qui est-ce que je veux représenter ?

La première personne qui lui vient à l'esprit est... Catherine.

Le problème, c'est que... je n'ai pas de photo d'elle !

Il réfléchit un autre instant :

Voilà ! Élodie ! Elle doit sûrement avoir une photo de sa meilleure amie !

Il prend son carnet de numéros de téléphone, compose à la hâte celui d'Élodie :

- Allô ?

- Oui, salut Élodie, c'est David.

- Ah, tiens, David, comment vas-tu ?

- À merveille, surtout depuis ce matin. Dis-moi...

Il marque une pause, réalisant que ce qu'il va demander est pour le moins révélateur :

- Euh... Dis-moi, tu n'aurais pas une photo de... une photo de Catherine à me prêter, par hasard ?...
- Une photo ? Maugrée Élodie, ou affecte-t-elle le faire : ah, je vois, continue-t-elle sur une voix posée. Oh, bien sûr que si ! Pourquoi, il t'en faut une ?
- Oui : je passe la prendre de suite !
- Si tard ? Tu...tu en as vraiment besoin *de suite* ?
- Oui, je t'expliquerai, assure David sans croire à ce qu'il dit.

22h02. Une belle photo, mais il l'a payé : le regard d'Élodie, mesquin, lui a fait éprouver une honte qu'il n'aurait jamais imaginée ! Elle semble – comment dire ? – très ravie qu'un garçon, surtout lui, s'intéresse à sa meilleure amie. Plusieurs fois, Élodie lui a conseillé de ne pas «rester seul », entendant évidemment de sortir avec une des filles de la panoplie de ses copines libres et à conseiller - dont, finalement, Catherine est la seule tenante vis-à-vis de son caractère). Aujourd'hui, elle avait le regard du triomphe marié au sourire sournois de celle qui «avait raison ». Élodie arrive, à ses yeux, à son ultime objectif.

Quoi qu'il en soit, pour ce soir, tout ce qui importe, c'est la photo et le tulpa.

Sur la photo, Catherine, en gros plan, sourit, lumineuse d'une joie indescriptible. La photo a été prise dans un parc d'attraction, un jour d'été durant lequel les deux filles avaient décidé de passer la journée ensemble. Elle porte un tee-shirt blanc sur lequel est inscrit en rose « *I love my friends* ». C'est très mignon. Les longs cheveux blonds de Catherine, soyeux et chatoyants, sont disposés en queue de cheval. Les couleurs ressortent vraiment bien, il s'agit d'un très bon cliché.

Me concentrer ! Plaisante David, *une photo comme ça, moi, ça me dissipe !*

Quelques instants, il établit le vide dans son esprit en fermant les yeux et ne songeant à rien. Puis il ouvre progressivement les yeux et fixe la photo qu'il a disposée devant lui, sur son bureau.

Trois minutes passent.

Rien.

David poursuit ses efforts, réfléchissant mentalement à tous les détails qu'il faut pour créer un hologramme réaliste. Silhouette, texture, effets de contraste, de profondeur. Plissements des vêtements, ombres, battements des paupières, respiration. Peu à peu il crée dans son esprit une image en trois dimensions, semblable à Catherine. Il a du mal à ajouter des éléments

amplifiant le réalisme tout en continuant de faire attention aux éléments déjà pris en compte ; mais, le silence aidant, et ses capacités intellectuelles étant toutes entières rivées sur un seul et même objectif, il parvient tant bien que mal à concevoir une image de plus en plus réelle. Il ferme les yeux depuis déjà cinq bonnes minutes, et, quand il pense enfin être suffisamment concentré pour donner quelque chose d'assez significatif, il ouvre brusquement les paupières. Alors il continue de voir l'image qu'il s'était faite dans son esprit : la croyant tout d'abord résiduelle et fictive, issue d'une mauvaise adaptation de ses yeux à un brusque changement de luminosité, il fronce les sourcils. Il se dit que l'image qu'il voit revient à la même chose que voir encore une tache lumineuse pendant quelques minutes après avoir regardé le Soleil en face.

Une simple persistance rétinienne...

De fait, il perd en concentration, déçu, et voit soudain l'image clignoter.

Non ! Se rend-il soudain compte, c'est un tulpa, un vrai tulpa !

Il se remémore un sourire de Catherine, se concentre : l'image sourit. Satisfait, il sourit à son tour quand il s'aperçoit que l'image, ou plutôt l'hologramme issu de son esprit, est en train de perdre en couleur et en luminosité.

Bon sang, réalise-t-il, impossible de se réjouir sans perdre en concentration !

Le tulpa se volatilise en un moins d'une seconde. David réitère l'opération mais, bouleversé de sa première réussite, ne parvient que sommairement à faire palpiter une vague silhouette sans couleur ni mouvement à côté de lui. Tout s'est passé si vite que David a du mal à croire qu'il a partiellement réussi, son expérience conserve un parfum d'irréel. Il se souvient que Lukinokva, l'auteur de l'ouvrage *Les Insondables Mystères du Tibet*, a pris la bagatelle de six mois pour parvenir à ses fins : comment lui pourrait-il y arriver en l'espace d'une soirée ?

Pourtant, il a bien vu quelque chose, et ce quelque chose n'était rien d'autre que le tulpa de Catherine.

Lassé, David allume son poste de télévision et commence à y regarder une émission sans intérêt - dans l'intention de se changer les idées. Très peu de temps après, il s'endort.

1h32. Projection. Le téléviseur resté branché diffuse le bulletin météorologique de la journée, David le voit sans le regarder. Il note juste que du brouillard est prévu dans sa localité. Ensuite, la présentatrice, assez indolente, narre l'évasion qui a eu lieu vers 5h. Le portrait du prisonnier en cavale est amplement commenté, et chacun est enjoint à collaborer avec les autorités.

David est encore fatigué, et pense qu'il est l'heure pour lui de se lever, de faire sa toilette et d'aller prendre son petit - déjeuner. Il ne prend même pas la peine de vérifier l'heure sur sa montre sans cesse dérégulée et se dirige dans la salle d'eau. C'est là que, passant devant un miroir, il s'aperçoit qu'il...

Éberlué, il scrute la glace avec attention: elle ne reflète rien !

Il est invisible.

Oh, si, il y a bien une vague lueur bleue claire, mais plus David s'étonne d'être invisible, et plus cette lueur s'estompe.

Ca y est, songe-t-il pesamment, je suis encore en train de rêver !

Il se rappelle soudain de son rêve de la veille, durant lequel il a assisté au débarquement du premier homme sur la Lune: il connaissait les mêmes sensations. Ces sensations étranges d'être un regard dépourvu de corps, de pouvoir se téléporter par la seule force de sa volonté. Des sentiments très troublants, mais dont cette fois-ci il se décide à tirer profit.

Réfléchissons, se dit-il, où est-ce que je veux aller ?

Catherine. Il n'y a qu'un endroit où il veut aller: c'est chez Catherine.

Qu'y a-t-il derrière les portes closes de ceux qu'on aime ? Se demande-t-il, inquiet, comment Catherine me considère-t-elle vraiment ?

Il n'en faut pas plus pour que, tout autour de lui, les parois de sa maison s'estompent et laissent place à...

C'est la chambre de Catherine. D'un goût raffiné pour l'agencement de ses quelques meubles, d'un goût savant pour le mariage des couleurs plutôt vives, elle est petite mais conviviale. David est ravi par le charme de l'endroit, et d'autant plus quand il aperçoit Catherine, en petite tenue toute mignonne, étendue sur son lit et en train d'écrire quelque chose. Ses joues sont roses, elle semble assez fatiguée. Sur son visage on lit une certaine détresse, qui afflige aussitôt David. Dans un élan de bonne tenue, il se retourne et cesse d'admirer Catherine dans son intimité, et d'un regard concupiscent, mais une force plus puissante que lui l'oblige à river de nouveau son regard sur la belle jeune femme allongée sur son lit. Et dès lors, il saisit réellement qu'il ne peut être vu. Il s'approche donc, et penche le regard sur la composition de Catherine :

Qu'est-ce que l'amour ? Me suis-je osé ce matin.

Serait-ce donc une illusion, un rêve, une furie ?

Le fantasme d'un jour, ou l'erreur d'une nuit ?

J'ignore ce qu'il est, il m'attire, et je le crains.

Qu'est-ce que l'amour ? C'est ce persistant refrain

Qui fredonne doucement une extase infinie

Qui promet à sa proie le bonheur d'une vie

Remplie d'une insouciance sans un vrai lendemain.

Qu'est-ce que l'amour ? Si j'en avais connaissance

Je le crierais à tous, briserais les romances

Qui ne sont au cœur que dépit et déceptions

Il me plairait l'apprendre, vouer admiration

Au charme qu'on lui prétend, à sa mielleuse action

Quelques instants, Catherine hésite, puis termine son sonnet ainsi:

Mais il me lasse et m'enlace, je l'aime et le hais.

David ressent un pincement terrible au cœur: pourquoi Catherine est-elle si triste ? Pourquoi manifester autant de scepticisme, de dépit, d'amertume ? Ce poème crie un chagrin profond, traduit une conscience désabusée: qu'a donc pu connaître Catherine qui ait pu la rendre aussi fataliste ?

Aussitôt David se rappelle de ce que lui a dit Élodie : Catherine a eu l'expérience d'un béguin léger, sans lendemain, qui l'a beaucoup marqué en ce sens qu'elle a commencé à s'interroger sur la nature de ses sentiments, puis sur la nature des choses elle-même. Elle s'est mise à réfléchir sur le sens de la vie, le pourquoi de l'amour. Et, malheureusement, elle n'a trouvé aucune réponse, alors elle ressent ce qu'on pourrait appeler un vide existentiel, un Ennui comme celle-ci préfère le dénommer, faisant par là référence aux poètes maudits du XIX^e. C'est ce qui l'a conduit à la poésie, une autre forme de la musique qu'elle adore, mais elle ne

s'y sent point talentueuse. Une demi-heure lui a été nécessaire pour composer son modeste sonnet, et voilà qu'elle se met à se critiquer:

- Non, ça ne va pas, ça ne va pas !

David, très désappointé, considère pesamment les raisons qu'elle énumère:

- Il faudrait... plus de césures à l'hémistiche, il n'y a aucun rythme là-dedans. Je... je me laisse trop emporter dans des états d'âme. Il n'y a aucune beauté sonore !

Un instant passe.

- Et puis zut, je n'arriverai jamais à rien ! C'est complètement nul !

- Oh, Catherine, non, bien sûr que non, ce n'est pas nul ! Intervient David, c'est remarquable au contraire !

- Quel...quelqu'un a parlé ?... S'étonne Catherine.

David, rempli de joie, oublie tout pour laisser exploser son émotion, qui, du même coup...

- Oui, c'est moi, David ! Tu m'entends ?

Catherine se ravise, confuse :

- Mon imagination me joue des tours, maintenant !

- Catherine ? Tu m'entends encore ? Je t'en supplie, réponds-moi s'il te plaît !

Mais celle-ci ne l'entend pas, et s'absorbe de nouveau dans l'étude de son sonnet.

Après quelques instants, elle soupire, des larmes lui naissent, et elle songe tout haut:

- Qu'est-ce que l'amour...ah !... Si je pouvais le savoir... Je...je ne sais plus que penser depuis ce matin. Pourquoi tant de troubles ? En serait-il la cause ?

Mais qui ? Se demande David, perplexe, *ne parvenant pas à déterminer s'il s'agit de lui.*

- Je deviens folle, je m'émeus trop vite, voilà mon problème. Fermer les yeux et faire l'indolente, il n'y a que ça de vrai. Oh, quelle honte ! Quand je pense qu'en un regard il m'a fait plus d'impression que Éric en un mois ! Qu'est-ce que je recherche d'abord ? Un physique séduisant ?

Une grimace de dégoût parcourt son visage:

- Certainement pas ! Quoi, alors ? L'intelligence ?

Très lentement, elle fait "non" de la tête, dubitative.

- Je recherche l'Amour, mais jamais je ne le trouverais, car c'est par un homme qu'on le trouve, et je les déteste tous !

David constate que l'expression du visage de Catherine est mitigée: elle ne pense pas vraiment ce qu'elle vient de dire. Mais les circonstances la font s'emporter.

- Non, pas tous... Mais pour quelle raison justement ?

Quelques instants, elle se ravise, puis décroche le combiné du téléphone avec une certaine difficulté. Elle compose rapidement un numéro, puis :

- Allô, Élodie ? Fait-elle, c'est moi...
- Catherine ? Ça va ma belle ?
- Je te téléphone à ce sujet, justement...
- Quoi, ça ne va pas ?...
- Si, mais... J'ai l'impression que quelque chose ne tourne pas rond...depuis ce matin...
- C'est ta classe qui ne te plaît pas ?
- Non, j'ai peur que ce ne soit le contraire !
- Ah, je vois. C'est au sujet d'un garçon, songe Élodie, sur une voix compréhensive.
- ...
- Et je parie tout ce que je possède que tu crois maintenant t'enflammer pour trop peu ?
- Mais ! Co...Comment tu... tu... ?
- Je te connais comme si j'étais ta mère ! Ah, Catherine ! Qu'est-ce que tu ne vas pas imaginer ! Je crois que... mais ce n'est surtout pas pour te blesser... que tu es trop puritaine. Tu vois de l'immoralité là où tout un chacun ne verrait qu'un béguin. Quoi, c'est interdit de se tromper ?
- Non, j'en conviens, mais... refaire une tentative très peu de temps après...
- Très peu de temps après ! Pouffe Élodie, alors là, tu m'excèdes ! Ça fait UN AN, ma toute jolie, que tu n'as plus regardé un garçon comme individu de sexe opposé, il faudrait bien que tu tires un trait sur le passé. Ça s'impose ; sinon, à la longue, tu risques d'avoir définitivement des problèmes pour nouer des relations ne seraient - ce que normales !
- Tu crois ? S'enquiert Catherine, chancelante.
- J'en suis certaine. Enfin, quoi ! Tu es belle comme tout, pourquoi autant d'austérité ? C'est exactement ce qui est arrivé à ta mère, à force de pruderie: elle n'a plus voulu avoir rien à faire avec les hommes...

Le regard de David est soudain violemment détourné, au point qu'il en éprouve, sinon une douleur, au moins un malaise tout à fait inqualifiable. La chambre de Catherine vient de devenir floue à ses yeux, et en même temps il s'en éloigne, sur une trajectoire voûtée, à une vitesse phénoménale. En un instant il traverse le premier, puis le second étage, et enfin le toit. Une seconde passe durant laquelle il est entraîné très haut dans le ciel. Son regard est alors porté sur les étoiles innombrables, puis, tout aussi rapidement, celui-ci tombe littéralement. Les maisons, les rues, les arbres, les réverbères, tout semble foncer sur lui à une vitesse effrénée et il hurle quand son regard atteint le sol embrumé. Il s'arrête à moins d'un centimètre

du trottoir. Vainement, David tente de reprendre le contrôle de son "corps", lorsque celui-ci, cette fois-ci avec une délicatesse mesurée, se dirige vers une piétonne qui justement arrive dans sa direction. Elle le traverse comme s'il n'existait pas, et, sans même à avoir à se retourner, il la voit alors de dos. Étourdi, il se demande ce qui peut bien lui arriver. Il ne comprend pas davantage quand, soumis à une volonté contraire, il se met à considérer scrupuleusement le physique de la passante. C'est une femme de trente-huit ans. Elle est rousse, avec des cheveux bouclés qui lui atteignent la taille. Son visage est fardé avec modération. Elle a un regard perçant, ce qui rappelle à David celui de Julie. Sa poitrine proéminente est à faire chavirer: David s'y distrait volontiers. La jupe, souple, est indécentement courte, et révèle au gré de la démarche ondulée de la jeune femme, une minuscule culotte d'un blanc éclatant. Les jambes de la passante, enfouies dans des collants d'un noir translucide, sont longues, fines, fermes, sans une once de graisse. David remarque un anneau d'or au niveau de la cheville droite. La silhouette de cette femme sans nom apparaît ainsi ravissante à ce dernier, du moins à son regard. Il soupire.

Qu'est-ce que je fais ici ? Se demande-t-il. Pourquoi cette passante, et maintenant ?

Comme en réponse à ses questions, son regard se remet en mouvement. C'est toujours avec une rapidité vertigineuse qu'il regagne l'appartement de Catherine, mais ce n'est pas vers elle qu'il semble se diriger. Il atteint le rez-de-chaussée de la même manière qu'il avait atteint le trottoir, et sans aucun arrêt il est entraîné vers...

C'est la porte de la salle de bains, un charmant écriteau y est suspendu. Tout de suite David remarque que la porte est légèrement entrouverte. Une voix fredonne une vieille chanson. Des bruits d'eau se font entendre.

Non, pas ça ! Gémit-il.

Sensiblement, son regard avance vers la porte. Puis il la traverse comme si elle n'était qu'une image, et découvre...

C'est Julie. Elle prend une douche. Comme elle est entièrement nue, David, honteux, tente de détourner le regard. Mais il n'y parvient pas. Il tente de fermer les yeux, n'en a pas. Puis son regard balaie le splendide corps de son professeur d'histoire, sans manquer un détail de son anatomie. C'est ainsi qu'il remarque que Julie possède elle aussi un anneau au niveau d'une cheville. Excédé d'une docilité contraire à sa volonté, au demeurant aussi impudique et incorrecte, il hurle son mécontentement, damne cette force qui le contraint, mais celle-ci ne l'échappe pas, et s'affermi encore. La fière poitrine de Julie ondule lorsqu'elle sort de sa douche, et c'est sur elle précisément que le regard circonspect de David est fixé. Il s'en approche, ou bien est-ce la Force qui lui en fait s'approcher. Arrivé à quelques centimètres de

celle-ci, elle disparaît, s'estompe plus précisément, pour laisser place à une autre poitrine, d'autres seins, mais recouverts ceux-ci. Ceux de la piétonne inconnue, qui se trouve désormais dans un couloir. C'est le couloir du rez-de-chaussée d'une maison - celle de Julie.

Alors seulement David comprend, glacé.

La porte entrouverte s'ouvre entièrement, et Estelle, la belle inconnue, se faufile dans la salle de bains.

- Tu es à l'heure, ma chérie, déclare Julie en confondant délicatement ses lèvres à celles d'Estelle. Tu vas bien ?
- À la perfection, et toi ?
- Maintenant que tu es là... Répond Julie en souriant.
- Coquine ! S'exclame Estelle, en flattant la croupe de sa partenaire.

Quelques instants à peine suffisent à Estelle pour se déshabiller.

- Catherine ? Demande Julie en haussant la voix, que fais-tu mon trésor ?
- Rien maman, répond une voix assourdie, pourquoi ?
- Alors reste là-haut.
- Ah, tiens, et comment va ta petite Catherine ? Demande Estelle. Toujours aussi coincée ?
- Oh, je dirais que... vu l'état dans lequel elle est rentrée aujourd'hui, j'ai l'impression qu'elle en pince enfin pour quelqu'un. Un mec.
- Un mec !
- Chacun ses problèmes.
- Nous, notre problème est ailleurs... Déclare Estelle d'une voix langoureuse, tout en étreignant Julie.

Les deux femmes tombent alors dans les bras l'une de l'autre, s'allongent lentement, puis sous le regard tétanisé de David, se mettent à s'aimer.

Cela dure près d'une heure, quand enfin David se...réveille.

Étrange réalité

7h50. David, couvert de sueurs froides, ouvre difficilement les yeux. Il a fait un cauchemar. En réalité, il croit avoir fait un cauchemar. Il en a comme le pressentiment quand il porte son regard sur le poste de télévision resté allumé par inadvertance: c'est l'heure du bulletin météorologique.

- La météo ? Maugrée David, songeant que le matin, il ne voit *jamais* la météo.

Un quart de second s'écoule.

- Et zut, zut, zut ! Je suis en retard, grave ! Pourquoi faut-il toujours que cela m'arrive ? !

En vitesse, il bondit de son lit dans ses pantoufles et se précipite sur la chaise de son bureau, où il a nonchalamment disposé ses vêtements la veille. Il enfile ceux-ci en un éclair tout en enlevant rageusement sa montre de son poignet.

Soudain il entend un mot qui attire son attention. C'est le mot brouillard.

- ... Des brouillards sont à prévoir en bordure du Massif Alpin, dans les Ardennes et dans le Massif Central. Les températures de la journée sont comprises entre 15 et 26 °C, 16 pour la capitale, ainsi que pour Bordeaux, Limoges, Grenoble et Toulouse, 24 pour Nice, Marseille et Biarritz, et 26 pour Bastia... Je vous souhaite une excellente journée, et tout de suite en compagnie de Marilyn Robin, pour le journal du matin.

Comme c'est étrange: David jurerait qu'il a entendu le même bulletin hier. À moins que ce ne soit durant son rêve...

Mais il n'a pas le temps d'y prêter garde, et descend aussitôt à l'étage inférieur, dans la cuisine, où son cartable ainsi qu'une brosse à dents déjà préparée l'attendent. Quinze secondes lui suffisent pour se laver les dents, puis il se met rapidement à table. Par chance, sa mère lui a préparé son petit déjeuner: chocolat chaud, croissants, tout ce qu'il faut pour le mettre de bon pied le matin.

Le chocolat en poudre s'est déposé dans le fond du bol, et, comme il ne désire rien perdre de sa saveur, il se lève pour aller chercher une petite cuillère. Il n'a pas fait un mètre en direction du placard qu'il se rend compte qu'il y en a une sur la table. Il y revient, s'assit à sa chaise. Rêveur, il considère son bol quelques instants, le prenant dans ses deux mains. Puis, brusquement, il tourne la tête et considère la petite cuillère en vue de la saisir...

La cuillère est maintenant dans sa main, mais il ne l'a pas saisie... Elle est venue d'elle-même. Son regard seul a suffi à David pour se l'approprier. Il l'avait juste regardée.

Que m'arrive-t-il ?

Hébéte, il n'en prend pas compte davantage, se remémorant aussi quelques-uns de ses rêves récents, et attribuant le tout à ses fréquents maux de tête: il a dû se dissiper un instant - le temps de prendre la cuillère -, puis croire qu'elle a bougé d'elle-même...

Sacré David ! Se dit-il, moqueur. *Il t'en arrive de belles depuis que tu consultes un neurologue ! Tu n'es plus très clair...*

Il engloutit son chocolat en trois gorgées à peine, puis éructe bruyamment, espérant que sa mère et son père soient déjà partis travailler, pour éclater d'un rire jovial ensuite.

Il est à présent sur le chemin du lycée, et maudit sa montre ainsi que son suppôt, son réveil-matin, tous deux bien décidés à le faire prendre pour ce qu'il n'est pas: un retardataire systématique, parce que cela pèse sur son image, surtout qu'il a déjà des responsabilités.

Il n'a jamais eu de chance avec les montres, et tout ce qui donne l'heure en général, et se demande pourquoi, et surtout, pourquoi lui. Il est pressé de revoir Catherine, et très désappointé, aussi. Il ne sait pas trop pour quel motif, d'ailleurs: peut-être parce qu'il a rêvé d'elle, de son sonnet affligé reniant l'amour, et donc reniant toute forme de relation entre eux. Autrement dit, il s'est leurré, et a comme l'impression qu'il a vu quelque chose là où il n'y avait rien. Il songe ensuite à Julie.

Mon Dieu, elle est homosexuelle ! S'afflige-t-il, quelle gâchis ! C'est bête...Elle...elle a sûrement été très déçue par le père de Catherine... En tous cas, je trouve qu'ils ne se sont au moins pas trompés en ce qui concerne leur fille...

Courant toujours à pleine vitesse, il réfléchit de longs instants, tentant de concilier sa réflexion et son attention exercée sur le chemin escarpé.

Et si... et si Catherine l'était aussi ? Et si...si elle était...

Il ne parvient pas à finir son idée, trop apeuré de l'envisager.

Non ! J'ai simplement rêvé ! Julie n'est pas plus lesbienne que je ne suis la Reine d'Angleterre! Tente-t-il de se persuader, tout en voyant encore sa télévision afficher le bulletin qu'il avait précisément rêvé.

Plein de troubles, il arrive devant son lycée. Le chef d'établissement en personne est en train de fermer les portes, David – qui le connaît déjà fort bien – le salue chaleureusement, puis se précipite vers sa salle d'anglais. Dans le couloir, il rencontre Kamir:

- Ah, Kamir, tu tombes à pic, je voulais te parler.

- Tiens, tiens, David. Comment ça va depuis hier ?

Kamir, mon petit Kamir, tu me fais un trop large sourire, toi...

- Oh, on fait aller !

Pour l'instant, ce n'est vraiment, vraiment pas de mon état de santé dont j'ai envie de te parler, l'ami.

- Dis-moi, reprend David, ta chère et tendre Élodie ne t'aurait rien dit à mon sujet, par hasard ?

Et pas question de me cacher quoi que ce soit.

- Non, pourquoi ? Répond Kamir, le plus innocemment du monde.

- Non, comme ça ! Simple question.

- Je vois... Monsieur essaie de me cacher des choses... Soupire son ami.

- Moi ? Maugrée David, faisant le stupéfait, et pourquoi je ferais ça ?

- Eh bien, je ne sais pas ! Si tu étais amoureux de Catherine Do, peut-être que tu le ferais !

- Qu'est-ce qu'Élodie est partie te dire à mon compte, cette langue de vipère ! ?

Kamir esquisse un petit sourire narquois :

- Voyons, voyons, David, modère toi: elle ne m'a rien dit tout... elle...

- Vas-y, crache le morceau...

- ...elle m'a simplement signalé que tu lui avais demandé une photo de Catherine...
(Sourire très narquois)

- Ah oui, elle a fait ça ? Et pourquoi elle t'a dit ça ?

- Va savoir ! Je lui disais que je l'aimais et elle...

- Attends, je devine ! Réplique David, entre ironie et colère, elle t'a dit : « Et tu sais, à propos d'amour... »

- Tu devrais jouer au loto: c'est précisément comme ça qu'elle a introduit le sujet...

- Mais quel sujet ? Je voudrais bien savoir quel sujet !

- T'es bizarre, quand t'es amoureux, toi...

- Et voilà, les grands mots !

- Tu sais... Ce n'est pas un péché capital d'être...

- Merci, je sais !

Kamir sourit, songeant qu'il ne connaissait pas cette facette de son meilleur ami. Il aurait pensé que David aurait réagi avec son flegme habituel, son génie, sa différence, son espièglerie. Pas avec des émotions compliquées ou des propos alambiqués !

Cela lui rappelle également qu'il est de son devoir de lui révéler ce qui se trame autour de lui :

- Ah, oui.... J'allais presque oublier ! Je me suis dit que, au cas où tu aborderais le sujet, il serait préférable de te dire qu'Élodie a la ferme intention de... comment on dit ça, au juste? Précipiter les choses... Donner un coup de pouce au Destin...

Un coup de pouce au Destin ? Le Destin ? Encore lui ? ! Non, Destin, je ne me laisserai pas entraîner sur ton tapis roulant de malheur...

David ferme les yeux, soupire profondément, puis lance un regard évasif à son compagnon:

- J'en étais sûr, d'un rien les femmes font toute une montagne !

D'un rien, je veux dire, d'une toute petite photo innocente, pour une expérience scientifique sur l'esprit humain qui plus est. Où est le mal ?

- Tu veux que je l'en empêche ?
- Non seulement tu vas l'en empêcher, mais tu vas aussi lui dire de ma part qu'elle commettrait une lourde erreur si elle se mêlait de quoi que ce soit...
- Entendu. Pas de problème. Compte sur moi.
- Bon. Autre chose maintenant : c'est toujours bon pour midi, tu manges à la maison ?
- Midi pile, pas de problème, répond Kamir, avec un vague sourire.
- Parfait. Et tu seras avec Élodie ?
- Non, elle a un exposé de lettres à réviser pour cet après midi.
- Dommage ! Conclut David, bon... eh bien, à tout à l'heure alors.

Il fallait s'y attendre. Rien que pour une misérable photo. Je suis sûr qu'elle a dû se précipiter sur son téléphone pour appeler Kamir ! Si...si seulement cela pouvait être vrai, pourquoi pas ? Mais, ce n'est pas si simple ! C'est trop rapide, trop désorganisé...trop précipité. Elle ne m'a à l'évidence pas remarqué...Je me fais d'affreuses idées qui vont me jouer de vilains tours, et certains s'en font même de plus grandes que moi...

Pourquoi suis-je donc si prompt à laisser une place dans mon cœur que j'ai toujours gardée sans difficulté, pourquoi aussi brusquement ?

Que m'arrive-t-il ?

Je ne suis plus sûr d'être maître de moi-même ces derniers temps.

- Sorry, I'm late...Déclare David en entrant dans la salle où se tient son cours d'anglais (c'est la formule magique pour ne pas se faire expulser).
- What's happened ? Demande le professeur, qui connaît David de réputation.
- Just a meteorite which fell on my head... Répond celui-ci, à double sens, apercevant aussi le regard d'une Catherine qui s'est assise à distance.

Rapidement, il s'installe à une table, puis se met à fixer l'objet de ses rêves, songeant qu'il a passablement échoué à créer son tulpa.

17h45.

La brume n'est pas impénétrable, mais assez épaisse. Il fait déjà très noir. La lumière que les réverbères projettent est diffuse, orangée, crée des ombres froides sur un sol humide. Il fait froid. Enfin les cours sont terminés, ce qui satisfait un David plus fatigué que de coutume. Catherine ne lui a adressé qu'une fois la parole, aujourd'hui, pour lui signaler que Julie avait appris - on ne sait comment - qu'il prenait des cours du soir en histoire. C'est tout. Elle lui a poliment dit de se méfier. C'est tout. Elle n'a rien laissé transparaître de particulier, lui a parlé chaleureusement, mais...il ne veut pas s'en contenter. Il ne peut pas.

Il est las, ce soir, surtout parce que cette journée a été chargée d'incidents en tous genres : ce matin la télé puis la petite cuillère, ensuite il a remarqué que Julie portait *effectivement* un anneau à la cheville droite, enfin parce qu'à midi sa discussion avec Kamir l'a énormément déconcerté. Sans compter sa migraine de cet après midi, accompagnée d'une toux assez tenace... Son humeur n'est pas bien au beau fixe et il se demande pourquoi Catherine s'est comme enfuie dès la fin des cours, quand soudain il percute un passant.

Non, une passante.

- Estelle ! Lâche-t-il, terrorisé, tout en tombant à terre.

Mais c'est Estelle ! Estelle la belle inconnue !

- Pardon ? Demande la concernée, une femme rousse aux cheveux bouclés...

- Non, rien ! Je m'excuse: je vous ai prise pour une autre !

- Vraiment ? Insiste la passante, troublée elle aussi.

- Excusez-moi, fait-il en s'éloignant.

Impossible, c'est elle, la même que j'ai vue avec Julie !

Il jette discrètement un regard en sa direction : pas de doute, c'est bien elle, d'autant qu'elle se dirige vers le quartier où résident Julie et Catherine.

Levant le regard au-dessus de celle-ci, il aperçoit alors une étrange lueur bleue.

18h30.

David a décidé de faire un tour au village, histoire de s'aérer l'esprit, et vider de celui-ci ses idées confuses.

Saint-Elmire est une petite bourgade d'un millier d'âmes qui a un charme rustique tout à fait hors du commun. Il n'y a pas un endroit où se porte le regard où il n'y ait point de verdure, car l'aspect humain se fond ici avec la nature. Les chemins sont tous pavés à la romaine, le goudron n'existe pas dans la ville. Les allées sont toutes longées d'arbres centenaires. Cela rend le cadre de vie agréable. Au milieu de la place publique, face à l'Église, se dresse un gigantesque saule pleureur, à côté duquel on a édifié une fontaine de marbre : c'est là que s'est rendu David. Pour une raison simple, d'ailleurs: ici, il y a suffisamment peu de lumière pour admirer le ciel étoilé, ce qu'adore faire David, se demandant parfois si, au loin, une vie existe. De plus, les bancs sont très confortables: on peut facilement s'y allonger, et l'on s'y sent bien à l'aise. De part et d'autre du vieil arbre se trouvent la mairie et l'hôtel de ville, respectivement à la droite et à la gauche de l'Église: cela crée une petite place publique, assez carrée, sur laquelle il y a parfois un marché, où baigne à présent la lumière froide de la Lune. Une légère brise souffle, emportant dans de petits tourbillons les dernières feuilles laissées par l'automne. Soudain, David, allongé, aperçoit au loin une affiche singulière. Après un dernier regard vers Orion, et un "Je reviens", David s'y dirige. L'affiche est suspendue sur la porte vitrée de l'hôtel de ville.

« Ce matin, aux environs de cinq heures, un détenu de la prison de Laparnasse s'est évadé, emportant avec lui les armes de plusieurs agents de la Sécurité. Il est vivement conseillé à la population située à proximité de la zone de bien fermer leur porte et de coopérer avec les services de l'ordre. Tout le périmètre autour de la prison a été bouclé. La description de l'individu correspond à un homme d'une trentaine d'années, barbu, aux cheveux longs et bruns. D'une corpulence développée, l'homme porte un tatouage sur le bras droit. Tout individu suspect ou répondant à cette description succincte devra être signalé à la police, au numéro spécial suivant : 32.65.78.14. Portrait disponible à la Mairie et dans le Commissariat. Il est recommandé d'éviter momentanément de stationner son véhicule sur des places ouvertes où une surveillance n'est pas assurée (parkings, supermarchés, etc.) Nous comptons sur la bonne volonté de tous pour clore cet incident au plus vite. »

- Son véhicule ! Pouffe David, songeant qu'il ne doit pas y avoir plus de dix voitures dans le village.

Puis c'est le choc.

Bon sang, ça aussi je l'avais rêvé !

Il reste coi quelques secondes :

C'est comme si que j'avais fait une sorte de rêve prémonitoire: le bulletin, les infos, Estelle et Julie... Et tout s'est concrétisé ! Cela...cela veut dire qu'en ce moment Catherine doit être en

train de finir son poème, ou de téléphoner à Élodie... Pas possible ! Il y a vraiment quelque chose qui tourne pas rond en moi !

Derrière lui se fait soudainement entendre une voix familière :

- David ? Fait un camarade de classe, Stéphane, très souriant.

David remarque que celui-ci est accompagné de Kamir, Damien et Julien. Les quatre se trouvent près du banc qu'il vient juste de quitter. Kamir est particulièrement rayonnant, il ne s'explique pas pourquoi.

- Venez voir ça ! Dit-il, en montrant l'affiche.

- Non, on ne voudrait surtout pas vous déranger... Ironise Damien, lui aussi jovial.

- Me déranger ? Proteste David, mais pas du tout !

- Si, et puis ! On veut vous laisser un peu d'intimité ! Lance à son tour Kamir, mais sur un ton conciliant.

Ahuri, David regarde autour de lui, sans voir personne, puis réplique:

- Arrêtez vos salades, et venez voir ! C'est sérieux.

- Mais je veux, que ce soit sérieux ! Fait Damien.

- Dis-moi, commence Julien, ça fait longtemps que vous êtes ensemble ?

- Pardon ?

- Non, murmure Kamir de manière à ne pas être entendu par David, ça date d'aujourd'hui. De cet après-midi, même, puisque à midi on en a un peu parlé, et il en rêvait encore.

- Ah oui ? Rapide, le gars !

- Ce qui m'étonne, reprend Kamir - toujours à voix basse -, c'est comment il s'est débrouillé le coquin ! Il était soit disant timide, mais... finalement, il a bien conclu son affaire !

- Je ne saisis rien de ce que vous dites ! Ronchonne David. Mais RIEN !

- J'adore ceux qui savent mentir et faire l'innocent comme toi ! Admire Damien, enjoué.

- Pardon ?

Les quatre se mettent à rire chaleureusement.

- Bonne continuation, mes amis ! Fait Kamir à David, commençant à s'éloigner avec les trois autres.

- Je ne sais pas si c'est moi, glisse-t-il à Damien, très déstabilisé, on ne voit pas bien, mais on dirait vraiment que Catherine... c'est fou, mais, d'ici, on dirait qu'elle...

- Attendez ! Interrompt David, je ne comprends pas. Cette blague est stupide !

- Quelle blague ?

- Au fait, Catherine, commence Julien, tu as fait un très bon choix, félicitations. David est un type extra.

- Catherine ? ! Crie presque David, en faisant un tour sur lui-même, mais où ?

Cette fois-ci les quatre explosent de rire.

- Pourquoi ne veut-il pas le reconnaître ? Il n'y a aucun mal à cela ! Fait Stéphane à Kamir.
- Non, il plaisante ! Hein, David ? Tu plaisantes ?

David secoue la tête, dépassé.

- J'ai vraiment mordu à l'hameçon, dis-moi ! Et moi qui croyais que tu ne voulais pas précipiter les choses, qu'elle ne t'avait pas remarqué ! Je suis sûr que la première chose que tu as faite, après notre conversation, c'est d'aller la voir...
- Mais qui ? Catherine ? Pourquoi parles-tu d'elle ?

Kamir préfère ne pas répondre, haussant les sourcils tout en faisant mine de regarder quelqu'un à côté de David. *Bizarre...* Songe-t-il.

- Bon ! S'exclame David, contrarié, j'en ai suffisamment entendu !

Sur ce il s'éloigne.

- Mais quelle mouche l'a piqué ?
- Je ne sais pas, soupire Kamir, ces derniers temps, il n'est plus lui-même...

Hors du corps

1h59. Projection.

La cour du lycée est déserte: il pleut à verse. Quelques élèves se précipitent à l'intérieur de l'établissement, traversant péniblement les profondes flaques d'eau. Dans le hall, le tableau annonce les nouvelles de la journée. Le regard curieux de David s'y porte: mercredi 10 septembre, professeurs absents: M. Curie et M. Sanchez. Les délégués provisoires de première et de terminale sont priés de se rendre au bureau des conseillères d'éducation. L'ensemble du personnel administratif vous souhaite une bonne journée.

J'ai la date, note David, j'ai le lieu, continue-t-il : il ne me reste plus que l'action...

Il est très vite exaucé: il vient d'entrer dans le hall mais, brusquement, son regard se rue en dehors, en direction de la cour inondée.

Là, il y admire le ciel gris et nuageux, d'où se déversent les trombes.

Au bout d'un moment il trouve cela beau.

Peu de temps ne s'écoule avant que son regard commence à s'élancer dans le ciel. Lorsqu'il est rendu à quelques centaines de mètres de haut, un sentiment prodigieux l'envahit : il a soudain l'impression de pouvoir et de savoir voler. Contemplant le splendide panorama qui s'ouvre à lui, il couvre le paysage en un regard, découvrant des points qu'il s'imagine tour à tour être des arbres, des maisons ou des bureaux administratifs de Saint-Elmire. Enfin, il jette un coup d'œil en direction du bas. Un minuscule point rose attire son attention.

Aussitôt c'est la chute libre, toujours à cette vitesse hors du commun.

Il atterrit aux pieds d'une fille qui se dirige calmement vers le lycée tout proche. Elle porte un parapluie rose, voyant mais coquet, et est habillée d'une robe grise, souple, qui lui descend jusqu'aux chevilles. *Pas d'anneau !* Se rassure-t-il, car il s'agit de Catherine.

Son faciès est étonnamment nonchalant : elle semble même assez triste - le temps peut-être.

Plongée. Contre-plongée. Gros plan. Plan américain. Zoom. David la voit sous tous les angles possibles, et la trouve de plus en plus belle.

Alors ? Que se passe-t-il ? Demande-t-il, impatient.

Une fois à l'intérieur du hall, Catherine se fait aborder par Élodie:

- Ma chérie ! S'exclame celle-ci, affectueuse, viens que je t'embrasse !

Élodie, très chaleureuse, l'embrasse aux deux joues, l'étreint contre elle.

- Je suis ravie pour toi, j'attendais ça depuis si longtemps !

Après une pause d'un quart de seconde :

- Tu sais, je pense vraiment que tu le mérites, que tu en as besoin. Je te l'avais dit ! Tu verras...
- Une minute, ma belle, de quoi parles-tu ?

Élodie sourit, joyeuse:

- Ne fais pas la timide, au moins avec moi, je t'en supplie ! Riposte-t-elle, complice.
- À quel sujet ?
- David ! Tu es sortie avec lui hier ! Alors, comment ça s'est passé ?
- Sortie avec David ? Mais non !

Non, malheureusement. Qu'est-ce qui peut te faire croire ça ?

- C'est vrai ? ! Frémit Élodie, soudainement désappointée.
- Qui est-ce qui est parti te raconter cette histoire ?
- Moi, fait Kamir en arrivant - accompagné de Damien.

Il embrasse tendrement sa petite - amie, puis reprend:

- Pourquoi, tu le nies, toi aussi ?
- Mais quoi, je nie ! Puisque je vous dis que je suis restée chez moi, hier soir ! Hein, Élodie, je t'ai téléphoné, même ?
- Je croyais t'avoir convaincue...
- Quoi, ce n'était pas toi ? Demande Kamir, très étonné et soucieux.

Alors là je ne comprends plus rien. Et je ne veux pas comprendre non plus.

- Non, répond simplement la concernée, exaspérée de voir la trame de son cœur divulguée comme une histoire populaire.
- J'ai pourtant cru te reconnaître, intervient Damien.
- Moi aussi, renchérit Kamir, de plus en plus déçu. Et même, il m'a semblé – oui, je sais, ça paraît dingue - que tu n'étais pas entièrement... enfin, que tu étais...
- À moitié habillée ? Intervient Damien en souriant.

Pour un premier soir, c'est un sacré premier soir...

- Oui...Avoue Kamir, confus.
- Eh bien, ce n'est pas si dingue parce que moi aussi j'ai eu cette impression...
- C'était une autre ! Réplique Catherine, exaspérée, ah, vous, franchement ! Des idées aussi saugrenues !
- Eh bien, quoi ? ! On ne sait jamais ce qui peut arriver entre une fille et garçon, aussi tard, le soir ! Marmonne Damien, sournois.

- Une autre ? Reprend Élodie, pincée au cœur, mais quelle autre ? Il n'y en a pas cinquante que David pourrait aimer !

Que David pourrait aimer...

- Ça veut dire quoi, ça, qu'il pourrait aimer ? Demande Catherine, vivement intéressée.
- Eh bien, quoi ! Cela se trie sur le volet, une fille qu'on peut aimer ! Répond-elle, et David n'y est pas allé de main morte !
- Que veux-tu dire ?
- Si tu es bien son amie, nous sommes deux filles auxquelles il prend la peine d'adresser la parole !
- C'est tout ? S'étonne Catherine.

C'est bien plus restreint que tout ce à quoi je m'attendais...

- Il a un peu plus de copains.
- Sept, pour être précis, affirme Kamir.
- Eh bien, il me l'avait bien dit, mais je ne pensais pas que ce soit si vrai !
- Quoi qu'il en soit, conclut Damien, il semble que ce chiffre de deux soit monté à trois.
- Il...il y avait quelqu'un avec lui, c'est sûr ! Soupire Kamir, effondré, tout en voyant Catherine, contrariée, s'enfuir vers la cour.

David la rejoint aussitôt, pas moins effondré que ne l'est son amie, puis la considère, déjà trempée.

- Qu'est-ce que l'amour ? Marmonne-t-elle, abattue, me suis-je osé matin. Est-ce donc une illusion, un rêve, une furie ?

De l'eau coule en abondance sur son visage meurtri par la tristesse.

Une eau amère.

Des larmes.

11h02. Évasive, voilà ce qu'a été Catherine depuis le début de la journée. David le sait, maintenant: Catherine nourrit quelque chose pour lui. Mais les circonstances font que son sentiment s'est dégradé. Pourquoi tout le monde croit-il qu'il est sorti avec une fille la veille ? Il l'ignore pour le moment, mais se persuade qu'il finira par trouver une explication rationnelle et satisfaisante. L'essentiel est de remettre en cause ce qui a été dit à tort.

Le cours de Philosophie ayant pour thème *Une pensée peut-elle être inconsciente ?* a débuté depuis quelques minutes, et David, distrait, se concentre sur la manière de régler la situation entre Catherine et lui. Ce matin, elle a "consenti" qu'il se mette au même bureau qu'elle, mais pas autant que le premier jour... Il y a donc un problème.

Ça y est, j'ai trouvé !

- Dis-moi, Catherine, chuchote-t-il, il y a un film très bien qui vient de sortir au cinéma. Ça te dirait d'aller le voir avec moi, cet après-midi ?

C'est un peu brutal... Se dit-il.

Oh, et puis qu'importe, la réalité aussi est brutale !

- David ! Intervient la prof de philo, vous voulez prendre la parole ?
- Euh, non, pas spécialement... Balbutie-t-il, dérangé.
- Prenez-la quand même, et dites-nous la problématique que vous dégageriez de cette question: Une pensée peut-elle être inconsciente ?

Toi, si tu crois m'embarrasser plus que je ne le suis déjà...

- D'accord, fait-il avec un petit sourire – comme pour se donner un peu d'autorité. La question porte sur la possibilité ou non pour une pensée d'être inconsciente. Il faut se demander si cette possibilité n'est pas contradictoire. Donc, il faut chercher à quoi se rapporte une pensée, la définir. Si l'on considère la perspective cartésienne, penser, dit Descartes, c'est "avoir conscience de", de fait le sujet, qui est une chose qui pense, est considéré comme une conscience, et qui donne les fruits de son activité: des pensées. On peut donc répondre par la négative à la question, car une pensée est par nature consciente. D'un autre côté, dans une perspective plus freudienne, si l'on considère que penser, c'est donner du sens, la théorie de l'Inconscient de Freud propose une autre alternative: il y a des pensées inconscientes, qui se manifestent soit par des symptômes hystériques, soit par le moyen des rêves. Alors on peut dire qu'il y a du sens indépendamment de l'intention du sujet: la pensée est inconsciente...

David sourit de nouveau:

- Et je n'ai pas lu votre cours, ironise-t-il.

Voilà pour te calmer !

- Impressionnant ! Fait Catherine, charmée.
- Ça marche... pour cet après-midi ? Reprend-il, au nez du professeur.

Les traits de Catherine se durcissent:

- Tu...tu ne veux pas y aller avec ta copine ?
- Je n'ai pas de copine, ma chère ! C'est malheureux, hein ?
- Ce n'est donc pas vrai, tout ce qu'on dit ?
- Que je suis sorti avec une fille hier soir ?

Elle acquiesce timidement, réalisant que cela ne la regarde pas vraiment.

- C'est du délire ! Tu peux me croire: il s'agit d'une mauvaise plaisanterie.

Elle ne dit rien, songeuse.

- Alors, c'est bon ?
- Désolée...je dois...enfin, il faut que j'aille au Conservatoire, j'ai un examen.
- Dommage ! Soupire David en se redressant sur son siège, ma foi, j'attendrai un autre moment...

Elle rougit sans ne plus rien ajouter.

Il m'a menti, songe-t-elle, affligée.

- Tentons d'y voir clair !... Déclare un David qui fait les cent pas devant son lit. Une hallucination ? Ils ont eu une hallucination collective ? Peut-être, qui sait, mais... Je ne sais pas pourquoi, mon instinct me dit qu'il ne s'agit pas de cela. Quoi, alors ? Il n'y avait personne !

Soudain, c'est l'illumination, et il se ravise:

- Du moins, c'est moi qui n'ai rien vu. Oui, pourquoi ne voir les choses que de mon côté: et s'ils avaient effectivement vu quelque chose, en l'occurrence Catherine... ?

Un moment de silence interrompt sa réflexion à voix haute, puis:

- Bon sang, mais c'est bien sûr ! Le tulpa, ils ont dû voir le tulpa de Catherine !

Satisfait, il continue:

- Cela voudrait dire que j'ai réussi ! Mais alors... pourquoi je ne l'ai pas vu, moi ? Euhm, je ne sais pas trop... peut-être parce qu'il faut avoir une certaine disposition d'esprit pour le voir... Qu'est-ce que je faisais quand ils m'ont vu avec "Catherine" ? Je lisais l'affiche sur l'évasion, oui ! Je...j'éprouvais un malaise, j'étais troublé de voir encore une fois mon "rêve" se réaliser... Ça...ça vient peut-être de là, espérons en tous cas ! Bon, admettons. Que me faut-il faire dès à présent ? Manifestement, ne plus éprouver de doutes. Être confiant. Comme quand je suis avec Catherine : j'ai la certitude, au moins, de l'aimer !

Il s'assied sur son lit, puis se met à se concentrer. Il ne lui faut pas plus de quelques secondes pour parvenir à ses fins puisque...

Une image floue apparaît. À mesure qu'elle gagne en luminosité, ses contours se précisent, s'affermissent, se distinguent. C'est Catherine.

Du moins son image en trois dimensions, plus vraie que nature...

David, ahuri et charmé, touche furtivement le fruit de son imagination: un corps tout à fait palpable ! Ce n'est donc pas une image, mais bien...un tulpa.

Combien va me mettre Monsieur Denis si je lui dis que j'ai réussi à faire naître un tulpa ?
Plaisante-t-il pour lui-même, pour se raviser l'instant d'après, comblé par la beauté de celle qui se trouve devant lui.

Le tulpa a cessé d'émettre une lumière particulière: à présent, il se confondrait avec n'importe qui. Habillé comme l'était Catherine sur la photo, David constate qu'il a fait une légère erreur d'habillement : la photo était en gros plan, et on ne voyait Catherine que depuis sa taille. Il n'a donc pas songé à l'habiller plus bas, raison pour laquelle le tulpa est nu en dessous du tee-shirt !

Il détourne le regard (cette fois-ci il peut, malheureusement) et se demande pourquoi "Catherine" est nue: lorsqu'il l'avait modelée dans son imagination, il avait certes songé à lui faire des jambes et tout le nécessaire, mais il n'avait pas réfléchi à des vêtements en particulier. En fait, il y avait seulement "songé". Sûrement pas assez.

- Euhm, Catherine ! Balbutie-t-il, plein de troubles.
- Appelle-moi Kate, s'il te plaît. Je ne voudrais pas m'identifier à l'élue de ton cœur et lui faire du tort. Contentons nous d'un diminutif de son nom, OK ?
- D'accord, acquiesce David, toujours le regard détourné mais vivement stupéfait d'un échange aussi précis.
- J'ai un peu honte, comme ça, reprend Kate en considérant sa nudité, tu n'aurais pas quelque chose que je puisse enfiler ? Fait le tulpa, avec un sang froid à peine imaginable.
- Oh, bien sûr que si ! Regarde dans ma commode, juste là. Nous sommes à peu près de la même taille, il devrait y avoir quelque chose qui puisse t'aller. Désolé.
- Non, ce n'est pas grave, réplique Kate en considérant ce qu'elle pourrait s'enfiler sans trop se masculiniser.
- Tu... tu viens de mon esprit ? Commence David.
- Oui, répond le tulpa, occupé à s'habiller. Au fait, je voulais te dire...

Elle s'arrête un moment, comme pour attirer l'attention sur ce qu'elle va dire :

- ... te remercier de m'avoir créé. Je... Je dois la vie. Rien n'est plus précieux.
- C'est plutôt à moi de te remercier d'être venue !
- Oh, non, tu es le seul protagoniste de mon existence: je n'y suis pour rien.

Sur un ton étrange, Kate ajoute :

- Bien entendu, il va sans dire que je suis toute entière à ton service.
- À... mon service ? Manque de s'étrangler David, mais...je ne t'ai pas créée pour m'être utile !

- Non, j'imagine, mais ce que je sais, c'est que si tu m'as créé, c'est que tu dois être follement amoureux de la fille dont j'ai l'apparence.

Kate se regarde dans le miroir de l'armoire, assez fière:

- Pas mal : tu as du goût. Et sais-tu ce comment je peux t'être utile ?

Elle sourit :

- Je sais tout de Catherine: ses petits secrets, ses fantasmes, son intimité, ses peurs, ses désirs, tout. Je peux te parler d'elle pendant des heures, tout te révéler de ce qu'elle est ou de ce qu'elle veut devenir. Je pense comme elle, je réagis comme elle, j'aime comme elle, mais j'ai un avantage sur elle, c'est que moi je ne suis pas impliquée dans la vie. Je peux donc être plus perspicace, anticiper les événements...
- Non, arrête ! Je... je n'ai pas le droit !
- Enfin quoi, râle Kate, tu ne veux rien savoir ?... Continue-t-elle d'une voix vaginale. Rien du tout ?
- Comme quoi ? Cède David.
- Comme...si elle préfère les garçons ou les filles, si elle a été honnête avec toi, si elle t'aime tout simplement...
- Elle... elle n'est pas...?
- Homosexuelle ? Continue Kate, provocatrice. Non. Pour l'instant, elle veut un amour au masculin. Reste que si cela perdure, elle peut finir par tourner comme sa mère, comme cela peut d'ailleurs arriver à tout le monde, ne te méprend pas.

Ouf !

Un instant le silence interrompt la conversation, durant lequel David s'inquiète quelque peu de l'attitude du tulpa, sa manière langoureuse de parler, à la limite du vulgaire.

- Ce que je ne comprends pas, commence-t-il, c'est que tu puisses savoir tout ce qu'elle sait?
- C'est assez compliqué. Ça explique pourquoi tu ne m'as pas vu hier, ça explique tes rêves étranges, ça explique de nombreuses choses... Je ne sais pas si tu es prêt à l'entendre.
- Je veux savoir.
- Ce que les humains appellent un tulpa est la faculté qu'a le cerveau de l'homme d'activer un de ses sens les plus puissants. Certains l'appellent le sixième sens, d'autres la magie. Quoi qu'il en soit, il peut créer une âme identique à la sienne, en la prenant pour modèle, justement. Mais l'âme qu'il crée est un esprit éponge, dépourvu de toute identité. C'est pourquoi seuls ceux qui ont une capacité de concentration, donc d'activation du Esprit, le sixième sens si tu préfères, assez puissante, peuvent y parvenir. Une fois que cet esprit est né, il présente certaines des caractéristiques auxquelles son créateur a songé, mais bien

trop peu pour posséder la moindre particularité ou identité quelconque. Alors il va s'imprégner de son personnage, et c'est ce que j'ai fait. Quand c'est chose faite, le tulpa revient à son propriétaire et le sert comme bon lui semble. Pour ce qui me concerne, quand je suis venue te voir pour la première fois, tu n'étais pas là...

- Comment ça, je n'étais pas là ?
- Tu n'étais pas à l'intérieur de ton corps ! Voilà ton problème.
- Que me chantes-tu ? !
- Je te chante que tu peux tellement bien te concentrer que tu te projettes sans y prêter garde.
- Ce qui veut dire ?
- Tu sors de ton corps, tu te décorpores !
- Comment est-ce possible ?
- Ton Esprit est simplement volage, ce n'est pas une calamité. Donc, pour en revenir à moi, je suis revenue au moment où tu t'amusais à regarder nos deux petites lesbiennes dans leurs ébats...
- Ce n'est pas moi ! Je ne pouvais détourner le regard !

Kate ricane joyeusement.

- Je suppose que tout le monde doit dire ça, mais c'est faux: un Esprit se contrôle autant que n'importe quel membre. À vrai dire, il donne moins de contraintes physiques !
- Je pouvais détourner le regard ? Demande David, honteux et confus.
- Mais, certainement !

Je pouvais détourner le regard ! Je le pouvais ! Songe David, plus que confus.

- Oh, ce n'est pas la peine d'en faire un plat ! Quelque part, on a tous des perversions inavouables.

Après un instant de réflexion :

- Il y a un truc qui cloche, dans ce que tu me dis, remarque David.
- Quoi donc ?
- Eh bien, dans mes rêves, des décorporations comme tu dis, je voyais ce qui allait se passer.
- Rien de plus normal: l'Esprit se déplace à la fois dans l'espace et le temps, c'est un de ses nombreux avantages.
- Tu veux dire que j'ai vraiment vécu le...
- ... le premier pas sur la Lune ? Bien sûr. Tu peux même le revivre, si ça te chante.
- C'est...c'est mon rêve ! Comment le sais-tu ?...

- Catherine a une forte personnalité, j'en conviens, mais l'esprit éponge que j'étais avait encore beaucoup de place après l'avoir assimilé, alors je me suis permise d'en apprendre un peu plus sur mon créateur...
- Ah oui ?
- Mais non, je ne suis pas déçue ! S'exclame Kate en riant de l'expression gênée de David.
- Et en ce qui concerne le fait que je ne t'aie pas vu ?
- Comme je te l'ai dit, la première fois tu n'étais pas là. Eh bien, la deuxième fois non plus ! C'est seulement au bout de la troisième que je t'ai trouvé dans ton corps. C'était hier, sur la place publique. Mais ton Esprit était tellement perturbé que tu n'avais pas une concentration suffisante pour me voir. Il ne t'a donc fallu de rien aujourd'hui pour t'ouvrir les yeux...
- Et mes copains...?
- Tout le monde peut me voir, David. Sauf si son esprit y fait obstacle. Il est tout à fait normal que tes amis m'aient vu, eux. Ils n'étaient pas aussi anxieux hier soir ! Au contraire !
- Et...est-ce que tu pourrais m'apprendre à me décorporer ? ...
- Avec plaisir, surtout que ça ne va pas être bien dur avec toi.

Elle marque une courte pause, renversant la tête en arrière dans un geste machinal, et fermant les yeux :

- Alors voyons... Il faut que tu te concentres sur toi-même, comme tu en as l'habitude. Et ceci aussi longtemps que tu le crois nécessaire. Et puis, d'un coup, tu cesses de te concentrer, le plus violemment possible, tout en arrêtant de respirer, et en t'imaginant sortir de ton corps. Si tu sors effectivement, c'est que tu as réussi !
- J'arrête de me concentrer ? Maugrée David.
- Plus le contraste est brutal, et mieux ça marche, mieux tu te rends compte que tu sors de ton corps, et je puis t'assurer que c'est enivrant.
- C'est tout ce qu'il faut faire ?
- Oui chef ! Tu veux essayer ?
- Volontiers.

De nouveau, David s'assied en tailleur sur son lit, mais Kate intervient :

- Allonge-toi plutôt. Il ne faudrait pas que ton corps fasse une mauvaise chute...

David s'exécute, puis se met à suivre les indications de Kate.

Lorsqu'il cesse brutalement de respirer, David éprouve une sensation inouïe de bien être et de puissance. Cette fois-ci il sent une force intérieure extraordinaire, et voit son corps inerte sur

le lit. Son bonheur est si grand qu'il fait abstraction de la répulsion éprouvée à la vue de son corps comme mort. Il considère Kate, tout près de celui-ci, et constate qu'elle le regarde, qu'elle le voit !

- Je suis visible ? Demande-t-il, sans émettre le moindre son.
- Pour le moment, non, répond le tulpa, mais il suffit que tu ne penses plus à ton état d'Esprit l'espace d'un instant pour qu'on puisse voir...
- Une lueur bleue, n'est-ce pas ?
- Exactement.
- Et toi, tu peux ?
- Facile ! Dit-elle en se décorporant sur le sur-le-champ, sans n'avoir rien à faire.
- Je te vois ! S'exclame David, hébété.

Devant lui il distingue une forme humanoïde, en trois dimensions, dont la texture étrange est bleue translucide et qui, assez lumineuse, miroite comme l'eau de la mer en mouvement.

- Oh, ne te fais pas d'illusion, remarque Kate, lisant dans ses pensées, je te vois de la même manière !
- On fait un tour ? Lui propose-t-il en tendant vers elle une main qu'il se découvre identique à Kate.
- Volontiers...Fait-elle, comme séduite.

Les deux Esprits arpentent à présent les airs depuis vingt minutes, admirant la somptueuse vue aérienne de Saint-Elmire. Les sensations qu'éprouve David, intenses, lui procurent une satisfaction et une ivresse qu'il n'aurait jamais osé réclamer. Pourtant, aujourd'hui, il a la véritable possibilité de voler, et non seulement à la vitesse qu'il désire mais aussi où il veut, sans être visible le moins du monde.

Dans un élan de faiblesse, il succombe à la joie de pénétrer des foyers, par centaines, y découvrant des vérités étranges, choquantes, admirables ou enviabiles. Le visage humain lui apparaît dès lors plus véritable, sans artifice aucun. Déçu et ravi, subjugué et atterré, il saisit la double nature de l'homme, et se pardonne d'avoir assisté volontairement à une scène à laquelle il n'avait aucun droit d'assister. Peut-être s'endurcit-il quelque peu.

Bientôt il se rend compte d'un « détail » :

- On ne s'est toujours pas rendu chez Catherine ! Dit-il.
- Tu veux y aller ? Grogne Kate.
- Bien sûr !
- C'est sans moi. Je suis un peu fatiguée...Excuse moi.
- Non, ce n'est rien. Je préfère y aller seul, si tu veux tout savoir.

- Eh bien à plus tard, fait-elle en l'embrassant sur ce qui semble être ses lèvres.
- Oui, c'est ça, à plus...Dit-il - peu étonné, à la vérité, de cette marque de tendresse.

Le tulpa s'éloigne en lui faisant un dernier clin d'œil, puis il pense à autre chose.

18h34. Morfondue sur son lit, Catherine est en train de pleurer. En entrant dans la pièce, David remarque que son sonnet, froissé, gît dans la corbeille. Elle ne veut même plus savoir ce qu'est l'Amour.

Attristé, il s'approche d'elle, souffrant de voir son beau visage mouillé par la tristesse. D'autant qu'il la sait éplorée depuis ce matin, lorsqu'elle a appris qu'il *serait* sorti avec une fille - autre qu'elle, bien sûr !

Elle doit croire que je lui ai menti...Soupire-t-il.

Soudain celle-ci se lève, puis prend dans le tiroir de son bureau un magnifique cahier brodé. Son journal intime. Par dessus l'épaule de Catherine, David se met alors à lire ce qu'elle écrit:

Mercredi 10 septembre 1969, 18h34.

Un regard a suffi. Je l'ai regardé, puis mon cœur, troublé, s'est mis à battre d'amour. Il ne m'a plus fait vivre que dans l'optique d'une autre rencontre, et ainsi de suite. Est-ce cela l'amour ? Si c'est le cas, je renonce à le connaître, car il fait trop souffrir. Car je souffre d'une maladie qui n'a qu'un seul remède, qu'un seul docteur... Jamais cela ne m'était arrivé, et j'étais fière de...ah, c'est un peu prétentieux ! J'étais fière de ne pas abuser de mon charme, de ne pas être volage, de savoir mesurer mes émotions. Fi ! Je me leurrerais. J'essayais d'être vertueuse, chaste, agréable. Un bel objectif, pour une vie, non ? Une saine vie, sans religion mais modérée et heureuse, rythmée par la musique de mon cœur et de mes vers. Je ne sais plus, à présent, à quoi rime ma vie, ou si elle n'est pas un poème d'aussi piètre qualité que le mien. Je dois renoncer à David, car il m'a fait souffrir, me donnant peut-être une espérance qui n'était pas mienne. Il le faut, je m'y oblige. Car il est un fantasme, or les fantasmes sont contraires à la modération et au bonheur, et moi, je voudrais veux connaître le

bonheur. Je suis peut-être si égoïste que l'amour, qui est un sentiment qui se partage, ne me sied pas. Je ne pense pas, je n'espère pas, mais qui sait ? Je commençais à me faire à l'idée, comme Élodie, d'afficher une relation avec un garçon, après ce malheureux échec avec Éric...mais j'ai appris ce matin qu'il était sorti avec une fille hier soir. On a affirmé qu'il s'agissait de moi: moi, je suis sûre qu'il y a erreur... Que dire ? David ne semblait vraiment pas être comme ça (comme Éric d'ailleurs). Il m'a même proposé d'aller au cinéma avec lui. J'ai refusé. Voulait-il se faire pardonner ? Mais de quoi, puisqu'il m'a prétendu n'être sorti avec personne ? Alors, je ne comprends pas bien ce qui a motivé son action. Malgré un certain ressentiment que j'éprouve à son égard, je ne crois sincèrement pas qu'il serait prêt, dans une saute d'humeur méprisable, à faire faux bond à une fille pour ma compagnie, dans une saute d'humeur méprisable. Il m'a donc été incompréhensible: s'il est sorti avec une fille, pourquoi le renier, et pourquoi me proposer, via son cinéma, de sortir avec lui ? J'ai peut-être raté une...

Ah ! Voilà que je me mets à babiller sur l'état pitoyable de ce qui me sert de cœur... Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Il semble qu'il n'y ait que ça de vrai ici-bas. Car je perds du temps pour rien, en ce moment par exemple. J'en suis consciente, pourtant quelque chose en moi me surpasse, excède ma propre volonté. Je ne veux vraiment pas avoir de problèmes inutiles, et je crois que l'amour en est malheureusement. Peut-être est-ce que je n'en ai eu qu'une mauvaise approche, mais à présent il ne me plaît plus de le connaître.

David pleure. Étouffé par la tristesse, il est las de voir Catherine dans un état aussi pathétique. Si tout est ainsi, finalement, c'est de sa faute. S'il n'avait pas créé de tulpa, alors ce problème n'existerait pas, et il serait peut-être allé au cinéma avec elle cet après-midi, plutôt que de la faire pleurer toute la journée.

Je me suis emportée, et il est grand temps de me ressaisir.

Le téléphone se met à sonner brusquement. Quelques instants, Catherine hésite à le décrocher, dubitative, puis se résout, peut-être par curiosité.

- Allô ? Fait-elle d'une voix ennuyée.
- Allô Catherine, c'est Kamir à l'appareil.
- Je...je suis très fatiguée, commence-t-elle, tu ne pourrais pas rappeler demain ?
- Demain, ce sera sans doute trop tard, et je m'en veux de ne pas t'avoir téléphoné plus tôt.
- Quoi, qu'y a-t-il, quelque chose ne va pas ?
- Oh, oui, mon amie. Il y a un problème. Un gros problème.
- Lequel ?
- Sèche tes larmes et écoute moi bien. Tu ne le sais peut-être pas, mais David Merlin est complètement fou de toi, et ça me rend dingue de penser que tu crois...
- Quoi ? Qu'il est sorti avec une fille ? Mais en quoi ça me regarde ?
- Il doit y avoir une explication !
- Je n'en veux pas. Vous vous êtes tous fait des idées absurdes ! Je ne l'aime pas, voilà tout. Ça s'arrête ici. Tout ce que j'espère de lui, c'est de m'en faire un ami, un simple ami.
- Si tu as de la mauvaise volonté, ça ne va pas arranger les choses...
- Mais quoi ! ? Que veux-tu que je fasse ? ! Que j'aime ce garçon pour tes beaux yeux ?
- Si tu nies ressentir quelque chose pour lui, alors, bien sûr, je ne m'insinuerai pas plus à te raisonner. Dans le cas contraire...
- Qu'as-tu à me dire ? Cède l'interlocutrice de Kamir.
- Que tu risques de passer à côté de la plus grande chance de ta vie à cause d'une mauvaise opinion.
- Une mauvaise opinion ? Attends. Je ne te suis plus vraiment: ce n'est pas toi qui m'as dit qu'il sortait avec une fille ? ! S'il sort avec une fille, eh bien ! Que veux-tu que je fasse ? Que j'aille vers lui pour lui dire de la plaquer ? Tu plaisantes, j'espère ! Et même si je l'aimais à la folie, je n'oserais jamais le faire.
- Tu as mal compris: j'ai dit qu'il sortait avec toi. Je n'ai pas dit qu'il sortait avec quelqu'un d'autre !
- J'ai bien saisi ! Le problème, c'est que ce n'était pas moi ! Combien de fois devrai-je encore le répéter ?
- Si ce n'était pas toi, c'était personne.

- Bien sûr !
- Non, je te promets: on a dû avoir une hallucination. Ça arrive, tu sais.
- Absurde !
- Il doit y avoir une explication rationnelle !
- Et tu sais ce qu'il m'a dit ?
- David ? À propos de la fille ?
- Oui, à propos de la fameuse fille. Il m'a dit que ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Qu'il n'était sorti avec personne !
- ...
- Il m'a menti. Voilà le problème.
- Imagine qu'il a eu une relation avec une autre, incognito. Et que hier soir, il a définitivement cassé, dans l'intention de repartir d'un bon pied. Tu ne crois pas qu'il tiendrait à ce que cela reste secret ?
- Je ne sais pas. Mais quelle différence ? Non, Kamir, tu te fais des idées. Ça fait deux jours que je connais ce garçon ! Deux ! Comment veux-tu que je puisse avoir une juste opinion de lui ?
- Je le connais depuis toujours. Je te connais bien toi aussi, et...
- Et tu voudrais nous mettre ensemble ? Fait Catherine sur un ton indéchiffrable.
- Noon, mais... Ce que je veux dire...c'est, par pitié, joue le jeu, oublie ce malentendu d'hier soir. Avec le temps, il finira par t'avouer ce qu'il s'est réellement passé, et tu comprendras pourquoi il n'a peut-être pas tout de suite voulu te dire la vérité...
- Et tu crois que l'on peut partir sur de bons termes, de cette manière ? Réplique Catherine.
- Il faut essayer. Tu n'as pas le choix.
- Je n'ai pas le choix, tu crois ?
- Dans ton intérêt, je veux dire ! Tu peux toujours faire la kamikaze et ne plus lui adresser la parole, mais tu seras la seule responsable de la situation, car il a fait le premier pas...
- Quel premier pas ?
- Tu as oublié ? Il t'a invité au cinéma !
- Les murs ont des oreilles, à ce que je vois !
- N'en doute pas... Et tu sais qu'il n'a jamais fait ça avec personne ? ! Même pas avec moi ?
- Je ne comprends pas.
- Il déteste demander ! Même à ses meilleurs amis ! Pour l'accompagner au ciné, faut toujours que je me débrouille pour le savoir et lui demander moi !
- Ben pourquoi ?

- C'est dans sa nature. Je ne lui reproche pas, loin de là. Ah, et quand je pense qu'après deux jours seulement il a fait le pas avec toi, je me dis qu'il y a un truc, un vrai !
- Tu charries !
- Je te jure que non.
- Et qu'en penses-tu ?
- Je vais te dire la vérité: tu as eu tort de refuser. Mais la situation n'est pas désespérée, car il ne va pas lâcher prise à moins que tu lui dises de te laisser définitivement tranquille. Rassure-moi, tu n'as pas fait ça au moins ?
- Non, quand même pas !
- Bien. Je te dis que tu as eu tort car il t'aurait sûrement mieux expliqué ce qui s'est passé. Je veux dire, loin des oreilles indiscrètes. C'est peut-être un truc qu'il veut que toi seule sache! Alors, maintenant, eh bien... tu n'as qu'à lui dire que tu as changé d'avis...
- Moi ? Jamais de la vie !
- Pourquoi ?
- Ce n'est pas dans ma nature.

Après un petit silence, Kamir poursuit sur un ton confident :

- Est-ce que tu sais que...la première fois que j'ai proposé à Élodie de sortir avec moi, elle m'a repoussé comme un malpropre ?
- Ah bon ? Elle ne me l'a jamais dit !
- Normal: elle a trop honte ! Mais la honte, c'est moi qui l'ai eue, quand, une heure plus tard, avec un bouquet de roses, je suis revenu lui demander si elle n'avait pas changé d'avis! Ce n'était pas dans ma nature, ça, d'insister, mais...
- Et elle t'a dit oui, pour des roses ? Ricane Catherine, amusée.
- Parce que j'ai insisté, parce que je n'ai pas eu honte de mes sentiments. Imagine: elle me repousse et je n'ose plus, ou je ne veux plus lui en reparler. C'est que je ne l'aime pas vraiment ! Mais moi, je l'aimais vraiment ! Alors j'y suis retourné, et je n'ai pas eu tort.
- C'est trop précipité, beaucoup trop, tout ce que tu me dis. Je...d'accord, il y a peut-être quelque chose. Je dis bien peut-être. Mais tant que je ne saurai pas ce qu'il pense lui, et quelle est au juste cette histoire de fille avec laquelle on l'a vu, je refuse de faire le premier pas. J'ai déjà fait un premier pas, souviens toi, et j'ai trébuché. Ça fait mal, Kamir, de trébucher...

Excédé, David quitte la chambre de Catherine, jurant qu'il va rétablir la situation entre elle et lui coûte que coûte. C'est chez lui qu'il se rend, las aussi d'être confronté à ce qu'il ne devrait pas.

Kate est en train de lui préparer à manger, et ses parents ne sont pas encore rentrés - ce qui signifie, à cette heure-ci, qu'ils ne rentreront pas ce soir à cause d'un voyage d'affaires, un de plus. Apeuré, il s'approche du tulpa et lui demande:

- J'aimerais aussi savoir si...si Catherine m'aime...
- Si elle t'aime ? Mais quand ?
- Tout de suite, pardi !
- Euhm... Pas comme tu voudrais...

Chapitre 6:

Enchaîné dans la caverne

Mercredi 10 septembre, 10h. Cours de théâtre. (Hamlet Acte III, scène II).

- « Madame, comment trouvez-vous cette pièce ?
- La dame fait trop de protestations, ce me semble.
- Oh ! Elle tiendra parole...
- Connaissez-vous le sujet de la pièce ? Tout y est-il inoffensif ? »
- Non ! Non ! Intervient soudainement le professeur de théâtre, sois plus troublé que ça, Damien ! Tu dois commencer à avoir une certaine appréhension, tu te sens visé, d'accord ? Et toi, Hamlet, fait-il à David, sois plus pernicieux. C'est...c'est pas mal, mais n'hésite pas à aller jusqu'à l'exagération : tu deviens fou, petit à petit. Tu peux être plus acide que cela. Entendu ? Bon, reprenez.
- « Tout y est-il... inoffensif ?...
- Oui, oui ! Il faut tout cela pour rire : du poison pour rire ! Rien que *d'inoffensif* !
- Comment appelez-vous la pièce ?
- La Souricière. Pourquoi ? Pardieu ! au figuré. Cette pièce est le tableau d'un meurtre commis à Vienne. Le duc s'appelle Gonzague, sa femme Baptista. Vous allez voir, c'est un tour *ignoble*. Mais qu'importe ? Votre majesté et moi...avons la conscience libre : cela ne nous touche pas... »
- Parfait ! Parfait ! Se réjouit le professeur. Excellent, David ! Là, tu comprends bien dans quelle situation se trouve Hamlet : il sait une vérité ignorée de tous, et il indispose le Roi grâce à cette pièce. Bravo. Il faut faire comme ça : se mettre dans la peau du personnage...
Il réfléchit quelques instants, absorbé dans la lecture de la tragédie :
- Reprenez au moment où le poison est versé dans l'oreille du roi endormi.
- « Il l'empoisonne dans le jardin pour lui prendre ses États, reprend un David de plus en plus troublé : son nom est Gonzague. L'histoire est véritable et écrite dans le plus pur italien. Vous allez voir tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour... de la femme de Gonzague...
- Le roi se lève.
- Quoi ? effrayé par un coup tiré à blanc ?
- Comment se trouve monseigneur ?

- Arrêtez la pièce ! »
- Nous voilà à un moment névralgique de la pièce, commence le professeur, vous allez devoir donner le meilleur de vous-mêmes. On te garde comme Hamlet, David. Toi, Damien, il va falloir t'améliorer, ou sinon je te remplacerai lors de la représentation du mois prochain. Les autres...euhm...essayez de moins être absents quand vous ne parlez pas... Votre allure détachée manque de réalisme. Bien, comme je veux faire une étude thématique de l'illusion, reprenez plus loin à partir « ô mon bon Horatio ».
- « Ô mon bon Horatio, je tiendrais mille livres sur la parole du fantôme. As-tu remarqué ?
- Parfaitement, monseigneur.
- Quand il a été question d'empoisonnement ?...
- Je l'ai parfaitement observé.
- Ah ! ah !... Allons ! un peu de musique ! Allons ! les flageolets. Car si le roi n'aime pas la pièce, c'est sans doute qu'elle lui déplait, pardi ! »
- Voilà ! Et maintenant... à partir de « Vous faire une réponse sensée ».
- Mais pourquoi faut-il toujours nous couper ? ! Ronchonne David, alias Hamlet, qui se prend au jeu. Je vais finir par me mélanger les pinceaux !
- Non, tu verras. À force de réactiver un texte par à coup, on finit par le maîtriser.
- Mais je le maîtrise déjà ! Fait David, oubliant une modestie qu'il se croit obligé d'affecter pour ne pas inférioriser ses copains et copines.
- Tu veux qu'on te remplace ?
- « Vous faire une réponse sensée, reprend David sans prendre la peine de répondre à son professeur, mon esprit est malade. Mais, monsieur, pour une réponse telle que je puis la faire, je suis à vos ordres, ou plutôt, comme vous le disiez, à ceux de ma mère. Ainsi, sans plus de paroles, venons au fait : ma mère, dites-vous ?...
- Voici ce qu'elle dit : votre attitude l'a frappée d'étonnement et de stupeur. »
- On arrête ici. Prenez vos notes et inscrivez-y...voyons...L'aliénation d'un personnage par une réalité fallacieuse.

L'aliénation d'un personnage par une réalité fallacieuse, songe brusquement David, soucieux, *je crois que... que ça va m'intéresser comme thème...*

Le cours commence. David, d'ordinaire très attentif, songe alors pendant toute la durée de celui-ci combien, en un sens, il est devenu un Hamlet.

12h. La maison n'est pas déserte, pour une fois. D'après l'odeur qui embaume le couloir, David se dit qu'il va se régaler avec des pizzas aux fruits de mer. Celles qu'il préfère. D'habitude, il se fait un sandwich à la hâte et s'en contente jusqu'au soir, mais, aujourd'hui, ses parents semblent s'être pris un jour de congé. Ils sont là, et cela se voit : la maison brille comme si elle avait été entièrement retapée. En arrivant dans la salle à manger, David découvre ses deux parents, assis l'un à côté de l'autre, mines défaites.

Cela le surprend beaucoup, car il n'a pas l'habitude de les voir autrement qu'en pleine crise de fou rire. Il y a problème, quelque chose qui ne tourne pas rond. Cela se voit dans leur regard. Il les salue comme il se doit, puis prend rapidement congé pour monter dans sa chambre y déposer son sac.

- Kate ! Où es-tu, réponds-moi ! Ouhouh, Kate, tu m'entends ? Je sais que tu m'entends !

Aucune réponse. Il redescend.

- Ça sent bon, aujourd'hui ! Fait-il, pour détendre une atmosphère qu'il sent tendue.

- Ah oui ? Ça sent la pizza ? Demande son père, très innocemment.

- Eh bien, oui ! Que veux-tu que ça sente d'autre quand tu mets des pizzas au four ?

- Ça va ? Commence sa mère : je veux dire, tu te sens bien ?

- ...?

- Tu n'as pas eu de problèmes particuliers ces derniers temps, des trucs bizarres ? Reprend son père.

- Non, pourquoi ?...Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi faire des têtes d'enterrés ?

- C'est le neurologue...

David sourit : la dernière fois qu'il a vu cet illuminé, on l'a obligé à passer plein de tests très débiles, du genre à voir s'il ne serait pas réformé pour quotient intellectuel trop bas !

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il m'a trouvé ?

- Tu as eu des maux de têtes ces derniers temps ?

- Eh bien...Non... du moins, pas plus que d'habitude.

- Et la douleur, elle s'est intensifiée ?

- Pas du tout, affirme-t-il en secouant la tête. Quoi, qu'y a-t-il ?

- Nous voulions t'éviter des soucis superflus...mais monsieur Martinet a insisté pour que nous te le disions, et...

- Oui, je veux tout savoir ! C'est grave ?

- On ne sait pas ! C'est possible...Soupire sa mère, au bord des larmes.

- Tiens, voilà le rapport qu'il nous a donné.

Étude d'une neuro-pathologie d'origine somatique.

Cas de M. Merlin David

M. Merlin David est un patient qui présente une affection rarissime et assez exceptionnelle, au moins dans sa traduction, que l'on peut appeler pathologie neurale d'origine somatique. Il semble en effet que le sujet soit atteint d'une ou plusieurs lésions au cerveau (sans doute dans le lobe temporel) à cause de rhumes d'enfance sans gravité. On peut supposer que les lésions peuvent entraîner des hémorragies, si ce n'est déjà fait, mais cela n'est pas visible, ni ne peut l'être par aucun moyen d'investigation actuellement disponible, car la tomodynamométrie reste pour le moment très peu probante. Les syndromes de l'affection dont souffre M. Merlin David sont très caractéristiques: maux de têtes chroniques, et faculté remarquable de concentration ajoutée à une étonnante hypermnésie. Ce point-ci reste à éclaircir, car il ne fait pour l'instant l'objet d'aucune explication rationnelle. On peut suggérer une alimentation cérébrale en glucose plus efficace, encore resterait-il à démontrer comment des lésions peuvent engendrer une suralimentation en glucose. M. Merlin jouit en effet, et depuis « toujours », d'une faculté à se concentrer qui sort du commun : ses maux de têtes semblent être un fâcheux revers de la médaille, et il faudrait étudier si, et dans ce cas pourquoi, des lésions peuvent perturber certaines aires cérébrales. Il semble à l'évidence y avoir un « feu de paille », c'est-à-dire une augmentation brutale du potentiel cérébral dû à une utilisation dégradante, anormale ou pathologique de celui-ci. Il est à craindre bien sûr que si hémorragie il y a, elle ne s'empire à cause précisément de cette faculté-baiser-de-Judas. Les lésions cérébrales, au niveau des parties moyennes et inférieures du cerveau, envisagées pour le moment, sont à l'origine d'affections déterminées. Provoquées aussi bien par des éternuements ou des rhumes insoupçonnés que par des accidents graves, elles peuvent être la cause de certaines hallucinations, amnésies passagères ou autres manifestations spectaculaires telles que l'audition de sons insolites (pouvant être liés aux hallucinations et créant alors un effet de réalisme), la perception d'odeur anormales ou la montée de sentiments mystiques (théophanies, fantasmagories, ou tout autre manifestation surnaturelle ou paranormale). Le sujet est alors conditionné par le propre décrépissage de son cerveau. M. Merlin semble d'ailleurs avoir été victime d'une hallucination, à l'âge de douze ans. Peut-être n'est-ce pas une circonstance unique dans la vie de ce dernier. Son cas

est donc à prendre avec le plus grand sérieux et faire l'objet d'un suivi rapproché, en particulier il faut déterminer la nature et la gravité de ses lésions.

Troublé, David pose lentement le feuillet sur la table, et considère ses parents l'un après l'autre.

- Vous croyez que c'est sérieux ? Commence-t-il.
- On ne croit rien, mon chéri, réplique sa mère.
- Moi je pense qu'il est fou, ce neurologue ! En mal de sujet passionnant ! Tiens, regarde : il avoue de ne pas savoir où il y a une hémorragie, s'il y en a une, mais se permet quand même de faire une hypothèse toute farfelue ! Tout ça ne tient pas debout.
- Que dis-tu ? Tu es médecin maintenant ?
- Des maux de têtes, de simples maux de têtes, ce n'est pas la fin du monde, non ?
- Non, mais ça peut le devenir...
- Ne vous inquiétez pas pour moi : de toute façon, même si on était fixé sur l'origine du problème – une hémorragie due à des microblessures - , ça n'arrangerait pas mon affaire : on ne peut faire aucune intervention chirurgicale sur le cerveau pour ce genre de problème. S'il j'en ai au cerveau, on n'a plus qu'à faire des prières. Pourquoi donc se morfondre ?
- Ne dis pas ça !
- C'est la vérité. N'empêche, qu'est-ce qu'il ne va pas inventer ! Comme si que ma faculté d'attention pouvait être liée à ce genre de choses ! Il est fort ! Il devrait en faire une thèse...
- Tu n'as jamais eu des hallucinations ? Reprend son père.
- Moi ? Jamais, répond sèchement David, en faisant non de la tête.
- Ne mens pas.
- Puisque je vous dis que je n'en ai jamais eue !
- Et ce fantôme de la forêt, hein ? Qu'est-ce que tu en fais ?

Je n'aurais jamais dû leur en parler...

- Allons donc ! J'étais jeune : j'ai dû prendre pour un fantôme quelque chose qui ne l'était pas ! Et puis, d'abord, qu'est-ce qui te rend aussi sûr que ça n'existe pas ? Qu'on ne peut pas les voir ?...
- Oh, si, bien sûr qu'on peut ! Mais seulement quand on a des problèmes, David.
- Et si on parlait d'autre chose ? Fait-il soudain, exaspéré.
- À ta guise, mais ça n'arrangera rien.

- En discuter ne changera rien non plus, bien au contraire.

14h36. Jeudi 11 septembre. Cours d'Histoire.

- ...Voilà pour ce qui est du bilan de la Seconde Guerre mondiale. Ne retenez pas systématiquement les chiffres, mais comprenez plutôt quelles causes ont produit quels effets, que ce soit dans l'aspect physique ou moral de cette guerre assez particulière. Attachez-vous aussi, dans vos fiches de révision pour le bac, à dégager un panorama global pour chaque pays par rapport à la situation mondiale, et par rapport à ses alliés et adversaires. Cela vous aidera à comprendre davantage le sujet que je vais commencer aujourd'hui, et qui débouche sur la situation actuelle de Condominium américano-soviétique...

David n'a pas la tête à faire de l'histoire, cet après-midi. Plutôt de la philosophie, à vrai dire. Car sa vie devient progressivement un maelström trop confus de questions, duquel il ne peut se sortir : il est « impliqué » dans la vie, comme dirait Kate. Après avoir découvert le secret de centaines de foyers, il s'est senti inutile et vide, il s'est demandé à quoi bon vivre son existence. Il s'est même demandé pourquoi il n'était pas un autre, car c'est à l'évidence ennuyeux de toujours être soi-même. Et ce doit être terriblement pénible, pense-t-il, de ne pas savoir se décorpérer. Toujours au même endroit, dans son corps : on ne peut s'y soustraire, s'en reposer. Toujours le même passé, les mêmes amis, les mêmes désirs, etc. Pourquoi toujours s'intéresser à la personne qu'on est ? Se demande-t-il. Des questions métaphysiques le traversent. En saisissant mieux qui est autrui, il a perdu l'envie d'être un individu singulier pour préférer s'attacher à une communauté. Finalement, il aimerait bien être plusieurs personnes à la fois, désir qu'il n'arrive même pas à s'exprimer à lui-même. Il se dit que l'homme est enfermé dans une prison de chair, son corps, et qu'il vit dans l'illusion la plus complète : qui dit qu'il n'y a pas une autre réalité que celle qui est subjective à chaque être vivant détenu dans son corps ? Le ciel est bien bas, pour lui, aujourd'hui.

Avec une lenteur pesante, son regard commence à considérer la salle d'histoire : *on dirait une caverne, après tout*, remarque-t-il.

Les élèves.

Son attention s'y dirige.

Des ombres, songe-t-il.

Damien. Un élève pas très brillant, mais si consciencieux et attentif ! Il a beaucoup d'humour, ne rate jamais une occasion pour faire rire tout le monde. *Il est très apprécié. Pourtant...il...il*

se fait battre par son père, qui touche un peu trop à la bouteille... Sa mère ne se soucie pas de lui, et trompe son père toutes les fois que c'est possible. En dernier lieu, ses deux sœurs le méprisent pour toutes sortes de raisons. Et comment fait-il ? Où puise-t-il la force de son caractère jovial ? Comment fait-il pour être malgré tout équilibré ? Il est admirable. Il est méritant, mais personne excepté moi ne le sait.

Monique. Une belle fille, studieuse, branchée, moyennement appréciée. *Tout le contraire, songe David, ses parents l'élèvent dans l'abondance, et elle ne sait pas les remercier, devenue trop arrogante. Elle les méprise, se croit supérieure à tout le monde. Elle ne mérite pas tout le soin dont elle fait l'objet.*

Jennifer. *Très timide, comme fille. Cela se comprend quand on sait qu'elle a cinq frères qui la tyrannisent, et qu'elle a failli se faire violer par son père...*

Marie. *Toujours la tête dans les nuages, on se demande pourquoi. Moi je sais pourquoi, se dit David, perdre ses parents le jour de son anniversaire, et être accueillie par des proches que l'on n'apprécie pas, forcément, cela change une vie.*

Stéphane. *Sympathique de premier abord, mais terriblement hypocrite et libertin. Combien de cœurs a-t-il brisé ? Combien de flirts totalise-t-il ?*

Catherine. *Très belle, très savante, mais si prude ! Sa mère est homosexuelle, elle le sait fort bien et a malheureusement eu l'occasion de surprendre sa mère à des activités bien peu naturelles. Cela l'attriste beaucoup et la perturbe dans son accès à la maturité sexuelle. Et puis il y a ce Éric, qui lui a gâché son existence...*

Faisant le tour de la classe de cette manière, David comprend alors combien la réalité est un artifice composé par d'autres réalités : tout est apparence et pur trompe-l'œil.

Julie. *Brillante femme qui a réussi dans sa vie professionnelle, elle enseigne l'histoire. Mais elle n'aime pas vraiment sa fille, et elle est misanthrope et sexiste !...* Soupire David.

Il la regarde. Elle est une ombre projetée sur un mur, ne donne que l'apparence de ce qu'elle est vraiment. Les élèves, enchaînés dans leur corps, la voient, lui confèrent une réalité erronée. La salle est une caverne, et il y fait trop sombre pour que les élèves puissent se voir l'un l'autre : ils ne se connaissent pas.

Je suis seul à avoir une lampe de poche, se dit David, mais je ne veux pas m'en servir de peur de les éblouir par une réalité peu enchantée. Que faire ?

- David ! Intervient brusquement Julie, allô la Lune, ici la Terre !

La réalité le réclame si violemment, et marque un contraste si brutal dans sa réflexion métaphysique qu'il se décorpore sans le vouloir.

C'est un comble ! Maintenant, je me décorpore même sans le vouloir : et dire qu'il y en a à qui cela plairait beaucoup ! D'ailleurs...

Son attention est alors attirée sur la salle de classe qui se trouve maintenant en contrebas de lui : comme c'est étrange ! Son corps gît à la renverse et tous les élèves s'y agglutinent. Il n'est plus impliqué par sa vie : il peut se regarder d'un air détaché !

Le crétin ! Ah, bravo ! Pense Julie, il fallait qu'il nous fasse un malaise ! Il ne le sait peut-être pas, mais notre programme est chargé !

Ben quoi, qu'est-ce qui lui arrive ? Se demande Damien, tandis que Catherine, beaucoup plus affolée, s'alarme :

Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il a ? ! Son corps est inerte ! Pourvu que...

Les pensées de chacun, comme des voix assourdies, lui parviennent toutes à la fois, et il les comprend, les pèse, les apprécie ou les rejette : il peut, en fait, se faire une opinion globale et juste de ce qui se pense lors de ce moment précis, et comment il est considéré dans sa classe. Certains meurent d'envie que son malaise se prolonge, histoire d'interrompre le cours, d'autres sont très inquiets, d'autres encore veulent saisir l'occasion pour éprouver leur capacité de secouriste (il ne leur en veut pas !). Catherine a, dans cet amas de pensées stériles, un souci d'une toute autre dimension : cet incident lui rappelle qu'elle est... très attachée à ce garçon maintenant inerte, et que s'il lui arrivait un malheur, elle s'en voudrait toute sa vie de ne pas avoir été à la hauteur avec lui. Ses idées sont très confuses, mais David les discerne, et s'en satisfait.

Il n'a pas envie de revenir tout de suite, quoique les tapes que lui inflige Julie, discrètement mais fermement, se constituent une force qui le happe vers son corps.

Y résistant, il s'éloigne, montant haut dans la ciel après avoir traversé tous les étages de son lycée en un éclair.

Un violent mal de « tête » le terrasse subitement, d'autant plus indéterminable et étrange qu'il n'a pas vraiment de corps. Une image lui vient à l'esprit : c'est lui, mais décorporé, avec un « corps » bleu et fluide, son corps astral. Il est en train de discuter avec une vieille dame.

Non, ce n'est pas une dame. C'est une fantôme. Exactement comme lui ou comme le tulpa de Catherine.

Une seconde image lui vient à l'esprit : c'est Catherine, ou du moins cela en a l'air. Elle...mais qu'y a-t-il ? Les larmes aux yeux, elle a les vêtements à moitié déchirés et est griffée jusqu'au sang un peu partout. On dirait qu'elle est en train de faire un dépôt de plainte dans un bureau de police. Le nom tapé à la machine n'est autre que...le sien.

Mais qu'est-ce que cela veut dire ? S'interroge-t-il, s'agit-il de la réalité, ou bien ai-je des visions ?

Il pense de nouveau au rapport du neurologue qui s'occupe de lui : serait-il vraiment malade ? Ses décorporations ne seraient-elles pas une autre facette d'une réalité illusoire dont sa maladie est à l'origine ? Feu de paille, faculté « baiser de Judas », lésions cérébrales, hémorragies : tout ceci l'inquiète malgré tout...Finalement, il n'a pas vraiment envie de connaître la réalité et sa Vérité décevante. Il préférerait rester enfermer bien tranquillement dans sa caverne, à contempler des ombres d'images plutôt que se retourner et être confronté et aveuglé par une vérité douloureuse.

Une promenade : voilà ce qui lui ferait du bien. Nonobstant l'inquiétude de ses proches, il se retire.

Puis, errant dans la ville, il reconnaît des visages qu'il ne veut plus voir, des ombres méprisables, alors il quitte la ville. Son périple le conduit à la forêt de Jade, ce qui a pour conséquence de lui rappeler une foule de petits souvenirs d'enfance. La belle époque de l'insouciance. Il y a très peu de temps, en fait.

Elle est toujours aussi merveilleuse et prenante, pleine de vie et chatoyante, malgré le temps maussade. David se fait le plaisir de s'y attarder, faisant attention aux détails les plus bénins, découvrant un autre monde, celui des mammifères de la forêt, et un autre encore, celui des insectes, gigantesque celui-ci. Douze millions de fourmis peuplent ce bois, réparties en cités, en espèces et en castes : David considère paisiblement leur vie sociale, la désirant quelques fois, la redoutant d'autres fois. Les fourmis ôtent à l'individu son identité pour la société : David se dit que, chez les hommes, il y a trop d'individualités pour former une vraie société. Et, bien sûr, cela le conduit à s'interroger de nouveau, cette fois-ci sur le sens et l'origine des communautés humaines (surtout depuis qu'il en a une vision un peu plus réaliste).

Un contrat social ! Songe David, faisant référence à de nombreux théoriciens qui ont réfléchi sur la question, *oui, mais un contrat social d'égoïstes !*

Son avis est mitigé : est-ce la crainte mutuelle qui a formé la société, comme disait Hobbes ? L'égoïsme ? N'est-elle pas plutôt issue d'un instinct social ? *À chaque citoyen sa réponse, et voilà tout le malaise des théoriciens à discerner des causes parfaites émanant de décisions d'hommes imparfaits, en l'occurrence s'associer en famille, puis en tributs, et enfin en nation. Rien que du naturel : les choses se sont faites parce qu'elles présentaient un ou plusieurs intérêts ou contingences momentanés, et ainsi de suite, fruits d'une adaptation absurde, dénuée de sens global véritable. Oui, la véritable question, conclut David, à part soi, c'est de savoir pourquoi, au juste, chercher du sens à l'absurde.*

Sur son chemin, il rencontre ensuite, entre autres, un loup, deux ours, une dizaine de serpents, et...un perroquet. Celui-ci attire tout particulièrement son attention : *mais que fait-il ici ?* Se demande-t-il.

Le pelage de l'oiseau est de toutes les couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel. Un animal splendide, mais...déplacé. Il ne comprend pas d'où celui-ci peut venir, alors il l'ignore, expérimentant, curieux, un petit test sur lui : non, l'animal n'a pas l'air de faire attention à lui, il est vraiment invisible ! Même en essayant de se concentrer sur la lueur bleue qu'il est sensé émettre quand il ne fait pas attention à son invisibilité, il n'aboutit à rien de significatif. Cela le déçoit, car il aimerait bien savoir déplacer les objets du monde physique, songeant que cela doit être assez amusant.

David est consciencieusement en train de contempler deux coccinelles en plein accouplement lorsqu'il entend une voix assourdie en provenance du plus profond de la forêt interdite, vers le nord. C'est une voix presque humaine, qui s'élève dans les cieux comme un cri de chagrin, une plainte. Elle vibre dans la forêt plusieurs longues secondes, inquiétant David, puis s'apaise brutalement.

Mais David vient d'avoir une idée à la fois audacieuse et géniale, et ne s'attache pas à déterminer ce dont il s'agissait, filant comme un éclair vers l'avènement de sa vie terrestre.

Chapitre 7 :

La fantôme

David est penché sur une feuille blanche. Son stylo est posé tout près, ne demandant qu'à le servir. Il tente de s'en saisir, mais il a brusquement une vive confusion : ses deux mains réagissent en même temps. Troublé, il s'empare de son stylo avec la main gauche, alors qu'il est droitier, et commence à écrire. Il peut écrire.

Tiens, je suis devenu ambidextre.

Sensation très étrange, que celle de vouloir faire quelque chose avec la main habituelle, et que c'en soit une autre qui réagisse plus rapidement. Mais David n'a pas la tête à ce genre de préoccupation, car il est en train de remettre au propre son poème, qui, d'ailleurs, se constitue une admirable réponse au sonnet de Catherine. Il a décidé d'aller la voir et de mettre son cœur au clair : ces derniers jours ont été trop éprouvants, et il aspire à être enfin fixé sur son sort, ou plutôt sa situation.

L'amour est une noble mélodie

Dont j'apprécie la belle et douce entente.

Elle est en elle-même très différente

Mais finalement bonne à être ouïe.

L'amour est une noble mélodie

Qui savamment charme ses auditeurs :

Merveilleuse elle est, jamais ne te leurre,

Mais sache qu'il faut que ton cœur s'en méfie.

Car l'amour est une vraie mélodie

Dont les notes éparses et disparates

*Fout une perle ô combien délicate
Qu'il faut manier prudemment, pour la vie.*

*L'amour, mélodie de la création,
Est la démesure de toutes les choses
C'est une beauté intérieure, grandiose,
Dont je veux connaître la partition.*

Il espère que ce sera du goût de Catherine, en tous cas il se trouve qu'elle s'est interrogée sur l'amour et lui a tenté de le définir. D'ailleurs, remarque-t-il, son poème sied très bien à Catherine car il loue la beauté de l'amour tout en ne trompant pas sur la méfiance qu'il est de mise d'observer. Une sorte de mode d'emploi, d'autant qu'il se termine par la phrase clé : *Dont je veux connaître la partition. Comment mieux déclarer son amour ?* Se réjouit David.. *Il faut maintenant y aller...* Pense-t-il.

Il se concentre dans l'intention de se décorporer, retenant déjà sa respiration quand :

- Zut, quel crétin ! Se tourmente-t-il, si j'y vais invisible, elle ne risque pas de me voir !

Il prend déjà de mauvaises habitudes : son corps astral se révèle un moyen de locomotion très rapide, et est devenu un état presque normal pour lui. Il a son corps de chair, et l'autre. Il peut choisir celui qu'il veut, mais se trompe parfois, comme aujourd'hui.

Domicile de Julie. Vendredi 12, 9h.

Quelqu'un a frappé à la porte, ou plutôt l'a effleuré. Julie, qui se trouve dans la cuisine, s'y dirige en faisant :

- J'y vais, ne songeant même pas que Catherine dort encore.

Elle est très légèrement vêtue, et n'a jamais eu l'habitude de se couvrir avec pudeur, c'est pourquoi David sursaute presque lorsqu'elle ouvre la porte : elle est revêtue d'un simple dessous d'un blanc très translucide, une sorte de petite robe très fine qui descend à peine au-dessous de la taille. Sous ce simple appareil, elle est nue. Pourtant, aucun geste de recul ni de gêne ne l'anime lorsqu'elle reconnaît son élève :

- David, mais que fais-tu là ?

- Je, bonjour...euh...est-ce que je pourrais parler à Catherine s'il vous plaît ?

Julie brûle de lui demander ce qu'il lui veut, mais ce ne sont pas ses affaires, et elle se contente de dire, en soupirant :

- Entre.

David connaît bien les lieux, et c'est ce qui fait qu'il se sent malgré tout très à l'aise.

- Je me demandais, reprend Julie, pourquoi tu as cru inutile de mentionner que tu suivais des cours du soir en histoire ?

- Oh, ce n'est pas grand chose, trois fois rien ! Explique David, songeant au conseil de Catherine.

- Ah oui ? Je connais bien ce monsieur Denis... Quelqu'un de bien, n'est-ce pas ?

- Oui...

Enfin, ça dépend pour qui...

- Moi, je le déteste, reprend Julie : il ne sait pas noter, tous ses élèves finissent par perdre leur confiance en eux.

- Vous trouvez ?

- C'est lui qui m'a noté à l'agrégation, le filou ! Tu as combien, toi, de moyenne ? Demande-t-elle, assez complice.

- Eh bien...quinze, pour l'instant.

Grâce à mon splendide 18,5...

- Pas mal du tout, vu le spécimen qu'est Denis...

- Et...Commence David, voulant conduire le sujet sur Catherine.

- Dis-moi, le coupe-t-elle, tu ne sais vraiment pas ce que tu as l'intention de faire l'année prochaine ?

- Non, pas spécialement...mais...

Comme c'est curieux, cette Julie sexiste et misanthrope, qui a l'air de véritablement s'inquiéter pour l'avenir de ses élèves...

- Oui, j'étais comme ça, à ton âge, moi aussi. Mais il faut prendre une décision, surtout quand on connaît ses facultés ou qu'on a une passion.

- J'y...j'y penserai ! Fait David, de plus en plus outré par la tenue de sa prof d'histoire.

- Et tu voulais voir Catherine, c'est pour l'école ?

- Oui, je voulais la voir, mais...ce n'est pas... pas *exactement* pour l'école...

- Ah, je sais ce que c'est, va ! Tu la connais depuis quand ?

C'est un interrogatoire !

- C'est-à-dire que je ne la connais pas, justement...

- Il me semblait bien. Donc, vous vous êtes rencontrés depuis quelques jours à peine... et voilà ?
- Voilà ?
- Oui : vous vous aimez ?
- Je n'ai pas...
- Non, tu ne l'as pas dit !

Elle marque une pause.

- Tu voudrais que *moi* je l'appelle ?
- C'est l'idée, répond David en hochant la tête, troublé.
- Eh bien tu n'as qu'à le faire tout seul... Je ne veux pas m'en mêler.

Sur ce, elle se retourne et se rend dans sa salle de bains. Quelques instants plus tard, David entend le son de la douche : Julie prend une douche, elle l'a complètement délaissé !

- Mais enfin ! Je...je ne suis pas chez moi ! Et je ne voudrais pas entrer dans sa chambre pour la réveiller !
- Your problem, m'sieu ! Je me laaaaave les mains... C'est toi qui vois si tu veux lui parler ou non.

Étrange, cette Julie, étonnamment « jeune » de mentalité. Sa dernière phrase fait réfléchir David : elle lui rappelle ce qu'a dit Kamir, il y a peu : si on n'insiste pas, c'est qu'on n'aime pas vraiment.

Or moi... Se dit David tout en commençant à gravir les marches qui conduisent à l'étage supérieur, *moi je l'aime, pas de doute.*

Le bruit de la douche s'est apaisé, et il fait un silence interrompu par les pas de David. Il se sent très seul, très fautif. *Non mais dans quelle situation je me suis mis ! Ronchonne-t-il, dire que je pourrais être chez moi, bien tranquillement allongé sur mon lit ! Non...il a fallu que j'aille chez une fille que je connais depuis cinq jours à peine... et pour clore le tout, me voilà en train de monter dans sa chambre pour aller la rejoindre là où elle se trouve ! Franchement, des fois ! Quand on dit que le cœur a ses raisons que la Raison ne connaît pas, je ne crois pas qu'on plaisante, finalement...*

Il arrive face à la porte de la chambre de Catherine, l'estomac noué. Ses mains tremblent, il a l'impression que ses jambes vont se dérober, mais sa détermination est là, elle aussi. Heureusement, d'ailleurs.

Et si elle dort ? Et si...et si elle est habillée comme sa mère ? Tout mais pas ça !

Un instant d'hésitation.

Mais ça ne se fait pas, de déranger quelqu'un, comme ça ! Un peu de tenue !

Un autre moment d'hésitation.

Si ça ne se fait pas, ça va se faire...Tiens, et si elle ouvre brusquement la porte ? Et qu'elle prend une crise cardiaque ? Il vaut mieux que j'y aille maintenant, j'ai déjà dépassé le point de non retour...

Frapper ou pas ?

David entre discrètement sans frapper, après s'être assuré qu'il n'y avait aucun bruit à l'intérieur. Il y découvre une pièce dans les ténèbres où il se sent aussitôt mieux, rassuré par une présence qu'il chérit. Lentement, faisant attention à ses pas, il se dirige vers les stores, et les entrouvre de manière à laisser suffisamment de lumière pour y voir clair, mais pas assez pour inonder la pièce d'une clarté qui réveillerait Catherine. Le ciel est bleu, cela change un peu, et le Soleil resplendit dans un éclat aveuglant. La rosée recouvrant la nature lui confère une rare magnificence. Il n'a pas le temps de s'y attarder, et se retourne pour observer Catherine. Son sommeil est paisible, et l'on entend à peine son souffle. Si David devait peindre le tableau de la beauté, sûr qu'il représenterait ce qu'il voit à l'instant. Car Catherine est ravissante. *C'est étrange comme des gens ont une grâce naturelle ! Elle semble être tout droit sorti d'un conte de fée... On dirait la belle au bois dormant !*

Les cheveux d'or de la belle sont étalés tout autour de sa tête, telle une couronne ou une auréole, lisses et harmonieux comme s'ils venaient d'être peignés. Le visage de Catherine n'a pas perdu son teint vivant et tonique, ses joues et ses lèvres sont roses. Elle a juste les yeux fermés.

Quelle dommage de la réveiller ! Elle a l'air si calme...Quand elle m'aura vu dans sa chambre, elle le sera moins ! Se dit-il, caustique.

Il s'approche d'elle avec un trouble encore agrandi. *Elle va hurler, elle va hurler au viol...*

Sa main caresse une joue de l'endormie, délicatement. *Si j'étais un Prince Charmant...*

- Catherine ! Murmure-t-il, réveille-toi s'il te plaît !

Je suis complètement dingue !

- Laisse-moi dormir, maman... Marmonne à son tour Catherine, les yeux toujours fermés, et visiblement encore bien assoupie.

- Ce n'est pas maman, reprend David, réveille-toi, je t'en supplie... C'est David...

- David ? ! Sursaute Catherine en ouvrant les yeux. Mais...mais qu'est-ce...qu'est-ce que tu fais là ! ?

Le « qu'est-ce que tu fais là » n'avait aucune délicatesse.

- J'allais justement t'en parler...

- Je rêve ou quoi ?
- Non, tu ne rêves pas, fait David, embarrassé.

Deux regards s'échangent très longuement.

- Que fais-tu dans ma chambre ? Reprend Catherine, sur un ton très conciliant.
- C'est ta mère : elle... elle ne voulait pas t'appeler et...elle m'a dit de...de monter...Bafouille David, comprenant que ce n'est pas la réponse à la question qu'elle lui pose.
- Ah oui ?
- Oui : je devais te parler...
- Au sujet de quoi ? Demande Catherine, en se levant de son lit.
- Au sujet de...

Par chance, Catherine est décentement habillée.

Mais cela ne dure pas car elle se dirige aussitôt vers son armoire pour y prendre des vêtements.

- ...de...
- De quoi ? Fait-elle en enlevant le pull de son pyjama.

David détourne le regard en un réflexe, apercevant juste qu'il n'y a rien dessous.

- Je croyais que c'était ce que les garçons préfèrent regarder chez les filles ! S'exclame Catherine, soupirant de la gêne qu'éprouve le charmant garçon en face d'elle. Tant que tu ne me les manges pas, tu sais...Renchérit-elle, confidente, avec un sourire aux lèvres.

Décidément, elle a au moins sa personnalité en commun avec sa mère !

- Au sujet de quoi tu disais ?
- Au sujet de nous, répond David, se retournant, découvrant aussi Catherine occupée à enlever le pantalon de son pyjama, cette fois-ci.
- Ah...

Un autre long regard s'échange. Très long, pour David.

- Je ne suis pas sûr de bien comprendre, commence Catherine, tu es venu chez moi me réveiller pour me parler de nous ?

Je me demande si je ne marche pas sur de la dynamite...

- Oui, dit-il, et aussi pour te...t'offrir un modeste poème...
- Ah, je comprends, ça n'a rien à voir avec l'école ?
- Euh...comme tu dis...

Je n'en crois pas mes yeux ! Pense soudainement Catherine, il a fait ça ? Si Kamir a raison...

Au même moment, David entend ce qu'elle pense, et se rappelle que Kamir est un très bon ami.

- De nous ? Reprend Catherine, mais pourquoi ? Dit-elle, innocente.
- Eh bien...certaines choses ne doivent pas être très claires, pour toi, alors je me disais qu'il serait bon de les fixer une bonne fois pour toutes...

Et s'il est dans ma chambre, ces certaines choses ne sont sûrement pas déplaisantes !

David sourit : ce qui lui arrive est doublement incroyable : il entend ce que pense Catherine, et ce n'est pas désagréable à savoir...

- Tiens, c'est pour toi...Dit-il, tout en tendant son poème à Catherine.
- Elle le saisit délicatement, comme de la porcelaine, puis se met à le lire.

Laissez le charme agir...

Enfin, Catherine lève les yeux, et sourit à son tour :

- Tu t'intéresses à la musique ? Je peux te l'enseigner si tu veux.

Un acquiescement tacite au dernier vers ? Serait-elle consentante à m'apprendre la partition de l'amour ?

Au même moment :

Ce David est si surprenant, si envoûtant ! Pense Catherine.

- Admirable, ton poème ! Complimente-t-elle, j'apprécie beaucoup les douces sonorités. Et je...je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis.

Qu'est-ce que l'amour ? Est-ce donc une noble mélodie ?

- Je l'ai fait pour toi, pour...pour nous...
- Très beau.
- Tu fais des poèmes, toi ?
- Oh, non... Du moins... j'essaie, mais ce n'est pas ça du tout !
- C'est aussi ce que je me disais...
- ...mais tu me l'as quand même montré ?
- J'espérais qu'il te plairait...
- C'est chose faite.

Catherine reste un moment à fixer David dans les yeux, saisissant pleinement l'effet qu'elle produit sur le réputé imperturbable David.

- Tu avais autre chose à me dire ? Reprend elle.
- Je ne voudrais surtout pas te déranger davantage... Bafouille David, qui n'est plus très sûr ni très courageux.

- Non, non, absolument pas, vas-y.
- Eh bien, je me demandais si tu pouvais m'accompagner au cinéma, cet après-midi...
- Tu es venu ici pour ça ?
- En partie... Répond David, sur un ton mitigé.
- Tu es incroyable !
- C'est d'accord ?
- D'accord ! D'accord !

Le visage de David s'illumine.

- Tu n'avais pas autre chose à me dire, c'est sûr ? Insiste Catherine.
- Si, mais... je préférerais t'en parler à tête reposée... Je ne sais pas...Après le cinéma, ou...
- Et pourquoi pas maintenant ? Tiens, et si on n'allait se promener, ça t'aiderait, non ?
- Eh bien...entendu !

9h20. Forêt de Jade.

Catherine attend impatiemment ce que David a à lui dire, tandis que celui-ci cherche tous les moyens possibles pour repousser l'instant fatidique. La présence d'une fille ne l'indispose d'ordinaire pas autant, à vrai dire il s'en fiche pas mal, mais là, c'est différent. L'erreur n'est pas permise. Du moins c'est ce qu'il croit. Il envisage évidemment que Catherine attend de lui quelque explication à propos du soir où on l'a vu avec son tulpa, et c'est ce qui le met mal à l'aise : il ne compte pas lui dire toute la vérité, car la vérité est quasiment inacceptable. Il ne voudrait pas partir sur des termes confus, ou même se faire passer pour un fou en parlant d'enfant « né de l'esprit ». Elle pourrait ne plus l'aimer, et c'est ce qu'à tout prix il veut éviter, quitte pour l'instant à lui mentir par omission. Sa conscience le travaille, mais c'est la seule alternative raisonnable qu'il ait pu trouver : s'il lui parle de choses paranormales, cela risquerait de se savoir, et si ses parents le savent...alors il est bon pour aller revoir le neurologue. Or il refuse catégoriquement : tout ce qu'il vit est on ne peut plus réel, il n' imagine pas un instant le contraire.

- Dis-moi, tu crois vraiment que si j'étais sorti avec une fille l'autre soir...Commence-t-il, tendu.
- Tu n'es pas obligé de m'en parler...Tu n'as pas de compte à me rendre...
- Oh, non, je ne suis pas obligé, mais j'ai mes raisons ! Il le faut, au contraire ! Ça te concerne...

- Hum ...
- Eh bien... Je ne sais pas ce qui s'est passé du côté de Kamir, Stéphane, ou Damien, mais j'étais absolument seul, ce soir-là. Je les ai même appelés pour qu'ils viennent voir quelque chose que j'avais à leur montrer mais ils ont refusé. Tu sais, il faisait assez noir, ils ont...enfin, tu peux me croire...
- Je n'ai jamais dit que je ne te croyais pas, remarque Catherine sur un ton distant.
- Hum, non, tu ne l'as pas dit... Quoi qu'il en soit, je ne me permettrais certainement pas de...sortir avec toi, à cet instant...même si ça peut ne rien signifier... si j'avais une petite amie. Jamais.
- Pourquoi me dis-tu ça ?
- Parce que je ne veux pas que l'on croie que j'aie une petite amie, surtout toi.
- Ah oui ? Fait Catherine, déjà charmée.
- Parce que pour toi cela suppose...voyons, comment dire la chose ?...

Qu'il est mignon quand il rougit ! Se dit Catherine, au même instant, ce qu'il a à me dire n'en n'aura que d'autant plus de valeur : il y met une de ces applications !

- Si je sors avec une fille, c'est que...
- Quoi ? C'est un drame, tu crois ?
- Non... enfin...si ! Oui, car si c'est...

Que d'efforts, dites moi ! Il ne sait plus comment s'en sortir pour ne pas me froisser et avoir des mots appropriés qui resteront... à jamais gravés...

- Ce que je veux dire, reprend David sur un ton soudainement déterminé, c'est que si je ne suis pas sorti avec la fille dont on parle, c'est parce ce n'était pas toi. Car je t'aime, et c'est avec toi seule je veux partager un amour véritable : le premier et le dernier. C'est pour cela que tout ce que l'on raconte est faux et me fait souffrir : dès que je t'ai vu, toutes les autres filles ont cessé d'être pour moi. Voilà. C'est tout simple : je t'aime, Catherine. Il n'y en a pas d'autres sur mon cœur que toi.
- Tu... tu m'aimes ?...Balbutie Catherine, émue d'une chose à laquelle elle s'attendait pourtant.
- Je t'adore, répond David, en la prenant par la main.
- Oh, David...l'amour ! S'il signifie quelque chose, veux-tu donc me l'apprendre ?
- C'est mon vœu le plus cher.
- Oh, David, David...Moi aussi je t'aime... Oui...je ne devrais pas mais je t'aime ! Je suis folle !

Deux regards s'échangent puis Catherine se rapproche de David et prend l'initiative de l'embrasser. Des lèvres se confondent tendrement de longs instants, cristallisant le temps dans un halo d'éternité.

- Je voulais voudrais te remercier pour ton poème...Commence Catherine, se détachant difficilement du corps de David, il... il m'a vraiment touché... Tu as eu les bons mots, je t'assure.
- Je pense qu'il convient à tous ceux qui ne veulent pas faire de l'amour une chose légère. C'est ton cas, c'est mon cas, c'est pour cela que nous pouvons nous entendre, et mieux nous aimer.
- Pourquoi... pourquoi as-tu autant hésité, alors, à me dire ce que tu ressentais ?
- Je ne sais pas, c'était la première fois, je ne voulais pas te blesser, ou même précipiter la situation. Et puis, je...j'avais les pensées confuses, que sais-je !
- Les pensées confuses après que j'aie accepté de sortir avec toi ?
- Maintenant ?
- Eh bien, oui, pardi ! Ca peut ne rien signifier, tu dis ? Vraiment, tu m'étonnes !
- Quoi ? Je ne comprends pas où tu veux en venir... Affirme David, en secouant la tête.
- Ah, David, tu es vraiment unique dans ton genre, pas de doutes ! Ignore-tu donc qu'il n'est pas conforme à l'usage qu'une fille sorte avec un garçon, quelle que soit la sortie, si elle n'a pas jeté sa dévolue sur lui ?
- Tu veux dire que le fait même que tu aies accepté de m'accompagner... ? S'étonne David, tout en souriant.
- Mais oui ! Cela signifiait que je t'aime, mon cher ! Tu n'as pas vu ma mère quand nous sommes partis ? Tu as vu son regard ? Il disait : « On se fait venir chercher maintenant ? Déjà amoureuse ? Moi, je ne m'en mêle pas ! »
- C'est le moins qu'on puisse dire, à la réflexion... Et ça ne la dérangerait pas de nous voir ensemble ?
- Si tu la connaissais, mon pauvre ! Oh, non...ça ne la dérange pas du tout... Car plus je suis loin d'elle et mieux c'est...
- Ah...vraiment, je ne sais plus quoi dire, et je n'aurai jamais cru pu être si heureux...

Les deux amoureux s'enlacent une fois de plus, complices, appréciant des instants magiques irremplaçables, lorsque soudain David s'écroule à terre en poussant un hurlement effroyable.

Une douleur terrassante vient de foudroyer David à la tête, le faisant perdre conscience après un glacial gémissement. Une douleur aiguë et insupportable.

Catherine s'empresse de secouer David pour le réveiller de sa torpeur, songeant qu'elle a affaire à quelque syndrome semblable à l'apoplexie, soudain et violent. Face à la souffrance que dégage le visage distordu de David, elle parvient néanmoins à garder son calme. Les membres de celui-ci ne sont ni complètement mous, ni spécialement tendus, c'est ainsi que Catherine comprend que ce dont souffre David est dû à une cause extérieure à toute forme de maladie chronique spectaculaire. Soucieuse, elle regarde autour d'elle, alarmée, songeant déjà à appeler des secours, mais rechignant à le laisser seul ne serait-ce qu'une seconde, quand elle aperçoit une maison de bois à une dizaine de mètres...

La forêt de Jade redevint déserte, du moins abstraction faite du fantôme de la Maison hantée. Elle le resterait cette fois-ci pour quelques années. Jusqu'au moment où...

Mais que font ces deux jeunes gens ? Pourquoi outrepassent-ils l'interdiction ?

Oh, le bel âge, l'insouciance ! On ne craint rien, mais ce n'est pas du courage. Regardez-les ! Ce sont Catherine et David, des enfants aussi connus qu'appréciés à Saint-Elmire. Qui l'aurait cru ? Ensemble !

Du moins... pas encore tout à fait... Cela se voit sur le visage tendu du garçon, il prépare ses mots, comme son père à son époque, avec les mêmes soucis, les mêmes envies, comme aussi le père de son père, et le père de celui-ci, depuis des générations indénombrables. Il n'a pas encore dix-huit ans, et le voilà lui aussi embarqué sur le bateau sans gouvernail de l'amour. On n'aurait jamais dit cela de lui, ni en bien ni en mal. Et Catherine ! Elle attend, sourit, s'amuse, se complaît, s'impatiente, l'amoureuse ! Elle aime. Mais elle laisse à David un premier pas qu'il a longuement réfléchi. Elle sait. Mais elle veut entendre. Tant pis si c'est idyllique, romancé, l'amour n'en diffère pas après tout. Mais que ce soit sincère et venant du cœur. Son cœur s'accélère, justement, à mesure que les balbutiements de David se précisent, et son corps se ramolli. Quand même, David a du mal, et elle se sent contrainte de le pousser un peu. Ça y est ! Il l'a dit !

Elle s'emporte, elle l'embrasse, elle est folle !

C'est elle. Elle la première qui s'approche, enlace et embrasse son partenaire. David n'en croit pas ses yeux, semble-t-il. Une jeune fille aussi prude ! Faire ça pour lui...

Prude quand elle n'est pas amoureuse... . Mais elle est amoureuse, et même depuis quelques jours déjà.

Saint-Elmire pleurerait de joie devant un tel spectacle, car c'en est un, un véritable. Deux destins hors du commun et que tout éloignait se sont rencontrés : à présent ils s'aiment car ils

ne pouvaient que s'aimer. Un Destin ? Une nécessité, plutôt, car les deux personnalités des protagonistes étaient si totalement compatibles qu'elles ne pouvaient que mutuellement se trouver toutes les qualités du monde. Cela c'est fait, comme prévu, mais cela garde pourtant un charme fascinant.

Ils font tranquillement quelques pas dans la forêt luxuriante qui les entoure. Une belle forêt, n'est-ce pas ? Avez-vous remarqué comme elle est étrange ? Elle semble irréelle, trop belle.

Non, ne vous en défendez pas !

En fait, c'est parce qu'elle est toute proche.

Marianne.

La Maison, aussi.

La maison hantée n'a rien gagné ni rien perdu, durant ses dernières années. Sa propriétaire en revanche a perdu l'espoir : ses amours se sont changés en dépit, son humeur joyeuse en amertume, et son désir de repos en fantasme. Elle est triste, et erre dans son jardin, finissant de faire faner les quelques fleurs qui s'y trouvent. Soudain elle aperçoit deux silhouettes à quelque distance. Elle se rapproche.

Elle n'a pas la mémoire du temps, c'est pourquoi elle songe :

Non, pas encore ces deux garnements ! Je viens juste de les chasser !

Décidée à les faire frémir pour de bon, elle s'avance vers eux.

Ah non ! Ce ne sont pas les mêmes...

Devant elle se trouvent deux jeunes gens, ils sont enlacés l'un à l'autre. Très mignons.

Mais c'est David ! Remarque-t-elle. Ce David dont on parle tant !

En fait, Marianne ignore que David est un des garnements qu'elle a chassé, un jour d'été 1964. Aujourd'hui elle le connaît parce qu'elle a beaucoup entendu parler de lui dans son aréopage de fantômes. Toutes les personnes distinguées d'outre-tombe parlent de lui, et ceci pour une raison bien simple : il a une faculté exceptionnelle, qui le distingue des autres, qui est de pouvoir se projeter à volonté, sans pour autant être à l'article de la mort. Au début, c'était un Esprit qui s'ignorait : lorsqu'il se projetait, il croyait faire un mauvais rêve. Son esprit y croyait si fermement qu'il ne voyait pas son propre corps astral ! Ensuite, son tulpa lui a révélé la nature de ce qui lui arrivait, et il a fini par maîtriser d'une façon stupéfiante ses décorporations. C'est ainsi qu'il s'est fait connaître aux États-Unis des Fantômes en très peu de temps. En lisant son journal ces derniers jours, Marianne a ainsi pu se rendre compte que, tout près de chez elle, vivait un individu d'un intérêt plus qu'avéré.

Un médium, mais un vrai. Le seul, quoi !

Elle a aussi appris que le Président des États fantômiens avait décidé de dépêcher des hommes d'affaires pour aller à sa rencontre. Mais seulement après sa Déclaration, que tous les journalistes attendent avec impatience et qui sera retransmise par satellite dans tout l'univers. On veut le ménager : il représente une telle somme d'argent qu'il ne vaut mieux pas le déranger à un tel moment de son existence.

Marianne ne savait pas que cela se passerait si près de chez elle : elle va devenir célèbre...

Sans s'en rendre compte, David et Catherine sont épiés, filmés même, par des journalistes fantômes peu scrupuleux de leur intimité. Ils n'hésitent pas à approcher leur micro à perche à quelques centimètres des deux jeunes gens. C'est ce qui fâche Marianne, qui aussitôt s'approche d'eux.

- Franchement, vous n'avez pas honte ? ! Lance-t-elle à un jeune fantôme débrayé, bizarrement coiffé, et occupé à fumer une cigarette tout en brandissant son micro vers les tourtereaux.

Encore un illuminé qui est parti un peu trop loin dans le temps !

- Eh, toi, la veille ! La ferme ! Tu vois pas que je bosse ? Ça enregistre !

- Ouais, renchérit un autre, tire-toi, tu n'as rien à faire ici !

- Ah, mais ! Plus aucun respect ! Attendez que je leur apprenne ce qu'est la politesse

Hum...excuse moi David, mais j'ai un petit service à te demander...

Marianne s'approche encore, puis, arrivée face à David, elle le traverse de part en part en un petit bond. Celui-ci s'écroule en poussant un gémissement.

Qu'il est douillet !

- David ! Tu m'entends ? Est-ce que tu m'entends ?

- Oui, Catherine. Non, ne t'inquiète pas, c'est juste que j'ai tout à coup eu...

- Non, ce n'est pas Catherine ! Je suis une amie.

- Eh ! Ronchonne un journaliste, vous n'avez pas le droit ! C'est une exclusivité ! Si vous n'avez pas de carte de journaliste, vous n'avez rien à faire dans ce périmètre !

- J'appelle la police ! Menace un autre.

- Je suis chez moi ! Riposte Marianne, cette forêt est ma propriété, les gars, et vous êtes en infraction ! Contentez-vous que je ne vous poursuive pas !

- Mais qui parle ? Intervient David, sortant progressivement de son état inconscient, et commençant à ouvrir les yeux au plus grand soulagement de Catherine.

- C'est moi, reprend Marianne. Je suis une fantôme, et j'aimerais bien...

David se relève péniblement. La voix cesse brutalement.

Il ne m'entend plus ! Il a repris conscience... Voyons, que faire ? Ah oui ! Il faut que je l'incite à se décorporer.

- Ça va ? S'enquiert Catherine, plus pâle que David lui-même.
- C'est bizarre ! Ça ne m'a jamais pris aussi violemment !
- Quoi ?
- Eh bien, je souffre habituellement de maux de tête chroniques, mais c'est toujours sans importance... Là, je ne sais pas... Ça m'a fait un choc terrible.
- Qu'est...qu'est-ce que tu m'as fait peur ! Tremble Catherine.
- Ce n'était pas dans mon intention ! Plaisante David, complice.
- Tu veux te reposer ?
- Ma foi, cela ne me ferait pas de mal... Conclut David, en songeant aux voix qu'il a entendues.

Catherine le conduit au seuil de la maison de bois, dite hantée. Un instant, il éprouve une hésitation, songe même à faire part à Catherine qu'il ne tient pas à s'approcher de l'édifice duquel il garde un souvenir assez spécial, mais se reprend, n'oubliant pas qu'il a tout intérêt à passer pour quelqu'un de normal.

Tous deux s'assoient sur une marche de l'escalier conduisant à la porte d'entrée.

- Ça t'arrive souvent ?
- Non, rassure-toi. Trois fois rien !

David, je sais que tu peux m'entendre, si tu le veux ! Intervient Marianne.

- Je suis contente que ce soit terminé, j'ai cru que j'allais devoir appeler les urgences !
- Il n'y a pas de cabine téléphonique dans un rayon de deux kilomètres ! Tu savais ?
- Non... Mais ...comment le sais-tu toi ?...
- Oh, je le sais ! Fait David, souriant, songeant qu'il avait eu la tentation de téléphoner à la police à la suite de son incident avec le fantôme, il y a quelques années.
- Oh, oh, monsieur sait une foule de choses, mais il cache bien son jeu ! Remarque Catherine, n'insistant pas davantage pour préférer l'embrasser.

David, fais un effort, concentre toi ! Je n'ai vraiment pas envie de recommencer...

Quelqu'un a parlé ? Songe David, soucieux, mais ne le montrant pas à Catherine.

Oui, moi ! Je m'appelle Marianne. Mais entre, il faut à tout prix que je te parle...

Marianne ? Mais comment connais-tu mon nom ? Et qui es-tu ?

Je...je ne peux pas te laisser sur le pas de la porte, ça ne se fait pas ! Entre donc, je vais tout t'expliquer.

Et...Catherine ? Songe-t-il pour lui-même, embarrassé.

Elle est la bien venue elle aussi, tu ne dois rien lui cacher...

Si, je dois !

- Ça te dirait d'entrer ? Propose Catherine, engageante.
- D'accord ! Répond David, innocemment.

Bonne décision.

Le même spectacle qui avait ravi les deux jeunes garçons éblouit bientôt les deux jeunes gens. Catherine pose les pieds dans cet endroit pour la première fois – elle n'avait jusqu'alors jamais eu l'occasion de transgresser l'interdit. David est tendu : dans une autre circonstance, il aurait été comblé de visiter cette très vieille baraque, de la Renaissance dit-on, mais là, il est gêné, car il va de nouveau mentir à Catherine.

Soit tu te décides, commence Marianne, soit...

David se décide donc à tomber à terre, feignant choir dans l'inconscience. Aussitôt Catherine se penche sur lui, et tente de le réveiller, mais il tient bon. Quelques claques s'abattent sur ses joues, qui lui rappellent celles de Julie.

Après quelques minutes insupportables à David, faites de l'angoisse de celle qu'il aime, Catherine s'enfuit chercher du secours. David en profite pour se décorporer.

C'est ainsi qu'il découvre la propriétaire des lieux, dans un corps semblable à celui de son tulpa. Il ne s'étonne aucunement de sa présence.

- C'est un choix que je préférerais ne pas faire... Commence Marianne.
- Catherine ne doit rien savoir, je suis désolé. Mais qui es tu ?
- Marianne. Marianne Bonnevoix.
- Une...une...
- Oui, une fantôme ! Pourquoi ? Fait celle-ci, sur la défensive.
- Enchanté ! C'est... c'est la première fois que je rencontre une fantôme !
- Parce que c'est la première fois que tu le veux, tu aurais pu bien avant.
- Je ne comprends pas, que me veux-tu ? Pourquoi m'avoir incité à me décorporer ?
- J'ai un service à te demander...
- À moi ? Mais pourquoi moi ?
- Je suis morte ! Commence Marianne, soudainement affligée, et... et ma mort est un fardeau que je porte depuis plus de trois cent ans ! J'ai été assassinée, David. Je voudrais simplement que tu me fasses justice...
- Que puis-je faire ?
- Je n'avais pas trente ans ! Reprend Marianne, dépitée, je n'ai pas choisi de l'épouser, mais... ma famille avait besoin d'argent, faute de quoi elle mourait de faim – en France,

c'était la famine. Alors, j'ai dû l'épouser pour sa dot... Ah ! Et il m'a égorgée ! Quelle fin !

- Je... je ne sais pas quoi dire.
- Martin doit payer !
- Votre mari ?
- Cet ivrogne !
- Mais il est mort...

Marianne secoue la tête, les larmes aux yeux.

- Non, il n'est pas mort, car il n'y a pas eu de justice...
- Je ne suis pas sûr de bien te comprendre.
- Oh, s'il te plaît, tu es le premier que je rencontre qui puisse avoir un contact avec l'autre monde ! Pour l'amour de la justice, aide-moi !
- Que puis-je faire précisément ?
- Trouve la hache avec laquelle il m'a tuée, et dénonce-le dans le monde des vivants. Je ne sais vraiment pas où il a dissimulé celle-ci ! Et je ne puis voyager dans le temps, car un Esprit mort, contrairement à un Esprit vivant, est prisonnier à jamais de son époque. Toi, en revanche, qui sais te servir de ton Esprit, et qui vis encore, tu peux le faire. Alors fais le, je t'en supplie : il m'a tuée pour que je ne divulgue pas l'horrible trafic d'animaux exotiques qu'il faisait, puis il a ingénieusement étouffé l'affaire en faisant croire que je m'étais suicidée ! Les suicidés n'ont pas le droit au Repos, David !
- Tu veux que je fasse inculper de meurtre un homme... qui est mort ?
- Tu ne comprends pas ! C'est un Esprit Impuni qui vagabondera sur Terre, dans les Limbes, tant qu'il n'aura pas été reconnu coupable ! Ne cessant de me narguer par le simple fait d'exister... Voilà l'injustice, tu le comprends ça ?
- Oui.
- Tu...tu es prêt à m'aider ?
- C'est la moindre des choses que je puisse faire pour toi, puisque cela m'est possible. Mais j'aimerais, en échange, que tu me donnes quelques précisions...
- À quel propos ?
- Ton...ton monde... ton univers... Commence David, perplexe et curieux, explique-moi...Tu dis que tu ne peux pas trouver le Repos... Quel Repos ? Cela fait comment de mourir ?

Chapitre 8 :

Ombres et lumières

11h14. Bureau de police de Saint-Elmire.

Recroquevillée dans un siège, Kate pleure sans discontinuer. Un agent de la sécurité lui a dit de s'installer là, puis est parti, cela fait presque dix minutes.

Enfin, il revient avec un mince dossier dans les mains. Il s'agit d'un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux dégarnis, l'allure svelte, le regard perçant. Il est habillé de manière civile, sans distinction apparente d'aucune sorte. Son attitude est étonnamment calme, et semble pratiquement déplacée à une Kate qui met toute sa dévotion à paraître réaliste. Elle s'est mordue un peu partout sur le corps, s'est déchiré les vêtements, s'est forcée aux larmes, a eu le soin de se dilater les veines par les vapeurs d'un bain bouillant : elle ne peut qu'être vraisemblable, il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

- Un viol, dites-vous ? Quand ?
- Il...il y a tout juste quelques minutes ! Oh, faites quelque chose monsieur !
- Je vais faire quelque chose, mais d'abord... il va falloir que vous répondiez à quelques formelles qui établiront une fiche signalétique très utile à l'enquête.
- Je suis prête à collaborer ! Soupirez hypocritement Kate.
- Bien. Commençons par le début : savez-vous qui vous a agressé ?
- Il ne m'a pas agressée, il m'a violée ! Vous entendez ? Il m'a violée, cet animal !
- Qui ? Une connaissance ? Un proche ? N'ayez pas peur. Vous êtes en sécurité ici.
- C'est... il s'appelle...David. Merlin David.
- Merlin...David...Fait le policier en l'inscrivant sur sa fiche, vous le connaissez ?
- Eh bien...oui... Il est dans la même classe que moi.
- Non, non, je veux dire, vous étiez proches ?...
- Mais pas du tout ! Je ne le connaissais que de vue ! Fait Kate, aussi distante que possible.
- Calmez-vous, mademoiselle. Il a le même âge que vous ?
- Oui, je suppose...
- Hum... Comment ça c'est passé ?
- Vous voulez que je vous donne des détails ! ?
- C'est nécessaire à l'enquête, mais si vous voulez prolonger la procédure, vous n'avez qu'à taire ce qu'il vous a fait subir... C'est votre problème.

- Enfin, quoi ! Il m'a violé, cela ne suffit pas ? Il m'a prise si vous préférez !
- Vous voulez dire qu'il y a eu relations sexuelles ?

Kate gémit un acquiescement effondré.

- Interrompues ou non ? Glisse le policier.
- Oh ! Mais pourquoi toutes ces questions, je veux juste qu'on arrête ce malade !
- Il faut des preuves. Il n'y a pas d'autres moyens de démontrer sa culpabilité, à moins qu'il avoue, mais n'espérons pas. Alors si l'on retrouve son sperme en vous, cela facilitera les choses.
- Vous...vous ne vous rendez pas compte ! Comme...comme c'est horrible, ce qu'il m'a fait ! Et maintenant, ces questions, qui prolongent le supplice !
- Non, vous avez raison, je ne peux m'en rendre compte, je ne suis pas là pour ça d'ailleurs. Mais j'ai le devoir de tirer cette affaire au clair qu'elle soit très éprouvante ou non. Alors, mettez-y donc de la bonne volonté et qu'on en finisse.
- Excusez-moi, acquiesce humblement Kate.
- Bien. Nous ferons les prélèvements après notre questionnaire. En résumé, vous dites qu'un certain Merlin David, camarade de classe que vous ne connaissiez que de nom, vous a violé il y a quelques minutes à peine ?
- Oui...
- À quelle heure exactement ?
- J'allais au lycée, il était 10h30... Il...il a surgi derrière moi et...
- Combien de temps cela a-t-il duré ?
- Environ une demi-heure, puis dès qu'il a tourné le dos, je me suis enfuie...
- Il ne vous a pas poursuivie ?
- Non.
- Il vous a frappé ?
- Vous croyez que ça c'est fait tout seul ? ! Demande Kate en montrant ses blessures.
- Pourriez-vous me faire...une description physique de ce jeune homme ?
- Il est de taille moyenne... avec des épaules bien faites...ses yeux sont marrons, ses cheveux bruns... hum, il est normal, banal, quoi ! Que dire ?
- Normal ? S'étonne le policier.
- Enfin, je veux dire, que comptez-vous faire de cette description ?
- Ne vous inquiétez pas, et tentez de me donner plus de détails.
- Désolée, je n'ai vraiment pas fait attention à son physique. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il ne paraissait pas suspect.

- Je vois. Il vous a parlé ?
- Non, il n'a pas dit un mot.
- Il y a des témoins de ce qui vous est arrivé ?
- Je...je ne sais pas, moi ! Euh... non, je ne crois pas...
- Il avait des raisons particulières de vous désirer ?
- Alors là, je ne comprends pas !
- L'avez-vous provoqué par une attitude ambiguë ?
- Parce que vous pensez qu'il puisse avoir des circonstances atténuantes ? !...
- Je ne pense pas, je ne fais que compléter cette fiche. Répondez.
- Non !
- Avez-vous rencontré du monde avant de venir ici ?
- Non, je suis venue directement.
- Personne ?
- Non, personne, bon sang !
- Maintenant, laissez-moi vos coordonnées : nom, prénom et adresse.
- Je m'appelle Catherine Do, et j'habite à 12, avenue de la République.
- Vous n'êtes pas majeure ?
- Non.
- Bien... Passez dans la pièce à côté, je vous envoie un spécialiste.
- Que va-t-il me faire ?
- Constater votre état physique, et faire les prélèvements qui s'imposent. Tout cela s'ajoutera à votre dossier, et donnera du poids à vos accusations.

15h56. Sortie du lycée.

Kamir est d'excellente humeur. Élodie, qu'il tient affectueusement par une main, ne l'est pas moins. Cet après-midi, David et Catherine ne sont pas venus en cours, alors tout est à espérer. Ils n'avaient pas cours ce matin, mais on ne les a pas vu de la journée ! Intéressant...

Il a invité Élodie chez lui : aujourd'hui est un jour très spécial pour leur couple : cela fait deux ans qu'ils se fréquentent ! Cela fait deux ans de bonheur, alors, bien sûr, cela se fête. Il a tenté d'inviter son meilleur ami, et l'amie de celui-ci... mais, finalement, ces deux-là ont mieux à faire aujourd'hui, et c'est tant mieux. Il songe à son amitié avec David, qui dure depuis si longtemps sans entraves, lorsque Élodie le tire de son nuage :

- Tu crois vraiment qu'ils l'ont fait ?
- Qu'ils sont sortis tous les deux ?

- Oui !
- Ah... Espérons ! Ce qui me turlupine, c'est que, tel que je connais David, ça paraît très invraisemblable ! Il est entier dans ce qu'il fait, certes. De là à être aussi rapide que nous le voudrions bien... Ça m'étonne. Franchement, ça m'étonne.
- Il est timide ?
- Non, ce n'est pas de la timidité. J'aurais presque envie de dire qu'il se suffit à lui-même, mais ce n'est pas de l'égoïsme ou ce qui s'en apparente non plus. Il est plus compliqué que ça. Comment dire ? Il a un peu la morale épicurienne : on chasse le désir qui, non assouvi, ferait souffrir, car tout ce qu'on recherche, c'est l'absence de souffrance. Tu comprends ? Il se contente de ce qu'il a. Pourquoi s'embarrasser de l'amour quand on est heureux sans ?
- Tu crois qu'il s'est dit qu'il pourrait être plus heureux ?
- Non, il était déjà au plus haut point heureux. Maintenant, il veut pouvoir partager son bonheur d'exister, il veut aimer, se partager, un peu comme s'il avait peur d'être gaspillé. Il a aussi besoin d'esthétique et d'intelligence.
- Quelqu'un comme lui ?
- Oui ! C'est assez incroyable, mais c'est la réalité : sans prétention, David aime une fille qui lui ressemble dans un style féminin. Il doit se reconnaître en elle.
- Autrement dit, un génie comme lui ne peut aimer qu'une fille géniale ?
- Voilà ! C'est pour ça que moi, qui n'en suis pas un, j'aime une gueuse comme toi...
- Embrasse-moi, coquin !

Domicile de Kamir, une heure plus tard. (La vie est un songe, II, 7)

- « Écoute, femme, arrête-toi. Ne joint pas le couchant et le levant en fuyant dès le premier pas ; si tu joins l'Orient à l'Occident, la lumière à la froide obscurité, tu seras sans doute la syncope du jour... Mais que vois-je là ?
- Ce que je vois, en y croyant sans y croire.
- J'ai déjà vu cette beauté une autre fois.
- Et moi cette pompe grandiose, je l'ai vu réduite à une étroite prison.-(Désormais j'ai retrouvé la vie.) Qui es-tu, femme ? (Ce nom est le plus galant qui vienne d'un homme.) Qui es-tu ? toi qui m'es redevable de mon adoration, sans t'avoir vue, si bien que je ne cherche que sur la certitude de t'avoir déjà vu ; qui es-tu, femme adorable ?
- (Je dois feindre.) D'Estrella je suis une infortunée dame de compagnie.

- Ne dis pas cela, mais plutôt le Soleil à la flamme duquel vit cette Estrella, car à tes rayons elle doit son éclat. J'ai en un royaume de senteurs présider au milieu de simples fleurs la divinité de la rose, et c'était leur impératrice, pour être la plus belle. J'ai vu parmi les pierres précieuses, la docte académie, de leurs gisements préférer le diamant, et c'était leur empereur, pour être le plus brillant. J'ai vu dans ces beaux parlements de l'inquiète république des étoiles, au premier rang, Vénus souveraine. J'ai vu au milieu des sphères parfaites le Soleil convoquer les planètes et les présider comme le plus grand oracle du jour. Ainsi, comment, si entre les étoiles, les pierres, les planètes, les fleurs, dominent les plus belles, as-tu pu servir une moins belle, toi qui était, par ta splendide beauté, soleil, Vénus, diamant, étoile et rose ? »

Élodie fond dans les bras de Kamir, l'embrasse, émue, comprenant que le compliment s'adresse évidemment à elle. Elle le serre fort dans ses bras, le couvre de baisers. Il est d'ordinaire un très bon comédien, mais aujourd'hui, ses phrases sont venues davantage de son cœur que de son intellect. Cela la touche beaucoup. Elle adore passer des moments tels que celui-ci avec lui, à jouer des scènes intéressantes et amusantes. Elle préfère ça à toute autre forme d'activité : ainsi, elle est plus proche de celui qu'elle aime, apprend à le connaître avec perfection, et discerne ses qualités en action – un délice !

- J'ai aussi préparé la scène où Segismundo comprend qu'il est en train de rêver...
- Laquelle ?
- Scène 19, toujours de la deuxième journée.
- Ah, si tu es aussi génial que pour celle que l'on vient de faire, je brûle d'impatience de l'entendre !
- Bien, allons-y. « Cela est vrai : eh bien ! réprimons ce naturel sauvage, cette fureur, cette ambition, au cas où nous rêverions. Oui, nous le ferons, car nous nous trouvons dans un monde si étrange que vivre n'est rien d'autre que rêver ; et l'expérience me montre que l'homme qui vit rêve de ce qu'il est, même éveillé. Le roi rêve qu'il est roi, et, vivant rêvant, il ordonne, dispose et gouverne. Il rêve, celui qui commence à prospérer, il rêve, celui qui cherche à monter, il rêve, celui qui offense et outrage ; et, dans ce monde, pour tout dire, tous rêvent de ce qu'ils sont, bien que personne ne s'en rende compte. Moi, je rêve que je suis ici, accablé de ces fers, et j'ai rêvé m'être vu dans un autre état moins amer. Qu'est-ce que la vie ? Une frénésie. Qu'est-ce que la vie ? Une illusion, une ombre, une fiction, et le plus grand bien est minime ; car toute la vie est un songe, et les songes ne sont que songes. »

- Pas mal ! Pas mal du tout !
- Merci, c'est toi, tu m'inspires !
- Tu sais... lorsque j'ai répété cette scène, l'autre jour, avec Catherine...
- Eh bien ?
- Elle avait l'air étrange : ça l'inspirait encore plus que toi et moi... elle...
- En un sens, c'est compréhensible : elle est peut-être tombée amoureuse si rapidement qu'elle s'est inquiétée de savoir si elle ne vivait pas un rêve duquel il vaudrait mieux se réveiller...
- Peut-être. Et toi, qu'en penses-tu ?
- Pourquoi ?
- J'aimerais vraiment savoir !
- Ma foi, c'est peut-être vrai, tout ça... Peut-être que l'on vit une réalité qui n'est qu'un rêve. Peut-être qu'un jour il faudra se réveiller.
- La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve... Fait Élodie, songeuse.
- C'est de qui ?
- Musset. Il avait de bonnes raisons.
- Possible. Tout ce que je souhaite, moi, rêve ou non, c'est que tu m'aimes... D'ailleurs, je suis persuadé que tu ne peux pas me résister...
- Sacré toi ! Fait-elle en l'exauçant, avec passion et tendresse.

C'est en déposant la tête sur une épaule de Kamir qu'Élodie porte soudainement son attention vers la fenêtre.

- Kamir ! Regarde, dehors ! Regarde !

Celui-ci se retourne aussitôt, et, comme Élodie, aperçoit David.

Mais il n'est pas seul.

Et la fille qu'il est en train d'enlacer lui est totalement inconnue.

- Je ne peux pas y croire !

Kamir ouvre lentement sa fenêtre, refusant de croire à ce qu'il voit.

- David ?
- Ah, salut Kamir, ça baigne ?
- Oui...mais toi ?
- Parfait, comme tu peux voir !
- Tu nous présentes ?
- Voici Laure. Je voulais t'en parler mais je n'ai pas eu l'occasion jusqu'ici...
- Enchantée, fait l'inconnue.

- Ah, ferme cette fenêtre ! Gémit Élodie, en le faisant elle-même.

Kamir et Élodie échangent un bref regard, tendus.

- Il nous a trompé ! Reprend Élodie, désappointée.

- Je ne comprends vraiment pas... Songe Kamir, en secouant la tête.

- Tu as vu cette... cette...horreur !

- Ne t'emporte pas, Élodie...

- Mais pourquoi ? !

- Tu as l'air d'oublier qu'il est libre de faire ce qu'il veut...

- Il est libre, il est libre, mais il n'avait pas le droit de faire ça à Catherine !

- Il me déçoit, avoue Kamir, mais il a peut-être des raisons... Et ce n'est peut-être pas ce que nous croyons...

- Ah ! Non, certainement pas ! Et « Que rarement le destin messagers de malheurs est menteur, car il est aussi sûr dans les maux qu'il est indécis dans les biens ! » Fait Élodie, en s'enfuyant.

Accablé, Kamir jette un dernier coup d'œil par sa fenêtre, surprenant David en train d'embrasser Laure.

Clinique du Parc, quelques minutes plus tôt.

Fatiguée, Catherine s'éloigne de l'enceinte de la clinique. Les médecins ont préféré garder David en observation jusqu'au milieu de l'après-midi au moins : sa sortie cinéma a belle et bien sombré. Mais ce n'est pas ceci qui la préoccupe le plus, car elle tremble encore.

Quand elle a vu David s'écrouler pour la deuxième fois, elle a bien cru que le pire venait d'arriver devant ses yeux, sans qu'elle n'ait rien pu faire. Alors elle s'est affolée, mais en même temps elle a tout fait pour le réveiller. Rien n'y a fait, c'est pourquoi, dépitée, elle a dû s'empresser d'aller chercher des secours : et la plus proche cabine téléphonique se trouvait bien à plus de deux kilomètres ! Par chance, les secours sont très vite arrivés. C'est dans l'ambulance qu'elle a eu le plus peur : les infirmiers ont marmonné entre eux, mais elle les a entendu, qu'ils n'avaient jamais vu un état aussi profond de coma. Un coma !

Le corps de David était si inerte qu'ils l'ont même cru mort, à un moment, mais sa poitrine se soulevait toujours sporadiquement, et son cœur battait à un rythme extraordinairement lent, signe d'une vie encore présente mais réellement menacée. Ils ont même décidé de lui administrer quelques produits aux noms compliqués servant à préparer un éventuel recours aux chocs électriques, craignant un arrêt trop prolongé du cœur, mais le corps de David s'est soudainement soulevé à partir de la taille, comme si une force l'avait attiré vers le haut, dans

un spasme assez violent mais très court. Après cela, la situation de David est progressivement redevenue normale – jusqu’à se stabiliser complètement à l’entrée de la clinique. Cet incident l’a beaucoup retournée, et elle son désir le plus cher serait de pouvoir être en compagnie de David en ce moment, mais on l’a ni plus ni moins jetée à la porte, prétextant que l’état de David nécessitait du calme. Elle a eu le temps de noter le numéro de chambre attribué à David, et compte bien lui téléphoner dès son arrivée chez elle : quand elle est partie, David avait l’air tout à fait remis (comme après la première fois, d’ailleurs !). Elle est déçue, tout de même. Pour la première fois où ils se trouvaient ensemble, où David avait décidé de clarifier les choses de charmante manière, il a fallu que tout finisse à l’hôpital !

Catherine est déçue, mais en même temps une pensée intéressante est en train de lui venir à l’esprit : ce jour est le plus important de son existence, car elle aime vraiment David, et celui-ci l’a comblé d’un amour réciproque, jusqu’à oser venir la réveiller dans son lit pour lui offrir un magnifique poème ! Jamais elle n’aurait cru être digne d’autant d’honneurs, pourtant ce garçon les lui a faits comme si qu’elle en valait vraiment la peine. Et cela ne peut, bien sûr, que la séduire. Finalement, les relations qu’elle a entretenues avec Éric étaient plutôt platoniques comparé à ce qu’elle a connu, en une heure, avec Merlin David. Un Enchanteur ! Elle n’a jamais permis à Éric de l’embrasser, ne se sentant pas assez proche de lui pour concrétiser cet acte pour le moins engageant – elle acceptait juste qu’il la prenne par la main pour afficher un « plus » demandant à se confirmer. Avec David, elle a d’elle-même pris l’initiative de s’exprimer de cette douce façon, qui ravit toujours, et a ainsi remercié David de son excellent poème, de sa sincérité, de son courage. Un sentiment d’une autre nature s’est immiscé en elle, plus ardent, plus profond, et elle a décidé, en une fraction de seconde, de s’engager avec ce garçon. D’une manière qu’elle n’accepterait de faire que pour la dernière fois. Car Catherine croit en l’Amour, mais d’une manière tout à fait classique : celui-ci doit être unique, profond, parfait et... infini.

Arrivée chez elle, Julie s’empresse aussitôt de la harceler de questions. C’est pour une fois une femme déçue par l’amour des hommes plutôt qu’une mère qui s’adresse à elle : contrairement aux autres parents que connaît Catherine, qui rejetteraient en bloc toute forme de relation avec l’autre sexe à son âge (Kamir et Élodie ont eu de nombreuses difficultés avec leurs parents), Julie s’enquiert de la compatibilité des deux jeunes gens. Elle ne refuse pas d’emblée l’idée d’une fréquentation poursuivie, mais a la ferme intention de ne pas cacher le leurre que peut se constituer une relation soutenue avec un garçon, surtout si l’on croit avoir enfin déniché le grand amour.

- Réfléchis bien, ma petite. Je ne connais pas David, ni toi d'ailleurs. Crois-tu déjà être suffisamment en phase avec lui pour affirmer l'aimer ?
- Oui, j'en suis sûre. Et puis, je ne demande qu'à le connaître davantage !
- C'est ça, apprends bien à le connaître, avant de faire des bêtises, et réfléchis bien aux conséquences qu'elles pourraient avoir. Je ne voudrais surtout pas te donner une impression de supériorité, mais tu as réellement une réputation, car tu es une fille bien, très intelligente, très réservée, qui a toujours réussi à penser à travers les pièges du jeune âge : ces derniers temps, en revanche, tu m'as présenté à Éric, puis maintenant David entre dans ta vie... Je ne voudrais pas te faire la morale, je n'en ai pas le droit, mais... tout cela me semble un peu rapide. Tu n'es plus la même.
- Et toi ? Que penses-tu de David ?
- ...
- Dis moi, Maman, s'il te plaît...
- En fait, je n'ai entendu que du bien sur lui. Tous ses anciens professeurs, que je connais pour la plupart, m'ont signalé que j'avais en sa qualité un très bon élève : poli, intelligent, ouvert. Même son professeur particulier, monsieur Denis, m'a vanté ses mérites... Mais...
- Mais quoi ?
- Mais je ne sais pas. Il est trop... comme toi...
- Et alors ?
- Alors, je ne comprends pas qu'est-ce qu'il peut faire avec toi ! Pour moi, les génies sont tous sensés vivre sur une autre planète, loin des futilités de l'amour !
- Les futilités de l'amour ! Les génies ! Tu as des idées toutes faites, toi, non ?
- Je ne veux que ton bonheur, ma fille. Je veux que tu connaisses un bonheur que je n'ai pas eu. C'est tout. Si David peut te rendre heureuse pour de bon, je suis entièrement avec toi. Mais méfie toi.
- Je ne croyais pas que tu t'inquiétais tant de ma vie privée...
- Oh, Catherine... Tu te trompes ! Je m'en soucie constamment. Regarde celle que tu es devenue : tu es belle, tu es cultivée, tu es appréciée, j'ai toujours veillé à ce qu'il n'en n'aille pas autrement, parce que tu es ma seule fille, mon seul bien. Et crois-moi, je ne veux pas te perdre.
- Moi non plus, maman, fait Catherine, émue.
- J'inviterai David, si tu veux, reprend Julie.
- Vraiment ? ! Demande Catherine, sur un ton ravi.
- C'est la moindre des choses.

- Alors là, tu m'étonnes !
- Tout ce que je te demande, en échange, c'est de rester celle que tu es, ma fille que j'aime par dessus tout, et d'être prudente dans ce que tu fais : tu es ta seule juge, n'oublie pas que tu peux tout aussi bien avoir raison que te tromper.
- Tiens, regarde ! Il m'a écrit un poème...

Catherine remet à sa mère la précieuse feuille de papier. Julie s'empresse de lire la composition de David.

- Qu'en penses-tu ? Demande Catherine, excitée de l'intérêt manifeste qu'éprouve sa mère.
- Ma foi, c'est mieux qu'à mon époque ! Fait-elle, comme séduite par le style.
- Et ?
- Il sait 'est s'y prendre, le malin !
- Oh, oui, il sait s'y prendre, car je suis prise... Souffle Catherine.
- Il savait ?
- Quoi ?
- Que tu suis des cours de musique....
- Je ne sais pas. Probablement, s'il a écrit ce poème ces derniers jours.
- Alors, c'est à propos : le ton est juste, et le sujet, bien visé.
- Tu l'as dit !

Le téléphone interrompt la conversation en sonnant. Catherine s'y précipite, sentant que c'est pour elle.

- Catherine, c'est toi ? Déclare une voix.
- Oui. C'est toi, Élodie ?
- Ah, ma chérie ! J'ai une très mauvaise nouvelle !
- Quoi, il est arrivé quelque chose ?
- Je ne sais pas si je devrais... Si ! Je ne veux pas te voir dans l'illusion !
- Mais de quoi parles-tu ?
- C'est David...
- Non, ma belle, rassure toi, tout va très bien maintenant. Il m'a...
- Non, non ! Gémit Élodie, à l'autre bout du fil, ce n'est pas ce que tu crois !
- Mais si, si ! Il m'a dit...ça y est... il...
- Catherine, tu te trompes, nous nous sommes tous trompés ! Et moi la première : je croyais que c'était un type bien, et Kamir m'en avait dit tellement de bien, mais je l'ai vu, cette fois-ci !
- Eh bien quoi tu l'as vu ?

- Je l'ai vu avec une fille, une certaine Laure !
- Mais qu'est-ce que tu me chantes ? ! Maugrée Catherine, abasourdie.
- Il nous l'a présentée comme...comme... Ah, ils étaient enlacés l'un à l'autre comme des anguilles ! Il ne faut pas être devin pour voir que...
- Arrête, et dis-moi *quand* tu as « vu » ce que tu dis.
- Là, ça fait même pas dix minutes, vers chez Kamir ! Je me suis enfuie pour ne pas voir la suite !
- Tu me déçois beaucoup, Élodie. Vraiment. Et moi qui te croyais être une véritable amie !
- Comment ? Tu ne me crois pas ?
- Mensonges ! Mensonges ! Conclut Catherine en raccrochant le combiné.
- Que s'est il passé ? Intervient Julie.
- Je viens de perdre une amie... Soupire Catherine, accablée.

David n'est pas mécontent de rentrer à la maison. Il est maintenant presque 17 heures et il brûle d'impatience de reconforter Catherine. Car après sa décorporation, il s'est retrouvé à la clinique. Quel souci a dû se faire la pauvre Catherine ! Il n'ose l'imaginer, réalisant qu'il a aussi été très romantique pour sa première sortie avec elle...

David n'aime pas les hôpitaux, leur ambiance, l'impression qu'ils donnent que chaque minute est une année. Et puis, il déteste les médecins, et cela, c'est peut-être de la présomption, car il ne supporte pas qu'on le diagnostique, songeant qu'il en est tout à fait capable lui-même. Il prend, plus généralement, tous les médecins pour des gens sans compétence.

À présent, il est libre.

Mais c'est bien parce qu'il n'y avait pas de neurologue dans les parages !

Il fait encore assez clair, et un peu frisquet. Il pense à son après-midi raté, le cinéma, la présence de Catherine. Mais s'il a sacrifié cela, c'est pour une cause tout aussi importante, une charité inestimable qu'il est en mesure de donner, et de laquelle il ne compte pas se soustraire.

Hilare, il se dit tout à coup : *Je pourrais dire que j'ai rendu un service à une fantôme ! Alors ne me dites pas que ça n'existe pas ! On me demande des services !*

Cette pensée l'amuse beaucoup, mais, s'y attardant, il réalise qu'elle signifie aussi beaucoup : sa vie n'a plus le même sens, surtout après ce que lui a dit Marianne à propos de l'autre monde, celui des morts. Il ne sait plus, à présent, où est la réalité, et s'il y en a une. Il ne s'attendait pas à apprendre que les fantômes se soient regroupés en nations aussi hiérarchisées

que dans le « vrai » monde. Elle lui a même dit que des journalistes étaient en train de l'épier lorsqu'il a fait sa petite déclaration d'amour à Catherine !

Et lui qui, depuis toujours, avait nié l'existence des fantômes, même après ce qui lui était arrivé ! Cela faisait un choc de savoir des choses qu'il faut attendre de mourir pour connaître... Un choc de taille.

En arrivant chez lui, David remarque que Kate est de retour : il ne l'avait pas vu depuis le jour où il l'a créée, et il s'inquiétait qu'elle ne se soit évanouie du fait de ses autres préoccupations.

- Tu étais où ? Demande-t-il.

- Oh, j'ai visité le monde ! Répond simplement celle-ci, en lui souriant.

Lequel ? Songe David, comme amer.

Sa mère surgit bientôt de l'étage supérieur, affolée.

- Alors, David ! Il paraît que tu as été à la clinique en urgence ? !

Oh non, me voilà cuit pour une demi-heure au moins !

- Une fausse alerte...

- Oui, c'est ça, une fausse alerte !

- Mais comment le sais-tu, au juste ?

- C'est une fille qui a téléphoné, pour voir si tu étais rentré. Hum... Elle a dit qu'elle s'appelait Catherine. Il faut que tu la rappelles. J'ai inscrit son numéro sur le bloc notes.

- Merci. Eh bien, je vais le faire tout suite !

Il s'empare du combiné et compose le numéro.

- Allô ? Catherine ?

- Ah, te voilà David, j'attendais ton coup de fil avec impatience !

- Ça va très bien, maintenant... Commence David.

- Non, non, ce n'est pas pour ton état de santé, pire encore... Interrompt Catherine, surprenant presque David.

- Quoi ?

- Élodie m'a téléphoné : elle dit t'avoir vu avec une fille alors que j'étais avec toi à la clinique !

Soucieux, David jette un œil en direction de son tulpa, puis comprend.

- Ah, je vois. Et qu'as-tu fait ?

- Je l'ai envoyé balader ! Grogne Catherine, en colère.

- Oh, mince... Il ne fallait pas !

- Comment ça, il ne fallait pas ?

- Ah, par le Ciel, je comprends tout, maintenant ! Tout est nu et découvert !

- Que dis-tu ?
- Je t'expliquerai tout plus tard, Catherine. Je t'aime. Mais il faut que je te laisse.

Il raccroche. Son front est moite. Il tremble. Il y a un problème.

On frappe à la porte.

Non, il y a deux problèmes.

Sa mère ouvre la porte : ce sont deux policiers, qui demandent aussitôt à le voir.

- On a déposé une plainte pour viol à votre rencontre.
- Alors je porte plainte pour diffamation.
- Calmez-vous, jeune homme, et dites-nous plutôt où vous étiez ce matin entre 9h et 11h.

Mes visions se révèlent donc véridiques... Kate...Kate a mal tourné...

Chapitre 9 :

Décès

Samedi 13, 8h45.

L'interrogatoire qu'a subi David l'a terriblement éprouvé. Pas moyen de leur faire entendre raison ! Pour eux, David est désormais un suspect majeur à surveiller de près. Ils ne l'ont pas mis en examen et gardé au poste de police pour la raison qu'il n'est pas encore un adulte. Mais, bien sûr, cela ne va pas le dispenser d'une sanction qu'il sentira passer si on le trouve coupable de ce qu'on lui reproche. Car le viol est un crime, lui a-t-on abondamment dit.

Il n'a toutefois pas de souci à se faire de ce côté là, car ce samedi 13 qui débute est particulier, et il compte en profiter. Encore allongé sur son lit confortable, il saisit le combiné de son téléphone et appelle celle qu'il aime :

- Ah, David, c'est toi ! S'exclame bientôt une voix, je me suis affolée comme une dingue, hier !
- Pourquoi ?
- Je ne t'ai vraiment pas compris ! Vraiment pas ! Tu m'as pratiquement raccroché au nez. Avec ça, tu m'as dit que tu comprenais... mais qu'y a-t-il à comprendre ? Élodie nous a menti, elle a voulu nous faire du mal, et toi...
- Ah oui, fait David d'une voix posée, songeant qu'il n'a pas encore eu le temps d'expulser son tulpas de la réalité. Eh bien, reprend-il, c'est très compliqué... Et puis je te téléphonais pour te demander quelque chose...
- Tu le feras quand tu m'auras tout expliqué, réplique Catherine d'un ton intransigeant.
- O.K. Sans problème. Je ne pourrais pas te mentir toute une vie, je ne le veux pas d'ailleurs. Mais toute vérité n'est pas bonne à entendre, je t'avertis.
- Enfin, de quoi tu parles ?
- Je parle de ce dont tu me demandes de parler. Pourquoi on croit m'avoir vu avec toi l'autre jour, pourquoi Élodie m'a vu avec une autre fille hier, pourquoi tu as déposé plainte pour viol contre moi...
- Quoi ? Moi ! ?
- Non, pas toi, mais quelqu'un qui s'est fait passer pour toi je veux dire ! Et qui y est bien arrivé : la police est venue chez moi hier. On m'a interrogé comme un criminel !
- Oh, mon Dieu ! Une plainte contre toi ? Je ne comprends plus rien de ce que tu me dis !

- Je vais tout t'expliquer, mais pas au téléphone. On se rejoint là où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, entendu ?
- D'accord, j'arrive tout de suite.
- Alors à tout de suite... Je...hum, Catherine, je t'aime très fort...
- Moi aussi David. De tout mon cœur.

Pas un nuage dans le ciel n'enlaidit la splendeur de la nature. Le Soleil étincelle, et ses rayons aveuglants inondent le beau paysage d'une vie joyeuse. Il fait bon. Le rossignol des oiseaux berce l'âme tourmentée de David. Au moment même où arrive Catherine se lève une douce bise qui projette ses cheveux d'or dans le vent. Les feuilles mortes bruissent dans la bise. Une d'entre elles effleure le visage rayonnant de Catherine, y reste une seconde ou deux, puis poursuit sa course folle plus loin, virevoltant dans les airs comme pour y dessiner des figures aussi belles.

Les deux amants sont maintenant l'un en face de l'autre. Catherine pose doucement ses mains dans celles de David, se rapproche d'un pas. Tous deux s'embrassent, confondant leurs lèvres un instant sous l'impulsion d'un timide mais ardent amour.

Le regard de Catherine s'attarde dans celui de David. Ses yeux sont d'un vert lumineux et pénétrant.

- J'aurais voulu, commence David, perplexe sur la réaction que va avoir sa compagne, tout de dire plus tôt. Mais les choses ne sont pas aussi...

Une violente toux l'assène d'un coup terrible. À la suite de celle-ci sa tête lui tourne mais il peut se reprendre :

- Les choses ne sont pas simples, malheureusement, ce serait trop facile...
- De quoi parles-tu ? S'enquiert Catherine, affligée par le malaise de David.
- J'ai peur que tu ne me croies pas....ce pourrait m'être très fortement préjudiciable...
- David ! Mais bien sûr que je te crois !
- Dans ce cas... Il faut que tu saches que je t'ai plusieurs fois caché la vérité. Je... Catherine, je t'ai menti, fait-il d'une voix incontestablement pathétique.

En un réflexe, Catherine prend un pas de recul, puis se ressaisit, confuse, et s'approche plus encore de celui qu'elle adore.

- Quand ? Demande-t-elle, tentant de ne pas trahir une déception qui n'est que passagère.
- Lorsque je t'ai dit qu'il n'y avait personne avec moi, l'autre soir.

J'en étais sûre ! S'enquiert soudainement Catherine, sans imaginer un instant pouvoir être entendue par David, oh, non ! Pourvu que...

- En fait, ce n'est pas exactement ce qu'on pourrait croire, précise David, et c'est pourquoi j'ai hésité à te le dire...
- Viens-en au fait, s'il te plaît.
- Bien, comme tu veux. Par où commencer ? Le cerveau a certaines potentialités insoupçonnées, Catherine. À vrai dire, des tas ! Par exemple, je sais très bien ce que tu viens juste de penser. Tu t'es dit : « J'en étais sûre ! », en songeant à ce que Kamir t'a suggéré : que j'aie pu rompre avec une autre pour toi et que je n'aie pas voulu le dire. Cette pensée te rend si confuse que tu n'as pas osé la finir – mais elle était là, et je l'ai entendue malgré moi.
- Tu me dis que tu sais lire dans les pensées ? Maugrée Catherine, stupéfaite et comme dégoûtée.
- Oui : et je viens tout juste de te le prouver.
- Mais c'est...
- ...dégoûtant ? Pourquoi donc ?
- Et mon intégrité, qu'en fais-tu ?
- Non, mon amour, tu poses mal le problème : si j'entends tes pensées, c'est que j'ai une disposition d'esprit qui fait que cela m'est – comment dire ? – autorisé. Si je peux, j'ai le droit : tu vois ?
- Non, pas bien. Désolée, fait Catherine en secouant la tête.

Je n'ai rien à lui cacher, pourquoi est-ce que je réagis comme cela ? Se demande Catherine.

- Moi non plus je n'ai rien à te cacher, mais je comprends ta réaction : lire dans les pensées des gens, c'est un peu comme une effraction, un viol. Seulement, je n'y puis rien ! Je ne lis pas : j'entends. Et puis... après tout, c'est souvent préférable. Beaucoup de gens m'ont ainsi déçu. Mais toi...toi je t'aime d'autant plus, car tu es sage, raisonnée et aimable.
- Tu disais que le cerveau a des facultés particulières : pourquoi me dis tu cela ?
- Parce qu'il en a une autre en particulier qui va tout t'éclaircir. Le cerveau peut aussi créer. Créer ce qu'on appelle un tulpa. C'est un... un esprit, une sorte de fantôme... mais il est visible par l'œil humain, et palpable. Aussi réel qu'un être humain.
- Et...tu... ? Balbutie Catherine sans pouvoir assimiler ce que lui dit David.
- Oui, j'ai créé un tulpa.
- Co...comment ?
- En me concentrant sur une photographie de toi.

Une photo, Élodie ne plaisantait donc pas !

- Oui, hum, je n'aurais jamais osé te la demander à toi, alors j'ai demandé à Élodie, explique David, surprenant encore une Catherine (mais inconsciemment) qui s'assure qu'il sait bien entendre ses pensées.
- Ah oui ? Tu veux dire : tu penses très fort à moi, et comme par magie un tupa apparaît ?
- Un tulpa, rectifie David en souriant. Très exactement, c'est ce que je veux dire.
- Et c'est elle qu'on a vu l'autre jour ?
- Oui.
- Et c'est elle qui a porté plainte contre toi ?
- Oui.
- Pourquoi ? Fait simplement Catherine.
- Eh bien...
- David, tu me caches quelque chose !
- En fait, j'ai une hypothèse, mais...
- Dis.
- Un tulpa est comme un être sans identité. Comme une éponge. Si tu le crées en ne songeant à rien, il sera un être végétatif. Tu comprends ?
- Oui, mais où veux-tu en venir ?
- Quand j'ai créé Kate...
- Kate ?
- C'est le nom du tulpa. Eh bien, lorsque j'ai créé Kate, je n'ai pensé qu'à toi. Elle a donc pris ton identité en s'en imprégnant aussitôt née. Comme une éponge, tu vois ? Mais il restait de la « place » ! Alors elle a aussi acquis une part de moi, en fouillant dans ma personnalité pour s'y servir à volonté.
- Et alors ? Je ne comprends pas le rapport...
- Le rapport ? S'étonne David, mais il saute aux yeux ! Une personne comme toi a énormément de qualités. Mais elle aussi quelques défauts qu'elle s'efforce de combattre. Si le tulpa ne s'était imprégné que de toi, nul doute qu'il n'aurait pas mal tourné en essayant de nous faire du tort, mais deux personnalités cohabitent dans la même psyché, il me semble que c'est trop – surtout que j'ai moi des défauts que je ne me connaissais pas....
- Pourrais-tu être plus clair ?
- En clair, nous avons tous une partie de nous plus ou moins répréhensible, commence David (songeant aussi à ce que Kate lui a dit, pas tout à fait innocemment), mais Kate en a

deux. Et même si elle n'en avait qu'une – ou la tienne ou la mienne – elle pourrait mal tourner. C'est l'avertissement que les lamas enseignent : un tulpa peut devenir mauvais. Et le mien l'est visiblement devenu... C'est un truc auquel je n'avais pas du tout réfléchi...

- Les lamas ? Enfin, David, tu n'es pas sérieux ?...
- Oh, si, je le suis.
- Qu'entends-tu par « mal tourner » ?
- Faire le mal.
- Kate fait donc le mal ?
- Elle est une exception : pour l'instant, elle n'a rien fait qu'on puisse, dans l'absolu, qualifier de « mal », mais elle risque de le faire si elle ne parvient pas à ses fins...
- Lesquelles ?

David hésite avant de répondre. Il soupçonnait Kate d'avoir un penchant pour lui, mais n'aurait jamais cru qu'elle puisse aller aussi loin.

Ce baiser sur les lèvres...

Cette façon d'exhiber sa nudité...

De lui préparer des petits plats...

De lui dire ce qu'il veut entendre...

- L'amour de moi. Tout comme toi, Kate m'aime aussi, et elle s'emploie à te détourner de moi, elle est jalouse. Je crois que je m'en doutais un peu. À présent, puisque je sais que tu m'aimes, j'en suis sûr.

Un court silence interrompt la conversation.

- Ce que je ne comprends pas, reprend Catherine, perplexe, c'est : pourquoi tu as créé ce tulpa ?
- Pourquoi ? S'enquiert David, ma foi ! Je ne sais guère : je t'aimais follement et voulais t'avoir auprès de moi, je... j'avais des questions en suspens, je voulais savoir si tu m'aimais, si tu m'avais au moins remarqué...
- Oh, David... Soupire la concernée, en secouant la tête, tu es si adorable, comment ferais-je pour ne pas te « remarquer », t'aimer ?
- Je ne le savais pas ! Proteste David, à vrai dire, je croyais même que tu repoussais l'idée d'une quelconque relation après ta mésaventure.

Ce n'est pas totalement faux, songe Catherine.

- Cela...cela fait longtemps, demande-t-elle, que tu peux entendre, comme ça, les idées des gens ?

- Non, rassure-toi : je ne savais absolument pas ce que tu pensais lorsque je t'ai déclaré mon amour, si tu veux savoir.. Mais c'est comme ça : d'étranges facultés me viennent peu à peu., sans raison apparente.
- ...
- Alors ? Tu ne m'en veux pas ma chérie ?
- Et pourquoi t'en voudrais-je, puisque tu as eu raison ?
- Raison ?
- C'est vrai, David, ce n'est pas une vérité très douceuse... Moi, tout cela me dépasse ! Je ne suis pas prête...et ça...ça ne m'intéresse pas. Tu comprends, j'espère ? Bon, d'accord, tu m'as menti. Un mensonge n'est jamais très recommandable, mais tu as bien fait. Car certaines vérités sont moins recommandables que le mensonge lui-même. Je veux dire, toute cette histoire de tulpa, de lecture dans les pensées, de puissance du cerveau, tout ça, ça me fait...peur... Si tu me l'avais dit plus tôt, je crois que je...
- Tu m'aurais détesté ? Poursuit David.
- Possible... Oui, j'aurais cru que tu me prenais pour une idiote, et j'aurais tout fait pour ne plus rien avoir à faire avec toi. J'aurais pensé que tu sortais avec une fille à mon insu. Non, crois-moi, David, tu as agi comme il le fallait. La vérité d'un événement demande parfois du temps à se savoir, le temps que les intérêts immédiats de chacun s'estompent. Et puis, franchement, ce que tu me dis ne ressemble guère à une explication rationnelle : tu as eu raison d'attendre que nous nous connaissions mieux pour me parler de ce genre de choses : nul doute que je t'aurais pris pour un fou, sinon !
- Tu me rassures un peu. Mais...
- Il y a un « mais » ?
- Oui, c'est-à-dire que...je n'ai pas tout à fait fini...

Le regard de Catherine s'assombrit aussitôt, indisposant David.

De mieux en mieux... Se dit-il.

- Quoi ? Qu'y a-t-il encore ? Demande Catherine, sur ce ton indéchiffrable qui lui est familier, et par lequel elle dissimule plutôt bien son désarroi et sa déception.
- Eh bien... il y a une autre chose dont est capable le cerveau et dont je dois te parler...
- Vas-y, si tu le trouves indispensable.
- Je le trouve indispensable. Je veux que les choses soient claires, désormais.(Un court instant) Tu...tu ne t'es jamais demandé si tu avais une âme ?
- J'ai toujours cru en avoir une, répond Catherine, sur un ton assez mitigé.

- Eh bien, cette âme n'est pas exactement une âme au sens courant. C'est plutôt toi. Mais toi simplement, ton essence, celle que tu es. Car tu n'es pas ton corps, tu n'es pas ton apparence ni tes qualités ou tes défauts, tu t'es.
- Je te suis mal, David... Déclare Catherine en fronçant les sourcils.
- Hum, comment te le dire ? C'est un peu ce que Descartes appelait le cogito, qui prouve que l'on existe grâce à l'extériorisation réelle que l'on peut donner d'une activité psychique supposant une existence, la pensée. Tu vois ? Je pense, donc je suis : c'est parce que je peux produire des objets, les pensées, que je peux m'assurer qu'il y a quelque chose indépendamment de mon corps qui me singularise : « le moi consiste dans la pensée », disait Pascal : c'est tout à fait ça ! Le moi, c'est l'essence d'un individu. Et...eh bien ce moi, il...Il est réel, ce n'est pas quelque chose de plus ou moins obscur qui hante une ou plusieurs régions du cerveau, non... Très exactement, c'est l'entité spirituelle qui habite le corps d'un individu. De nombreuses personnes considèrent qu'il s'agit de l'âme, de la force vitale, du corps astral, du Moi, c'est ce que l'on veut que ce soit, de toute façon. Moi j'appelle cela l'Esprit, mais qu'importe.
- L'Esprit ? Tiens, j'en ai déjà entendu parler quelque part... Eh bien, quoi, cet Esprit ?
- Il est possible de le faire sortir de son enveloppe charnelle, affirme David.

Un long moment, Catherine reste sans réaction, dubitative. David n'ose plus continuer.

- Mais ! Mais ! Commence-t-elle, éberluée.
- Quoi donc ?
- Est-ce que cela signifie ce que je pense ?...

David, complice, sourit, puis fronce machinalement les sourcils pour « lire » les pensées de Catherine. Il reste un instant les yeux fixés dans le ciel, avec une position étrange de concentration, caressant silencieusement une barbe imaginaire, puis reprend :

- Tu as tout compris, conclut-il.
- Tout compris ? C'est vrai ? S'étonne Catherine.
- Tu m'impressionnes, même. Effectivement, cela suppose que l'on puisse, invisible à l'œil humain, se déplacer où l'on veut. Je rajouterai même que l'on peut se déplacer où et quand l'on veut. Bonne déduction, tu as l'esprit vif.
- Incroyable, marmonne Catherine, en secouant la tête.
- Comme tu le supposes, on peut se déplacer, voler librement, sans les contraintes physiques du corps. C'est magique, oui, si l'on veut. Mais cela a aussi un sinistre revers qui...
- Voler ? S'émerveille Catherine.

- Voler, répond David, amusé.
- Oh, comme j'aimerais voler !

David secoue tristement la tête.

- Quoi ?
- Ça ne te fait donc rien ?

Catherine porte doucement une main au visage de David, y caresse une rose joue :

- Que tu aies pu m'espionner ? Dit-elle, avec un profond regard.
- ...
- Non. Non, pourquoi ? Toi-même tu disais que si l'on peut, on a le droit !
- Tu le comprends ? S'inquiète sincèrement David.

Un très long silence.

- Je crois que oui, fait-elle enfin. Je veux dire, si tu peux entrer chez les gens grâce à ton Esprit, y voir ce qu'ils font, c'est que tu as un esprit plus développé, plus mûr, plus sage. Comme si...comme si tu gravissais les marches d'un escalier menant à la Sagesse elle-même. Tu t'es détaché d'un groupe, car à présent tu as le privilège de voir une autre réalité. Eh bien, cette autre réalité va te permettre de monter une autre marche, et ainsi de suite, jusqu'à la Perfection.
- Comme dans les philosophies et les religions orientales ?
- Oui, voilà. À peu près. Ton esprit le peut : il n'y a pas de raisons.
- Ah, Catherine, je t'aime ! Je t'aime vraiment ! Tu es si compréhensive.
- Embrasse-moi si tu m'aimes, lui demande-t-elle.

Il accède à sa requête avec un plaisir évident, puis :

- Tu vois, nous nous aimons... Commence-t-il, impressionné. Le destin ?
- Tu parles comme ma mère ! Ricane Catherine.
- Non, pas de destin. La fortune... le hasard...une coïncidence...
- Tu crois qu'il s'agit d'une coïncidence ?
- À vrai dire, j'en doute. Ce que je crois, c'est que... au vu de nos deux situations, cela ne pouvait que se passer ainsi, c'est différent. Toi, moi, dans la même classe...ça a fait nous.
- Ma mère aussi pense comme ça...
- Ah bon ?
- Oui : elle cache bien son jeu, mais elle t'apprécie beaucoup, et s'amuse à l'idée de nous voir ensemble.
- C'est vrai ? ! S'étonne David, se souvenant d'un regard glacial de Julie.

- Oh, oui : elle m'a dit que sa petite génie de fille avec un petit génie comme toi, ça ne pouvait grosso modo que faire des étincelles ! Autrement dit...
- ... on s'aimerait pour des qualités ?
- Non, tu prends mal la chose : on s'aimerait parce que l'on aime les qualités, ce qui diffère radicalement.
- Probable, mais je doute que l'on puisse apporter une explication rationnelle à l'amour.
- Qui sait ? Peut-être que nous sommes conditionnés : les génies avec les génies, les fanfarons avec les fanfarons... Le taquine Catherine, enjouée.
- Tu n'as pas de chance, ma chère, parce que moi...
- ...tu n'es pas un génie ?... Arrête tout de suite, je ne te crois pas !
- Ma foi, si c'est le prix à payer pour sortir avec toi, j'accepte d'être un savant, fait-il, hilare.

Ils s'embrassent de nouveau.

Le lycée est maintenant proche et on entend déjà le tumulte qui en provient. La journée est belle, il fait déjà assez chaud. Des odeurs assaillent les sens de David, la lumière le caresse à fleur de peau. Tout ceci contribue à émousser sa pensée, qui lui rappelle dès lors un détail :

- Ah, oui. J'oubliais.
- Quoi ?
- Aujourd'hui est une occasion inestimable que nous devons tous deux saisir : il va y avoir tous les élèves du lycée rassemblés dans la cour en même temps. Nous allons partager des activités de plein air tous ensemble : je veux dire, toutes les classes, tout le monde, va pouvoir nous voir. Nous devons leur montrer la réalité.
- Que nous sommes ensemble ? Demande Catherine, comme inquiète.

Car maintenant, songe-t-elle, je suis avec quelqu'un, je l'aime, je dois le montrer, et surtout être ferme.

David acquiesce d'un hochement de la tête :

- Oui, reprend-il, toi et moi. Ensemble. Il faut l'afficher publiquement.
- À cause des accusations de viol de ton tulpa Kate ?
- Oui : elle s'est présentée à la police sous ton identité. Si on nous voit ensemble, je pense que les gens comprendront. Et puis, il faut penser à Élodie et Kamir : ils m'ont vu avec une fille. C'est en fait le tulpa qui a dû leur faire apparaître une vision.
- Ils prétendent même qu'ils m'ont vue à moitié nue !
- Ah oui ? S'étonne David en esquissant un sourire. Euhm... Quoi qu'il en soit, nous... enfin, je crois que nous leur devons des explications.

- La vérité ?
- Des explications, fait David, en secouant la tête.
- Tu as raison : pour l'instant, je pense qu'il est préférable qu'ils ne sachent rien. Cela pourrait se savoir, et la police serait capable de te faire interner. Nous n'avons pas besoin de ça !
- Alors tu sais ce que tu as à faire ?
- Oh, je vais apprendre sur le tas, mais je pense que ça pourra aller... Conclut-elle avec un sourire et un regard sensuels.

Il sait tout. Tout est nu et découvert. Pourtant, je n'ai pas le droit de continuer. Même la force de mon Amour n'a pas assez de pouvoir sur...mais qu'est-ce donc ? Une conscience, qui m'assaille ? Un être tel que moi a-t-il donc une conscience ? Je ne sais pas, et languis de savoir.

Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je vis ? Pourquoi une telle punition terrible ?

Il n'avait pas le droit de me donner la vie. Ce privilège ne lui appartenait pas. Il le peut, il l'a fait, je l'adore. Ce droit qu'il a usurpé m'a donné le jour, à présent je suis à part entière une entité réelle. Mais dépourvue de sens, bien sûr. Car je ne suis pas un être humain capable de donner du sens, non, je ne peux pas. Pas de sens. Pas de vie.

Il va me déjouer, comme un Créateur déjoue sa créature désobéissante, rebelle, naïve et bête. Je suis bête : comment ai-je donc pu croire le duper ? Pour une telle erreur, je ne mérite même plus d'exister.

Est-ce que j'existe ? Pas de sens, pas de vie. J'existe, mais ce n'est pas vrai. La vérité serait de pouvoir changer les choses, de donner la preuve de son existence à une autre conscience. Mais moi, je n'ai pas de preuves. Je ne puis pas m'éprouver, je ne suis même pas vraie à moi-même !

Il sait tout. Tout est nu et découvert. Il me donne même le bénéfice du doute : je ne suis pas un être qui pratique le Mal. Mais pourquoi pense-t-il ceci ? Je ne comprends même pas.

Ce n'est pas moi qu'il aime, car je n'ai pas de moi. C'est le moi que j'ai dupliqué. Catherine. Leur joie me lacère les entrailles, je souffre. Sans corps, sans esprit, sans âme, je souffre. Ma situation est la pitoyable qui puisse être, car personne ne se doute qu'elle puisse être.

Ma conscience. Je peux le dire. Je dois en avoir une. Existe-t-il donc une part de Bien et de Mal en moi ? Impossible.

Après tout, peut-être pas. Mais je ne connais pas ce Bien, ni ce Mal. Et il le sait, il le sait très bien. Il ne prend même pas la peine de m'en vouloir, d'être déçu. Je suis seulement un problème qu'il va éradiquer par son intellect. Sans états d'âme, car je n'en mérite probablement pas. Je ne suis pas assez attachante pour être réelle, sans doute. Je suis la petite fourmi qui se fait écraser, mais que nul n'aperçoit. Je n'existe que pour ceux qui me donnent une réalité, mais personne ne le fait. Même pas lui, qui avait commencé à le faire, mais qui a cessé de le faire. Ainsi, je ne comprends pas le sens que je puis me donner, s'il m'a été donné la chance d'en avoir un. Impossible de le savoir, là aussi. J'en ai peut-être un, celui de l'absurdité. Car l'absurdité a du sens, elle, au moins. Et c'est sûr. Mais moi, non. Je n'ai même pas ce privilège qu'ont les abstractions issues des idées humaines.

Je suis une idée humaine. Une mauvaise idée, car je pense par moi-même au lieu de penser par la réalité. Mais il n'y a pas de réalité pour moi, de là tout le problème.

Son seul défaut est qu'il croit justement que j'ai une réalité pour la sphère humaine. Une erreur grossière que je ne comprends pas non plus. Il m'applique une réalité qu'il ne me croit même pas ! Est-ce cela l'absurdité qui me caractériserait ?

Je voudrais lui faire payer les souffrances abominables qu'il me fait endurer. Il m'a créé en m'aimant, maintenant il ne me remarque même plus !

Une vengeance me plairait, mais j'y renonce. J'y renonce car une réalité bien plus terrible va le faire plonger d'une réalité à une autre. J'y trouverai compensation, et peut-être ne pourra-t-il dès lors plus rien sur moi, peut-être ne pourra-t-il pas me renvoyer au néant, si j'en suis sorti. Je pourrais donc sans doute m'attacher à me créer moi-même un sens qu'on m'a refusé. L'existence précède l'essence, a dit un humain pour rassurer ses congénères, mais qu'est-ce qui précède l'existence ? Il me faudra le trouver.

David et Catherine se sont inscrits dans une équipe de basket, pour cette journée banalisée. Ils adorent le sport, surtout quand ils sont ensemble. Les prouesses inattendues de David n'ont pas manqué de surprendre à la fois ses camarades et professeurs.

Car David est étrange. Il surpasse tout le monde. Il a une vigueur qu'on ne lui soupçonnait pas et qu'à vrai dire lui-même s'ignorait. Il ne parvient pas à déterminer si cela a pour origine un fait précis de sa vie récente. Il ne pense pas, à tort, qu'il s'agisse d'un phénomène lié à ses capacités intellectuelles récemment décuplées par une utilisation plus prononcée de son cerveau. Il est heureux, comblé. Pour l'instant, à plusieurs reprises, il a montré à qui voulait bien voir qu'il aime Catherine, que tous deux sont ensemble, et qu'il n'y a rien à y ajouter.

Beaucoup, en les voyant, ont été ravis. D'autres, principalement des garçons, ont montré par leurs réactions un air de jalousie. C'est du moins ce qu'a surtout remarqué David, car Catherine de son côté pense la même chose de l'attitude des filles. La jalousie !

Même le corps enseignant semble s'y intéresser, et ce n'est pas peu dire. Il faut tout de même savoir que Catherine Do et David Merlin sont les deux premiers cerveaux du lycée, et que cela ne fait aucun doute pour personne. De fait, les professeurs, principalement ceux de philosophie, mais tous dans une plus large mesure, s'attachent à considérer les attitudes du nouveau couple : comment deux élèves que tout éloignait (les obligations scolaires, les habitudes de solitude, la froideur, et plus simplement la Raison) vont se comporter l'un avec l'autre puisqu'ils s'aiment ? Cette simple pensée fait tergiverser : on s'y intéresse, on s'interroge, on commente, on espère. Les pronostics sont établis : la relation, au vu de ses prémisses, va manifestement durer (ses deux protagonistes ne sont pas des gens à prendre des décisions à la légère). Pour les quelques professeurs qui connaissent bien les deux élèves, c'est encore plus passionnant : ils comprennent en quel sens tout concorde chez les deux individus. Et puis, cela fait quelque chose de voir une élève que l'on connaît depuis toute petite (c'est le cas du professeur de Mathématiques de Catherine) tomber amoureuse d'un autre élève que l'on connaît bien aussi. On l'a vu grandir, se « décoincer ». Son choix renseigne beaucoup sur sa nature profonde. On comprend.

Bien sûr, il y a ceux qui critiquent une telle association. Quoique virulentes, leurs railleries n'éveillent l'intérêt de personne. Les gens n'ont que faire de la discrète relation qu'a eu Catherine avec un autre, pas plus qu'ils ne se soucient de l'attitude au paraître misogyne de David.

Finalement, la situation n'est délicate que pour une seule et unique personne : Julie Do. Car voir sa fille avec un de ses élèves, outre dans une classe où l'on enseigne, cela fait étrange. Et même déplacé. Déplacé pour ceux qui ne se privent pas, par exemple, de faire des commentaires plus ou moins acides et en tous genres : et comment va ta fille ? Tu as vu avec qui elle sort ? Tu vas les surveiller de près, n'est-ce pas ? Tu ne crois pas que tu devrais laisser un peu plus de liberté à ta fille ? Elle est raisonnable ! Elle n'a pas besoin d'un Big Brother pour l'espionner dans ses idylles de jeunesse !

Pour tout dire, Julie se contrefiche des choix amoureux de sa fille adorée. Mais il y a les apparences, et les apparences sont trompeuses ! Effectivement, avec ce qui arrive, elle va soit faire figure de mère incompetente à réfréner les pulsions précoces de sa fille, soit passer pour une mère indolente qui laisse tout faire. En aucun cas les gens n'iront penser qu'elle est satisfaite

de ce que fait sa fille : les gens croient toujours que parents et enfants sont perpétuellement en désaccord !

Mais qu'importe ce que pensent les gens, après tout.

C'est à peu près ce que disent Catherine et David, justement. Sauf pour ce que pensent Kamir et Élodie, car ce sont des amis, et il est nécessaire qu'ils ne se méprennent pas. Catherine s'en veut pour sa réaction impulsive, elle ne sait vraiment pas comment se faire pardonner. Elle n'ose rien faire.

En fait, c'est David qui la pousse. Leur match vient de se terminer sur un succès imposant, et deux autres équipes s'emparent de leur terrain : ils ont une pause d'un quart d'heure. Ce quart d'heure, c'est celui de la réconciliation. Catherine doit en profiter avant qu'elle ne perde le courage nécessaire.

Catherine sait que Élodie s'est inscrite dans l'activité « jeux de réflexion », et elle doit forcément y être avec Kamir, c'est pourquoi, avec David, elle se dirige rapidement à l'intérieur du lycée au niveau de la salle 125.

- Ils sont ici, fait-elle à David, convaincue mais troublée.
- Eh bien, allons-y, réplique aussitôt David en la prenant par une main.

D'un geste décidé, David ouvre la porte. Il découvre une dizaine d'élèves penchés sur des tables d'échecs, encadrés par un professeur à la barbe blanche proéminente – un professeur de mathématiques génial, dit-on. Il embrasse la salle d'un regard, et c'est dans un coin qu'il découvre Élodie et Kamir en train de disputer une partie contre un autre couple. Élodie, assise sur les genoux de son Préféré, semble plongée dans la partie. Ses joues sont roses, ses cheveux en bataille. Elle s'est volontairement négligée, signe manifeste que quelque chose ne va pas. Catherine sait ce dont il retourne...

Pour ce qui est de Kamir, son visage ne reflète rien de particulier. Sporadiquement, il lance un regard soucieux dans les yeux d'Élodie, et David ne parvient pas à déterminer si cela est dû à l'échec et mat qui le menace par le cavalier et le fou de ses concurrents, ou s'il s'inquiète de la déprime de celle qu'il aime.

Plus probablement des deux, conclut-il.

- Qui êtes-vous ? Demande le professeur.
- Des touristes ! Répond Catherine, de vive voix.

Cela attire aussitôt les regards de ses amis en sa direction, et elle ne trouve rien de plus judicieux que de remplacer des mots par des gestes, embrassant David, avec suggestion, dès qu'elle est persuadée d'être vue.

- Je ne crois pas qu'une salle de classe soit l'endroit désigné pour ce genre d'ébats... Commence le professeur, embarrassé mais amusé d'une incompréhensible sans-gêne.
- Catherine ! S'exclame Élodie, au bord des larmes, se soulevant d'un bond.
- Élodie, oh, ma chérie, pardonne-moi ! Supplie Catherine en se précipitant dans les bras de son amie.
- Excusez-les... Commente David au professeur, narquois. C'est l'émotion.

Avec tact, David conduit Catherine et Élodie dans le couloir. Kamir ne tarde pas à son tour, après avoir essuyé un échec et mat plus tôt qu'il ne le prévoyait.

- Pardon, pardon ! Reprend Catherine, les yeux inondés de larmes, je n'aurais jamais dû réagir comme je l'ai fait...

Élodie, déstabilisée, considère David, tout proche. Elle le dévisage. Puis elle examine Catherine, sans pouvoir comprendre quoi que ce soit. Elle a vu celle-ci embrasser David. Celui-ci n'a pas refusé l'étreinte. En fait, elle ne sait absolument pas comment réagir, si elle doit être contente ou non, si les choses se sont arrangées ou pas. C'est ainsi que, comme Kamir, elle reste sans réactions.

- Tu... alors tu m'en veux ? Conclut Catherine.
- Moi ? Mais non, je ne t'en veux pas ! Se défend Élodie. C'est juste que je ne comprends plus très bien ce qui se passe entre toi et... mais bon, ce ne sont pas mes affaires !

En un regard, Catherine scrute le visage inexpressif de David. Elle a le libre-arbitre.

- Oublie tout ce que tu as vu ! Ce n'était qu'un mensonge ! David n'a jamais connu d'autres filles que moi, car il m'aime, car nous nous aimons. Il n'y a pas de Laure !

Élodie sourit, mais Kamir, beaucoup plus circonspect, attire son attention sur David : il acquiesce tacitement, il semble d'accord avec ce que dit Catherine.

- Tu... tu es...

Élodie ne trouve pas le courage en elle de finir sa phrase, mais Catherine la devine :

- Bien sûr que j'en suis sûre ! Tu n'as qu'à demander à David !
- C'est vrai, renchérit celui-ci, ce que tu as vu n'était pas réel. Franchement, Kamir affirme avoir vu Catherine à moitié nue – enfin, soyons raisonnables ! Et puis, au moment où tu dis m'avoir vu avec une prétendue Laure, que je ne connais pas d'ailleurs, j'étais à l'hôpital. Je peux t'en fournir la preuve, si tu veux.
- À l'hôpital ? Fait Kamir, en posant une main sur l'épaule de son ami.
- Le truc habituel, lui souffle-t-il, sans importance, tu le sais bien.
- Tu ne connais pas de Laure ? Maugrée Élodie.
- Je n'en ai jamais connu. Et je suis sûr qu'elle ne doit même pas exister.

- Mais, mais alors... ?
- Comment ça se fait ? Reprend Catherine en considérant David du coin de l'œil. Je n'en sais rien, et je te supplie de ne pas chercher à comprendre !

Étrange, songe Kamir, au même instant, c'est la deuxième fois qu'il y a négation de la réalité de ce que j'ai vu, cette fois-ci avec Élodie. Puis-je donc être aussi facilement la proie d'une hallucination ? Tout cela me paraît vraiment insensé. Mais... ma foi... puisque cela les réunit...

David, qui a tout surpris, commente :

- Hum, on peut tous être sujet à la vision de quelque chose qu'on souhaite ou qu'on craint. Rien de plus naturel de la part d'un cerveau inoccupé à 90 %, qui exprime parfois son imagination par des hallucinations. Tu ne trouves pas ?
- Si, puisque tu le dis.
- Et si on oubliait tout ? Propose Catherine en regardant Élodie. On oublie tout et on repart sur de bons termes, entendu ? Regardez ! La vie nous sourit ! Nous sommes jeunes, nous avons l'avenir devant nous, nous sommes comblées, que demander de mieux ?

Émue, Élodie examine avec attention sa plus précieuse amie. Elle n'aurait jamais cru qu'un tel moment pût arriver, et pourtant, il est là. Catherine est heureuse, et autour de sa taille est entouré le bras de David : son plus grand fantasme, après celui d'épouser Kamir... Elle a de quoi être heureuse, et elle l'est, mais une certaine incompréhension ternit ce moment de joie.

Son amie est dans une charmante tenue de sport : short assez court, tee-shirt impeccable et un peu moulant, le tout d'un bleu ciel très clair : la silhouette est parfaite et le large sourire qu'elle fait embellit le tout. Cette vision est la plus belle qui lui ait été donnée de voir. Catherine n'a jamais eu l'air si exubérante et joviale : une autre fille, moins sérieuse mais plus humaine, est née en elle, et c'est fascinant. Sa peine s'est vite estompée, et à présent elle rayonne de joie, ce qui réchauffe le cœur d'Élodie. En fait, il semble que Catherine, jusque là sans but dans la vie, vient de trouver un sens à son existence, qu'elle ne subit plus mais vit celle-ci. Un changement radical s'est effectué, changement qu'attendait Élodie depuis fort longtemps – depuis qu'elle connaît Kamir, en réalité.

Mais tout semble beaucoup trop parfait. Il y a forcément quelque chose qui ne va pas.

David toussote un instant, puis sourit. Il est heureux, ne soupçonne rien.

C'est de la tristesse, aucun doute là-dessus. Je suis triste. Bientôt, je serai orpheline de Dieu. Il ne peut, je crois, y avoir de situation plus pitoyable. Le poids des jours devient, je

l'imagine, beaucoup plus imposant. Le ciel se ternit, il perd de son bleu. Le rossignol des oiseaux est moins mélodieux, la bise qui souffle moins rafraîchissante. L'air est moins agréable. Le Soleil : beaucoup plus bas, comme le ciel. Et les étoiles, non, pas d'étoiles. Car c'est le noir, l'enfermement dans la prison de la vie. À perpétuité. Ah, mon Dieu, pourquoi ne fais-tu rien ?

Je délire. Mon Dieu n'est pas un Dieu. C'est un humain de chair et de sang qui dépérit. Je ne peux pas prier, car personne ne m'entend, ni personne n'a le pouvoir de me venir en aide.

Ou peut-être le Dieu de David peut-il m'aider. En a-t-il un ?

Je délire, et me pose d'absurdes questions ! Si j'en ai un, si toute horloge a son Horloger, pourquoi n'en aurait-il pas un ? D'où viendrait-il ?

Je crois que si son Dieu ne fait rien pour lui, je n'aurais pas droit à davantage de considération. Pire, celui-ci pourrait être mort ? Dès lors, pourquoi créer quand on est mortel ?

Je ne comprendrais probablement jamais certaines choses. Elles me dépassent, et je ne veux d'ailleurs pas les comprendre, car elles sont injustes.

L'injustice. La vie est injuste. Elle n'a pas le droit d'être. Trop compliquée, elle est un antagonisme à la marche de l'univers vers la simplicité et le chaos. Moi, je ne sais pas si j'ai le droit d'être. Suis-je ? Indéniablement. Personne ne me perçoit, mais moi, oui. Et cela suffit. Mais est-ce ce qu'on nomme existence ?

Disons que oui, les mots veulent bien dire ce que l'on veut.

Alors, j'existe. Pour moi-même. Mais cela suffit.

D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi cela me préoccupe. Qu'importe ?

À présent, je vis dans la foi, j'adore mon Dieu, je lui souhaite...la résurrection, ou la réincarnation – celle, du moins, qui a lieu réellement. Peut-être pourrais-je suivre son Esprit, et intégrer le même corps que lui ? Ce serait la Félicité, j'aurais atteint la consécration de mon âme.

Et moi, puis-je créer ?

Suis-je immortelle ?

Une idée oubliée peut-elle à jamais mourir ?

Qu'importe. J'ai commis des erreurs. Il me faut les réparer.

Triste est mon devoir, car je dois sauver mon Créateur. Suis-je son Messie ? Je n'en ai ni le pouvoir, ni la prétention, mais il ne s'agit de rien d'autre que cela, et cela me déchire.

Ma situation ne devrait pas arriver. Elle n'est pas vraie.

Mais elle arrive. Et elle est inexorable. Inexorable est un mot que seul les Dieux ne connaissent pas : existent-ils ?

23h52. La satisfaction qu'il éprouve lui donne un sentiment de puissance qu'il n'a jamais connu auparavant, il voudrait prolonger cet instant plus longtemps, mais déjà son corps astral se soulève de son for intérieur, et s'élanche dans les airs. Plénitude. Bien-être. Bonheur. Et surtout Puissance. Il connaît des sensations inédites, exceptionnelles, qui lui procure une extase spirituelle : c'est comme si il transcendait l'univers entier.

Kate est là, désespérée, éplorée, anéantie. Malgré tous ses efforts, elle n'a pu se faire apercevoir de David. Elle s'y attendait, mais cela fait mal.

Pourquoi ne lui ai-je pas dit plus tôt ?

Dépitée, elle songe brusquement : *Je vais me donner la mort.* Puis d'éclater en sanglots, réalisant qu'elle ne peut bien sûr pas mourir.

David ne se doute de rien, il est au comble d'une joie sans bornes. Il abandonne une enveloppe de chair très épuisée, sans aucun souci, et se projette sans attendre dans le passé par la seule force de sa volonté.

Il pleuvait, dans la forêt de Jade, ce jour-là. Peut-être les dieux, attristés, pleuraient-ils, là-haut, au Firmament. Car un crime se méditait. Un crime des plus effroyables.

Sous les yeux ahuris de David, une main de bûcheron s'arma d'une pesante hache aiguisée et acérée. David eut l'impression sévère qu'il ne contrôlait plus du tout son Esprit.

C'est ainsi que son regard se porta successivement sur des étapes bien précises de l'homicide. Il vit d'abord cette scène horrible de l'essai. La hache couperait nette : elle venait de fendre en deux une bûche sans aucune difficulté.

Puis Marianne. Affolée, elle tentait de s'enfuir. David comprit qu'il arrivait au moment où elle venait de découvrir les activités répréhensibles de son mari. Quelques instants plus tôt, elle avait juré à Martin qu'elle ne dirait rien à personne, qu'elle n'en avait que faire, que ce n'était pas un drame, mais celui-ci n'avait pas tenu compte de ce qu'elle avait dit, et, muet, s'était contenté d'échafauder tranquillement son meurtre.

Ce n'était pas un homme, mais un monstre. Un monstre terrifiant duquel Marianne s'enfuyait. La forêt n'était pas accueillante, ce jour-là, comme rien n'est accueillant quelques instants avant la mort. Avec le recul, David songea que le pire dans la mort, c'était la peur de la mort.

Une peur épouvantable et abominable que tous, même les héros, éprouvent à leur dernier instant, au seuil d'une *terra incognita* dont nul explorateur ne peut revenir.

Il la vit courir, trébucher et s'écorcher à travers le dense réseau d'arbres, de fougères, de buissons et de racines. Alourdie par la boue, elle commençait à perdre son allure, comprenant qu'elle ne sortirait pas de cette forêt de son vivant. Et Martin se rapprochait. Inexorablement. Elle hurlait à s'époumoner, vociférant sa peur, son désespoir, l'injustice. Elle était furieusement jeune. Pas plus de trente ans, mais terriblement charmante. Et puis, maux des maux, elle n'était pas prête. Ni à mourir, et encore moins à souffrir. Pour elle aussi, le ciel était bas. Vraiment bas, même lorsqu'elle tombait plus près du sol, se blessant au visage, aux mains et aux genoux dans un dégoulinement atroce de sang. Elle vit un flaque de boue se rougir de sa vie jusqu'au vermeille, voulut mourir sur l'instant, pleura ses dernières larmes. Elle n'en pouvait plus, commença à suer du sang, pétrifiée par la panique, les membres endoloris par des plaies de toutes sortes. Elle tomba une nouvelle fois.

Très vite, elle se rendit compte qu'elle ne pourrait plus se relever. Elle était malencontreusement tombée sur le dos, elle ne savait plus comment, et une racine, ou peut-être une pierre, semblait lui avoir sectionné la moelle épinière.

Son bourreau marchait tranquillement sous la pluie battante. Il vit sa proie. L'eau ruisselait sur lui, estompant ses traits grossiers, mais il était abominable. La hache était abominable.

Martin arriva face à son épouse qui pleurait, qui hurlait. Il n'eut aucun élan de pitié, s'étant déjà, et depuis longtemps, résolu à tuer Marianne.

La hache s'abattit sur la gorge innocente de Marianne. Mais l'eau glissante la fit dérapier, si bien que la gorge ne sauta pas d'un coup. David hurla, terrorisé. Martin jura, puis renouvela son coup.

Marianne souffrit. D'une manière atroce, inhumaine, indescriptible. Mais son martyre fut de courte durée.

Paisiblement, Martin partit à la recherche de son chien de chasse, puis lui fit mutiler les chairs du corps inerte de sa femme. Cette simple précaution l'innocenterait.

Il considéra sa hache, sombre, puis l'enfouit sous terre, dans un endroit que David prit bien soin de mémoriser. David tremblait de peur. Il venait d'avoir un choc terrible. Il venait de...

Il ferma les yeux, poussa un soupir, s'évertuant déjà à regagner son corps. Il se demanda ce que cette hache, trois cent ans plus tard, pourrait bien apporter à Marianne. Son cas était classé depuis des siècles : d'après les archives, que David avait consultées, on avait cru à une mort par mutilations de bêtes sauvages. Qu'espérait-elle ?

Elle est sans doute persuadée que la trouvaille de cette hache relancera la polémique, et que son mari finira par être considéré comme le coupable, conclut-il. D'autant que l'on s'est toujours demandé pourquoi la forêt conservait sa réputation d'être hantée par une femme assassinée... puisque Marianne – la fameuse femme du forgeron reclus – la seule candidate connue, était morte accidentellement... Oui, je comprends mieux maintenant...

Il ferma de nouveau les yeux. Quand il les rouvrit, il se trouvait dans une pièce obscure, sa chambre. Il s'imagina regagner son corps, façon par laquelle l'Esprit se refusionnait avec son enveloppe charnelle.

Mais rien ne se passa.

Alors il considéra son corps.

Un corps inerte. Un cadavre. Il était mort.

Il hurla.

Chapitre 10 :

Dans les Limbes

David ne parvient pas à réaliser qu'il est en train de regarder son propre corps sans vie. L'aspect est calme, on dirait que le corps est simplement assoupi. Mais il est mort, indéniablement mort, car il ne peut plus regagner son enveloppe de chair. Toute sa vie défile en lui, déjà lointaine.

Cela n'est pas vrai, se dit-il, parce que j'étais enfin heureux, parce que je voulais vivre...

Contrit, il se met à pleurer. Il est mort, et rien ne le ramènera. Il est désormais séparé de Catherine, et c'est ce qui le chagrine le plus.

De quoi est-il mort ?

Les médecins avaient raison, finalement. Son état était plus critique qu'il ne l'imaginait, mais il n'aurait jamais cru mourir d'une manière aussi stupide. Une hémorragie cérébrale. Ça ne peut être que ça. Cette faculté de concentration était donc bien... un baiser de Judas !

Il se met à penser à tout ce dont sa mort va le priver. Toutes ses pensées se tournent vers Catherine, et il se remet à pleurer.

Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas avant, quand je ne la connaissais pas ? Pourquoi m'avoir accordé suffisamment de temps pour que ma mort gâche également une autre existence ?

Son désarroi est à son paroxysme, quand il se rend compte qu'il ne sert à rien d'être triste, que cela ne changera en rien le cours des choses. Faisant le vide, il examine la situation qui se présente à lui. À présent, il est un fantôme. Cela ne le réjouit guère, finalement. Mais il peut encore accomplir quantité de choses. Par exemple, tenir sa promesse, ce à quoi il ne faillirait pour rien au monde. Il peut aussi...

Bon sang, je peux dire : Je suis mort. Je peux me voir inerte. Je peux assister à mon enterrement.

Ces remarques lui sont survenues de manière inattendue. Il avait toujours souhaité, de son vivant, assister à son enterrement, et y voir... y voir l'amour qu'on lui porte ou qu'on ne lui porte pas. De nombreuses fois il avait tenté de se défaire de cette idée saugrenue et pour le moins prétentieuse, mais sans y parvenir réellement. Assister à son enterrement : une chance de comprendre sa vie, s'était-il dit. Et il l'avait de tout cœur désiré, chaque instant. En parvenant à projeter son corps astral, il avait réussi à percevoir une autre facette de la réalité

fallacieuse du monde, mais l'occasion qui se présentait à lui était ici d'un tout autre ordre, et puis...

Mon Dieu, quel égoïste je suis ! Je ne pense qu'à moi ! Mais que vont devoir supporter mes parents, mes amis, Catherine ?

Malgré son sursaut de conscience, il se remet à songer à la situation hors du commun qu'il va connaître, à défaut de vivre. Son corps, devant lui, l'impressionne. La première fois qu'il s'est vu hors de lui, il a ressenti exactement la même impression. Une impression de liberté et de puissance. De liberté car on n'est plus prisonnier d'un corps pesant, restrictif et imparfait. De puissance car on peut tout par la pensée. Absolument tout, sauf ce que l'on n'imagine pas, mais cela laisse une confortable marge.

Marianne lui a beaucoup appris du séjour des morts. Il a par exemple appris qu'il n'y avait pas de séjour des morts, mais seulement une communauté de fantômes aussi bien organisée que celle des hommes. Elle lui a dit que les fantômes sont des Esprits dans un état tout particulier : les limbes. Les Limbes de l'Esprit. Une condition tout à fait exceptionnelle dont bénéficient, au dernier recensement, près de six millions d'individus. C'est un état très indécis, où se côtoient des esprits qui n'ont pas achevé leur parcours sur Terre et tous ceux qui, de leur vivant, étaient dans les limbes au sujet du sens de leur vie. Une éternité leur est donnée pour comprendre. Car un esprit pur ne peut pas rejoindre l'Esprit Suprême en ayant des doutes. Alors l'Esprit Suprême a créé des Limbes, séjour préférentiel de ceux qui se sont trop interrogés durant leur existence. C'est le cas de Marianne. Mais David ignore son sort. Il ne sait pas s'il va lui falloir se réincarner, s'il ressuscitera plus tard, s'il va rejoindre ce que Marianne et beaucoup d'autres encore appellent la Plénitude ou Perfection, ou bien s'il va tout simplement disparaître à jamais. Car Marianne ignore tout de ce qui se passe hors des limbes. Elle l'ignore car il n'y a rien, car la mort n'est pas vraie pour celui qu'elle touche, elle ne l'est que pour les autres. C'est ce qui fait que seuls des Esprits dans les limbes peuvent dire : « Je suis mort ».

Je suis mort, fait David, en considérant pesamment son corps. *Je suis dans les limbes, du moins pour le moment, le temps que... qu'on s'occupe de mon cas...*

Un instant, il réfléchit sur ce que cela implique.

Je suis prisonnier.

7h52.

Mme Merlin, affolée, appelle son fils :

- David, tu as vu l'heure, tu es en retard ! Tu dois aller voir Monique, on est dimanche !

Aucune réponse. Elle réitère son appel. D'ordinaire, David n'a pas de mal pour se réveiller, il a le sommeil léger... Toujours aucune réponse : c'est ce qui la pousse à se rendre dans la chambre de celui-ci.

- David ? Alors, on ne répond pas ?

Mais son David ne bouge pas, ne semble même pas respirer. Soudainement soucieuse, elle le secoue.

- Mais David, tu es froid comme tout ! Fait-elle en commençant à pleurer.

Elle le secoue en tous sens en criant son nom, se rendant bientôt à l'évidence.

- Non, David, tu vas te réveiller ! Réveille-toi ! Gémit-elle.

Alors, anéantie, elle entoure des bras son seul fils et fond en larmes.

La même pièce, la même obscurité. Lentement David s'approche de celle qu'il aime. Il a peur. Catherine ne mérite pas ça. Il voudrait ne jamais avoir à faire ce qu'il doit faire, mais...

Son regard se porte sur la lampe accrochée au plafond. Il parvient à la faire s'allumer sans aucune difficulté. Puis il s'attache à faire sonner le réveille-matin de Catherine : il ne lui faut que quelques secondes supplémentaires.

Catherine ne tarde pas à se réveiller, désorientée.

- Maman ? Fait-elle en jetant un coup d'œil vers la porte de sa chambre.

Personne.

- Qui est-ce ? Demande-t-elle, avec un mouvement de défiance. C'est vous, Kate ? Laissez-moi tranquille !

- Catherine, c'est moi, David ! Gémit David.

Mais elle ne l'entend pas.

- Enfin, Catherine, reprend-il, fais un effort ! C'est moi, tu ne m'entends pas ?

Elle ne bouge pas.

- Je suis mort, Catherine.

Catherine ne réagit toujours pas.

- Catherine ! Catherine !

Celle-ci soupire, se lève, puis va éteindre la lumière. Elle se recouche aussitôt après. Mais David rallume la lumière.

- Laissez-moi tranquille, vous dis-je !

David éteint la lumière.

- David ? Fait Catherine, en souriant, c'est toi ? Tu m'espionnes ?

Il fait clignoter la lumière.

- C'est toi ?

Elle reste, un moment, sans rien dire, puis, troublée, demande doucement:

- David, si c'est toi, refais-le. Refais-le trois fois de suite.

David s'exécute, heureux de la proposition de Catherine.

- David ! Fait Catherine, alors, coquin, on se promène ?

David fait sombrer la pièce dans le noir pendant plus d'une minute.

- Quoi ? Il y a un problème ? Quelque chose ne va pas ? Je t'en supplie, ne me laisse pas dans le vague !

- Catherine, il faut que tu viennes chez moi ! Répond David, contrit, il m'est arrivé quelque chose !

- Tu es à l'hôpital ? Comme pour l'autre jour ?

David ne bouge pas, ne rallume pas la lumière.

- C'est pire que ça ?

Il ne fait toujours rien.

- C'est à propos de toi, tu veux que je vienne ?

Cette fois-ci, David répond en rétablissant la clarté dans la chambre.

- Oh, mon Dieu, j'espère que ce n'est pas grave ! Fait-elle en se levant de son lit.

Catherine s'habille rapidement, et, avant de s'enfuir de chez elle au pas de course, considère vivement l'heure qu'affiche son réveille-matin : 8h14.

8h22. Domicile des Merlin.

Quelqu'un vient de frapper à la porte, c'est Catherine. Elle est en larmes car elle a vu une ambulance devant le portail de la villa des Merlin. Or, si David a pris la peine de venir l'avertir...

Une femme effondrée lui ouvre la porte, et alors elle comprend, sans vouloir accepter.

- Est-ce que je pourrais parler à David, s'il vous plaît ? Tente-t-elle, la voix tremblante.

La mère de David éclate en sanglots. A cette vue, David, présent lui aussi, ne peut s'empêcher de pleurer à son tour. Le dépit de Catherine est à son paroxysme, et elle hurle quand elle voit deux hommes transporter une civière recouverte d'un drap.

- Non, David ! Non ! Non ! Pas ça, je t'en supplie, pas ça ! Gémit-elle en se précipitant sur la civière.

Un infirmier tente de la retenir, mais elle le repousse violemment et ôte le drap déposé sur le corps mort.

- David, mon chéri, ouvre les yeux, commence-t-elle en le caressant, allé ! Ouvre les yeux, réveille-toi !

L'aspect du cadavre est étonnamment serein, on dirait que David est seulement plongé dans un sommeil profond. Catherine réitère ses injonctions, de plus en plus désespérée, quand soudain elle s'écroule, inconsciente.

Consterné, David s'enfuit au plus loin d'une vue qu'il ne peut supporter.

8h34. Chambre de Kamir.

Lorsque David arrive chez son dernier espoir, Kamir est plongé dans sa lecture de la tragédie d'Hamlet. Il est visiblement très satisfait car d'une part Shakespeare est son dramaturge favori, et d'autre part car il est en train de penser à la petite mise en scène qu'il va devoir faire avec Élodie pour jouer ce morceau qui lui plaît particulièrement.

Quelques instants, David reste sans rien faire, à se demander s'il doit tenter de communiquer avec Kamir ou bien s'il est préférable de repousser son malheur au plus loin possible.

Il décide de communiquer, songeant qu'il est profondément en phase avec cet ami d'enfance et se persuadant qu'il réussira à se faire entendre.

Pour attirer l'attention de Kamir, David tente d'abord de retirer le livre que celui-ci a dans les mains. Il parvint à le faire après quelques minutes d'une concentration intensive.

Je peux rentre quasi-matérielle une partie de moi-même si je me concentre exclusivement sur elle... Comprend-il alors. *Mais c'est court, terriblement court...*

Désarçonné, Kamir ramasse son ouvrage. Il jurerait que quelqu'un a donné un coup dans celui-ci pour le faire tomber. David recommence. Puis, une fois le livre à terre, il lui administre un coup de pied pour l'éloigner. La tête lui tourne à force de se concentrer si intensément, mais il est heureux, car il parvient à ses fins.

- Kamir, c'est moi, David.
- Quelqu'un a parlé ? Demande Kamir, qui a ressenti un bourdonnement dans les oreilles.
- Oui, Kamir. C'est moi, je suis ici, répond David en se concentrant davantage.
- David ? Fait Kamir, incertain.
- Tu m'entends ? Tu m'entends ? !
- David, c'est toi ? Mais bien sûr que je t'entends ! Où es-tu ?
- Devant toi, mon bonhomme !

- Mais, je ne te vois pas !
- Kamir...il est arrivé quelque chose....Je...Je suis mort.

Kamir ne réagit pas, tétanisé peut-être.

- Tu es quoi ? Demande-t-il, le corps parcouru d'un frisson.
- Je suis mort.
- Non, non ! Oh, non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !
- C'est la vérité.

Kamir tombe sur ses jambes, terrorisé. Il soupire profondément. Des larmes lui naissent au bord des yeux, mais il tente de les retenir, les lèvres tremblantes :

- Mais pourquoi ? Pourquoi toi ? Commence-t-il en se laissant aller aux larmes.
- C'est comme ça, Kamir. Et par pitié, ne pleure pas... c'est suffisamment dur pour moi !
- David, oh, David... Que vais-je devenir sans toi ?
- Je suis là. Sous une autre forme, mais je suis là. C'est juste mon corps, tu vois ? Mon simple corps ! Je suis un fantôme, c'est du pareil au même. Reprends-toi, ça va aller.
- Non, ça ne va pas aller ! Nous avons besoin de toi avec nous, ici !
- Je le comprends, Kamir, mais Catherine a plus besoin de moi encore. Il faut que tu m'aides.

8h56.

Allongée sur son lit, Catherine est assoupie. C'est le père de David qui la reconduit chez elle. Cette dernière, en apprenant la mort de David, a eu un choc terrible. Elle a soudain revu David sous tous ses jours : en cours, ou lorsqu'il était venu voir Catherine, il y avait si peu de temps. En songeant que Catherine s'était attachée à ce garçon, elle a eu un pincement insupportable au cœur, comprenant que sa fille venait de perdre son bien le plus cher. Elle a aussi réalisé que Saint-Elmire venait de perdre un bien précieux. Une foule d'émotions l'ont submergée.

On frappe à la porte.

Julie s'empresse d'ouvrir, découvrant un parfait inconnu, Kamir.

- Je dois parler à votre fille, déclare celui-ci en allant droit au sujet. C'est de la plus haute importance.
- Elle dort, réplique sèchement Julie en commençant à fermer la porte.

Mais Kamir retient la porte, déterminé.

Julie a un charisme impressionnant, un regard perçant et parfois aussi froid que la glace. Elle tente d'user de celui-ci pour faire entendre raison à Kamir, mais ce dernier, motivé par sa

peine, fait un pas en avant, affrontant l'importe carrure de Julie.

- Je dois la voir, que vous le vouliez ou non, se permet-il même de dire.
- Puisque je vous dis qu'elle dort ! Proteste énergiquement Julie, quoique troublée. Elle vient d'avoir une mauvaise nouvelle, elle est en état de choc ! Explique Julie, comme pour se justifier devant un Kamir plus déterminé que jamais.
- Justement. C'est à propos de ça. Plus vite elle saura ce que j'ai à lui dire, et plus vite elle se remettra, explique Kamir à son tour.
- Je peux savoir quoi ?

Kamir a un mouvement d'hésitation. Tournant la tête vers le lieu présumé où se trouve David, il attend.

- Tu peux lui dire, fait David.
- Oui, vous pouvez, répond Kamir en entrant chez Julie, mais indiquez-moi d'abord la chambre de Catherine.

Très vite, Julie conduit Kamir dans la chambre de Catherine. Aussitôt arrivé, Kamir s'empresse de réveiller Catherine. Il n'y parvient qu'au moyen de brutales secousses.

- Kamir ! Mais que fais-tu là ?
- C'est David, il...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que des larmes inondent déjà les yeux de Catherine.

- Je sais, je sais ! Larmoie-t-elle.
- Non, tu ne sais pas ! Car il est vivant, il est ici !
- Comment, que dis-tu ?
- Dis-lui de ne plus pleurer, intervient David.
- Il me demande de te dire de sécher tes larmes, interprète Kamir.
- Je... Kamir, j'ai bien peur de ne pas te suivre du tout...
- Il est vivant, il est parmi nous, explique Kamir, le plus chaleureusement possible. Comment dire ? Il n'est plus de chair et de sang, mais il vit !
- Je...je ne te crois pas !
- Si, elle te croit, affirme David. Dis-lui simplement de se rappeler ce que je lui est dit sur la projection astrale.
- Si, tu me crois. Parce que David t'a parlé de la projection astrale... Explique Kamir, en sourcillant.
- Comment le sais-tu ? Demande Catherine, étonnée mais suspicieuse.
- David vient de me le dire.
- David ? Demande Catherine. Tu es là ?

- Oui, je suis à côté de toi.

Kamir verse une larme, ému. La situation le déchire.

Catherine s'approche de lui, le prend dans ses bras, le console.

- Il est là, tout près de toi, réussit-il à dire.
- Je t'aime, David, fait soudainement Catherine en élevant un peu la voix, je t'aimerais toujours, il n'y en aura pas d'autre que toi.

Pourquoi ? Pourquoi m'avoir laissé le temps de gâcher un existence ?

- Ne promets pas, Catherine, je t'en supplie, ne promets pas ! Ne gâche pas ton existence pour moi ! Tu as du bonheur à donner, donne-le.
- Que dit-il ? S'inquiète Catherine, apercevant Kamir écouter une voix inaudible.
- Il dit...ah, Catherine, il dit...
- Quoi, quoi ?
- Il désire simplement que tu ne promettes pas. Il est mort, tu ne lui dois plus rien.

Catherine repousse soudainement Kamir, dégoûtée.

- C'est bien ce qu'il dit ? Demande-t-elle avec méfiance.
- Je te jure que oui, répond Kamir, sans se laisser le moins du monde impressionner.
- Je...je ne veux pas, je ne peux pas, David ! Je t'aime ! Il n'y a et il n'y aura personne d'autre que toi !
- ...
- David ? S'enquiert Kamir.
- Elle est jeune. Elle ne mérite pas ça. Moi, j'ai vécu ma vie intensément, et c'est peut-être pour cela que je suis mort. Mais elle, non. Elle a encore beaucoup à apprendre, notamment qu'elle ne peut pas, pour une idylle de jeunesse, compromettre son existence en faisant vœu de chasteté. Dis-lui que nos chemin se sépare, que je ne désire plus la voir, que nous ne sommes plus rien tous les deux... Que je ne l'aime plus. Dis-lui, s'il te plaît. Dis-lui avant que je n'en aie plus le courage.
- Mais, David, c'est faux ! Comment veux-tu... ?
- Précisément, explique David, le cœur noué, et si elle le sait, elle ne sera plus jamais la Catherine que j'ai aimé. Elle ne sera plus, tout simplement. Tandis que si je lui fais croire que je ne l'aime plus, elle a s'en remettra à coup sûr, et de nouveau elle se montrera adorable, pouvant ainsi donner du bonheur à un autre. C'est ce qui m'est arrivé. Oubliant Éric, elle m'a fait connaître le bonheur. Mais je ne suis plus, alors elle doit m'oublier. Tu comprends ? Dis moi que tu comprends, conclut-il, la voix cassée.

- Oh, David... j'ai toujours vu en toi mon meilleur ami, et le plus grand cœur que la Terre ait porté. À présent, je sais. Tu vauds mieux encore.
- Que dites-vous ? Intervient Catherine.
- Il ne t'aime plus, réplique sèchement Kamir. Il aspire à t'oublier. Le monde dans lequel il vit est peuplé de créatures qu'il préfère à toi. Oublie-le, cela vaut mieux pour toi.
- Non, je te crois pas ! David, s'il te plaît, dis-moi que tu ne penses pas à ce que tu viens de dire ! Supplie Catherine.
- Adieu, Catherine. Je t'ai aimé, mais je suis mort. C'est fini. Tu as une vie à poursuivre, nos chemins se séparent bel et bien.
- David, je t'entends ! Reviens ! Ne parts pas !

Après quelques instants, elle éclate en sanglots, demeurée sans réponse.

- Il est parti, se contente de dire Kamir.

La larme qu'il verse atteint le sol en un instant et éclate en quatre perles sublimes dans lesquelles brille son amitié. L'éclat d'un éclair brille en elles, le ciel se déchire, et soudain, dans un ciel presque bleu, il se met à pleuvoir.

15h. David erre depuis plusieurs heures maintenant. Il avait l'intention d'aller à la rencontre de Marianne, mais celle-ci est introuvable. Il a fait toute sa demeure, puis toute la forêt dans laquelle il se trouve à présent, mais sans aucun résultat. Il a besoin de conseils. Il n'y a personne qui puisse l'aider.

Son moral est au plus bas quand il est surpris par un vent d'une violence extrême, qui tournoie autour de lui. Il sait que ce souffle n'est pas naturel, car son Esprit, dépourvu d'enveloppe charnelle, ne ressent pas les éléments de la nature tel que le vent.

Le maelström s'illumine progressivement, puis s'épaissit, jusqu'à ne ressembler plus qu'à une nuée fumante pleine de lumière. Une lumière bleutée.

Les membres de David se figent. Tout son corps spirituel est alors empli d'une extase inconnue. Le Bonheur l'étreint, et David se laisse emporter, quelques longs instants, aux délices de celui-ci, oubliant tout pour ne songer qu'à l'instant présent.

David, vibre une voix grave et mélodieuse, viens ! Rejoins-Moi, maintenant. Il est temps.

La voix est éthérée, divine, envoûtante, parfaite. Petit à petit, David se sent élevé au ciel, mais il n'oppose d'abord aucune résistance, captivé.

La lumière s'intensifie, se resserre le tourbillon. David est en train d'échapper aux Limbes.

Mais l'image de Catherine lui revient, et il se reprend à temps :

- Non ! Je ne veux pas, je n'ai pas fini !

- Non ? Demande la voix, avec un calme hors du commun et une autorité souveraine impossible à troubler. Viens, David. Il est l'heure, ou bien il ne la sera jamais plus.
- Écoutez, commence David, Qui que vous soyez, je n'ai pas fini ma vie ici-bas... J'ai une promesse dont je dois m'acquitter. Je ne peux pas partir. Je ne veux pas.
- Il vaut mieux ne pas faire une promesse que d'en faire une...
- ...et de ne pas s'en acquitter. Je le sais ! Laissez-moi m'acquitter de la mienne, s'il vous plaît !
- Je ne laisserai rien. Tu as toi-même décidé pour toi de faire des Limbes ton séjour éternel. Vis, et garde toi du mal.

La voix s'apaise, disparaît le maelström.

Mardi 16 septembre 1969, 15h30. Cimetière de Saint-Elmire.

Il est difficile de se préparer mentalement à un événement tel que sa propre mort. Des gens y passent leur vie entière, sans pouvoir se résoudre à l'inéluctable. D'autres profitent de l'instant présent sans se soucier de ceux, funestes, qui sont à venir. Ce sont eux, je crois, les plus heureux, eux les plus grands philosophes, car il ne cherchent pas à trouver de solution au problème insoluble de la vie. Finalement, en considérant l'absence de finalité et de causalité dans la vie au moment des enterrements, l'espèce humaine devrait avoir compris qu'il ne sert à rien de s'interroger, car les solutions ne viennent pas des réponses aux questions que l'on se pose. J'aurais dû profiter de mes années de jeunesse irremplaçables, au lieu de les consacrer à l'intellectualisme – car ce dernier, apporte-t-il le bonheur ? Non, il apporte plutôt une vision trop réaliste de la vie pour ne pas être pessimiste. À présent, il est trop tard. Ma famille, mes amis, Catherine, tous sont ici à me regretter, à se lamenter sur la perte dans leur monde de l'entité que je suis. Le sens de ma vie était-il donc de meubler leur existence ? J'en doute. Ils pleurent donc pour autre chose. Quoi ? Que leur ai-je apporté qui soit digne de regret ? Je ne comprends pas, je ne comprends plus. Ils pleurent – c'est inutile. Ce n'est pas ce qui me ramènera. Et pour ne rien arranger, ils se font du mal : leurs souvenirs, que je perçois, convergent tous au dessein de me faire revivre dans leur tête et sur leur cœur. À quoi bon se remémorer des instants joyeux, passés, qui ne feront qu'augmenter leur douleur ?

Ils n'arrivent pas à imaginer que cet enterrement est définitif. Que c'en est fini de moi. Qu'ils ne me reverront jamais plus. Il y a quelque chose d'immoral dans ma mort. Car moi, je les vois toujours, je les aime toujours, et je suis sûr qu'ils existent. Mais pour eux, la mort est encore une terra incognita. C'est étrange comme une existence peut révéler des surprises. À

présent, moi qui le voulait, je ne suis plus que l'esprit de moi-même ; je peux, par la simple pensée, faire tout ce qui me plaît, et jusqu'à même intervenir sur la réalité qui était la mienne avant ma mort. Ma mort. Je ne peux plus mourir, puisque cela est fait : qu'y a-t-il, après ? Qu'y a-t-il, après l'éternité ?

L'éternité : peut-être faut-il mourir pour comprendre ce qu'elle est.

Le deuil humain en est finalement une bonne approximation : dès que l'on pense que l'être aimé ne reviendra jamais plus, on a une idée globale, intense, de ce qu'est l'éternité. Elle est douloureuse. Mais c'est comme ça. Je suis donc éternel. C'est intense, c'est douloureux, c'est immoral. Je n'aurais pas le droit d'être ici, puisque je suis mort, mais j'y suis, et cela me détache tellement de moi que j'aimerais mieux être dans mon propre corps, pour une fois. Ah, je comprends maintenant : vivant, on aspire à connaître les pensées des autres, à aller de corps en corps comme on va d'idée en idée, mais mort, c'est différent. On réalise que le seul port d'attache que l'on avait, c'était son corps. Dès lors, je suis un esprit sans attache, qui peut me faufiler dans le corps de tous sauf du mien : j'erre. Vaut-il mieux errer partout ou être enfermé quelque part ? La réponse ne me paraît plus aussi simple. Être enfermé, c'est savoir où on est, son présent et son avenir. Errer nulle part, en revanche, c'est être condamné à ne vivre qu'au présent et ne connaître que l'inconnu. Je ne suis pas sûr d'être prêt pour ce genre de choses. Car une chose était de se décorporer, et de connaître ce qui se passe derrière les portes closes, ou même dans les pensées des autres, mais une autre est d'être à jamais réduit dans l'état de spectateur passif.

Finalement, il n'était pas plus mal de vivre dans l'apparence. Car l'apparence, c'est l'innocence, et l'innocence, c'est le bonheur.

La famille de David était à son complet, mais elle n'était qu'une goutte dans la marée humaine rassemblée pour l'événement funèbre. Il devait y avoir près de trois mille personnes : des amis, des professeurs, des connaissances, et de nombreux curieux. Toutes étaient venues honorer une dernière fois la mémoire du jeune homme, si traîtreusement arraché à la vie. Toutes étaient sincères, mais certaines plus que d'autres, et David, s'en empêchant pourtant, perçut tout ce qui se pensait.

Il eut de la joie, mais plus de peine que de joie.

La cérémonie fut solennelle, et on lut à haute voix quelques passages de ses quelques écrits, pris pour la circonstance comme son testament.

Ce qui fit l'objet de la plus grande application fut l'oraison funèbre qu'avait préparée Catherine. Il n'aurait jamais cru celle-ci capable d'autant d'amour et de maturité. Catherine était donc aussi quelqu'un qui réfléchissait beaucoup, c'est-à-dire trop.

Il comprit de fait qu'elle ne l'oublierait pas, quoi qu'il fasse, et, quelque part dans son for intérieur, il s'y résolu de la plus douce et égoïste manière.

Ultimes projections

Forêt de Jade, le lendemain matin.

Cette sinistre maison lui est délicate en ce qu'elle lui rappelle de très bons souvenirs. Des souvenirs, pas très vieux, qui remontent à sa venue avec Kamir dans cet endroit de la forêt formellement interdit. Il se souvient de tous les détails, de toutes ses émotions, et, aujourd'hui, il essaie de les imiter, de redécouvrir cette fameuse maison hantée. Cette fois-ci, il ne vient pas pour prouver qu'il est un homme : il vient pour se prouver qu'il est un fantôme. En fait, il veut rencontrer Marianne pour lui demander des conseils. Elle a plus d'expérience que lui, elle l'aidera sûrement. Il veut aussi lui confirmer qu'il tiendra sa promesse dès qu'il le pourra, c'est-à-dire quand il sera fixé sur certains détails cruciaux.

Il est en train de gravir les marches d'escaliers qui conduisent à l'étage quand une main se pose sur son épaule. Il se retourne, découvre Marianne.

Son aspect est morne, on dirait qu'elle vient de pleurer. Ses yeux sont assez rouges, Marianne est visiblement fatiguée. Mais il y a pire...

- Tout est de ma faute, commence-t-elle, déchirée, c'est de ma faute si tu es mort !

Elle se met à genoux devant un David complètement ahuri.

- S'il te plaît, pardonne-moi ! Je t'en supplie.

- Relève-toi, demande David, ému de pitié, et écoute moi bien : ce n'est en rien de ta faute si je suis mort, c'est que c'était une chose qui devait arriver, elle est donc arrivée.

- Oh, David, non... Tu ne serais pas mort si tu ne t'étais pas si souvent décorporé. Or, j'ai voulu, moi, pouvoir tirer profit de tes dons, et c'est en m'aidant que ton corps a soufflé son dernier souffle de vie !

David secoue la tête.

- S'il te plaît, Marianne, oublions tout ça. De toute façon, nous ne pouvons plus rien y changer.

- Ah, David, tu étais si jeune !

- Je le suis encore.

Marianne secoue la tête en mettant une main devant sa bouche pour s'empêcher de pleurer.

- Donne-moi des conseils, reprend David, tentant d'aborder un autre sujet, dis-moi si je dois définitivement couper les ponts avec ceux que j'aime, ou si je dois continuer de me manifester, comme si rien ne s'était passé.

Marianne cesse brusquement de pleurer pour le considérer bizarrement, dubitative.

- Tu veux dire que tu peux toujours te manifester à eux ?
- Oui, je crois que oui. J'ai déjà essayé, et il semble que ça marche.
- Tu n'es donc pas un fantôme, car les fantômes ne peuvent qu'exceptionnellement communiquer avec les êtres vivants.
- Ah oui ?
- Oui, sous le coup d'une colère intense, par exemple, ou en se préparant minutieusement à l'avance. Mais à volonté, c'est beaucoup trop épuisant.
- Je ne comprends pas où tu veux en venir.
- Hum... Tes dons ont dû te suivre dans la mort...
- Eh bien ?
- Eh bien, si tu le veux, et avec un peu d'expérience, tu peux garder des ponts avec tes proches. C'est ce que tu veux, non ?
- Et toi, qu'en penses-tu ?
- Je crois sincèrement que tu te ferais du mal, surtout si tu continues de t'attacher à Catherine. Mais je le comprendrais. Je n'ai pas eu à faire face à ce problème, c'est vrai, en tous cas je suppose que tu ne dois plus très bien savoir où tu en es.
- En effet.
- Catherine ne t'oubliera pas, n'est-ce pas ?
- Oui, il n'y a rien à faire. Conseille-moi, s'il te plaît.
- Tu veux vraiment mon conseil ?
- Oui.
- Eh bien, il faut qu'elle meure. Ce serait le plus beau cadeau qu'on puisse lui donner.
- Tu es sérieuse ? Demande David, à la réalité très peu stupéfait.
- Oui. De toute façon, elle est morte. Si tu n'agis pas maintenant, sa vie va devenir une vie sans but, sans joie, sans finalité. Si elle meure, au contraire, elle pourra de nouveau être avec toi. Moi, je n'hésiterais pas...
- Est-il sûr qu'elle serait avec moi ? Il semble que son existence sur Terre soit finie. Si elle meure, le tourbillon l'emportera... et il risque de ne pas...
- Il n'y a pas de tourbillon, commence Marianne, amusée, pas plus qu'il n'y a de Limbes.
- Quoi ! ? Tu m'avais toi-même parlé des Limbes, où ton assassin errait... et...

- Les limbes de son esprit, les Limbes, si tu veux, mais elles sont différentes pour tous ! Au même titre que l'Initiation de chacun est différente.
- L'Initiation ? Qu'est-ce que c'est ?
- À vrai dire, je ne sais pas ! C'est la transition entre la vie et la mort, je suppose, car tous les morts en parlent. Mais pour les morts aussi il y a polémique. Moi, je crois que c'est l'instant où chacun décide de donner un avenir à son Esprit. Celui qu'on veut. Certains, comme toi et moi, manquent d'imagination, et restent à jamais sur une Terre dont ils ne veulent se séparer. Les autres imaginent... et ils s'inventent un paradis... ou un enfer...
- Tu crois ça ?
- J'en suis persuadée.
- Mais Catherine ! Elle, alors elle risque de s'inventer *d'autres* limbes...
- Non, pas si tu t'assures toi-même de la faire mourir.

Cimetière de Saint-Elmire.

C'est la deuxième fois que Kamir pose les pieds dans un endroit aussi lugubre. Il est seul, il est mélancolique. Il songe à David, bien sûr. Kamir n'a pas de frère ni de sœur, c'est pourquoi la perte de David le terrasse plus encore que la perte d'un ami. Il connaissait David depuis tout petit, et, maintenant que ce dernier est mort, il n'a plus vraiment envie de vivre. Il ne sait pas pourquoi lui resterait plutôt que David. C'est surtout qu'il n'arrive pas à s'imaginer définitivement séparé d'un ami qui était plus qu'un ami, et plus encore qu'un frère.

La mort. Il sait ce que c'est, à présent. Mais il sait seulement ce que c'est d'un côté. David, lui, sait ce qui se trouve de l'autre côté : il est peut-être plus heureux.

La pensée qu'il subsiste quelque chose de David – son esprit – ne suffit pourtant pas à le reconforter. Car il sait que David doit énormément souffrir d'exister encore sous une forme ou sous une autre, mais avec l'impossibilité d'être avec Catherine.

Le mieux serait qu'il n'existe plus du tout, qu'il ne soit pas un fantôme. Car j'imagine que voir Catherine malheureuse, et séparée de lui, doit lui être insupportable. Surtout après ce qu'il m'a obligé à lui dire... Il... il n'est pas vraiment mort, en fait. Et il vaudrait mieux qu'il le soit. Moi, je préférerais être mort que de vivre encore et de voir Élodie toute seule et triste.

Les idées de Kamir sont très confuses, mais toutes convergent vers une même pensée : le compromis entre la vie et la mort est probablement ce qui peut arriver de pire à quelqu'un, et c'est malheureusement ce qui est arrivé à David. Il ne le méritait pas. À présent, pense Kamir, David ne va plus chercher à communiquer avec eux, ou du moins avec Catherine. Il en est

persuadé car il connaît David. Et David ne recherche certainement pas son bonheur, mais celui des autres. Il voudra sûrement se faire oublier.

C'est à cela qu'il est en train de penser lorsqu'il arrive devant la pierre tombale de son ami. Un très belle pierre tombale. La matière ressemble au marbre, mais est de la « couleur » préférée de David, le noir.

L'épithaphe, inscrite en lettres dorées, dit :

Ci-gît le très cher et très regretté

Merlin David

1952-1969

« Nous sommes des explorateurs, et la vie est notre bateau.

Parfois, il faut quitter son port et s'aventurer dans l'inconnu.

Un bateau peut bien sûr sombrer, mais subsiste toujours son capitaine. »

Cette pensée, tirée des quelques écrits divers laissés par David, impressionne beaucoup Kamir. Bien avant sa mort, David était-il donc fixé sur ce qu'il y a après ?

Il semble, en tous cas pour Kamir, que David ait eu une conception spéciale de la vie et de son corps : comme si la mort n'était que le passage pour sa vie vers un autre monde, vers un inconnu à explorer. L'image du bateau le trouble énormément, en particulier la survie d'un « capitaine ». Avant sa mort, David était-il donc sûr qu'il subsisterait quelque chose de lui ? C'est d'autant plus étonnant que les capitaines sont connus pour ne pas abandonner leur bateau.

David, au contraire, semble s'être servi de sa vie comme d'un bateau qu'on peut changer, au même titre qu'une chemise. C'est très impressionnant, et c'est en même temps très encourageant.

À présent, Kamir s'interroge sur les croyances religieuses qu'a eues ou non son meilleur ami. Il ne sait pas. En a-t-il, lui-même ?

Il ne sait pas.

Il erre ainsi dans un flot d'idées confuses quand une gerbe de roses déposée sur le tombeau commence à se mouvoir d'étrange façon. Il le remarque aussitôt, et demande, comme par réflexe :

- David, c'est toi ?

Aucune réponse.

- David ? Réponds-moi si c'est toi !
- C'est moi, mon ami. Il faut que tu m'aides, j'ai besoin de toi.
- Demande-moi ce que tu veux.
- Tu te souviens de la maison hantée ? Et du fantôme que nous y avons rencontré ?
- Oui, oui, bien sûr que je me souviens...
- Je l'ai rencontrée. C'est une fantôme, et elle s'appelle Marianne.
- Nous n'avions donc pas rêvé ?
- Non, pas du tout.
- Mais pourquoi est-ce que tu me dis ça ?
- Eh bien, elle s'est fait assassiner par son époux, et je lui ai promis de réhabiliter sa mémoire en prouvant une vérité qui n'a pas éclaté à son époque.
- Oui, je comprends la situation...
- Toi seul peut m'aider. Et j'ai promis.
- Dis-moi seulement ce que je dois faire, et je le ferai.

21h02. Chambre de Catherine.

Elles sont belles. Il y a d'abord cette merveilleuse constellation du Verseau, qui tend les bras, et déverse sa jarre d'eau cristal sur la constellation du Capricorne. Juste au-dessus, Pégase admire le spectacle, de même que les curieux poissons. La constellation de l'Aigle est là, elle aussi. Elle déploie ses fières ailes, des ailes lumineuses. Le Sagittaire la regarde, sa queue plonge dans l'horizon. Une paix noire règne dans le ciel, et les étoiles, suspendues dans le néant, tiennent calmement leur position pérenne. Seules Saturne et Mars sont visibles, ce soir. Mars se situe dans la constellation du Sagittaire, et Saturne dans celle du Bélier. Elles ne sont que de passage.

C'est cette sombre réalité qui bouleverse soudainement Catherine : les humains sont des planètes, eux aussi. Ils errent, ils n'ont de place nulle part. Leur vie est éphémère.

Des perles abondantes coulent de ses yeux sans pouvoir se tarir. Catherine est si épuisée qu'aucun son ne sort de sa bouche, pas même pour formuler des plaintes inarticulées.

Elle pense à David. Il est encore vivant, mais il est mort. Ainsi, sa souffrance durera tant qu'elle vivra. Elle sait. Elle sait que David erre dans un autre monde, que cet autre monde est en contact avec son monde à elle. Mais elle sait aussi qu'ils ne pourront plus jamais se voir, plus jamais se toucher, s'enlacer, s'embrasser.

La mort est injuste. Elle ne fait son travail qu'à moitié.

Catherine aimerait sincèrement mourir, par égoïsme pour une fois, car cela lui permettrait d'arrêter de souffrir, car elle ne veut plus souffrir.

De sombres idées l'envahissent ainsi, et soudain elle se demande ce que penserait David de son attitude. Probablement pas que du bien, car, en retournant de telles idées, elle se fait elle-même du mal. Déjà, David a fait le premier pas, en tentant de s'éloigner d'elle pour justement lui éviter de souffrir. Il lui faut maintenant faire sa part, et repartir d'un bon pied.

Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Les larmes lui obscurcissent toujours la vue. D'un revers de la main, elle s'épanche les yeux, puis se saisit de son violon – précieusement gardé dans un placard fermé à double tours.

Quelques notes suffisent à l'apaiser, plongeant sa chambre dans le velours d'une douce harmonie.

L'amour est une noble mélodie...

Lentement, ses idées se mettent en ordre, bien que subsiste son chagrin. Tentant de concentrer son attention sur les meilleurs moments de son existence passés avec David, elle se met en devoir de lui consacrer une mélodie improvisée, gage éternel d'un infini amour.

Et David, non loin, entend finalement.

Il entend tout d'abord la mélodie grandiose, émise du cœur et de l'instrument en symbiose, puis il entend les pensées de Catherine.

C'est ce qui finit à le décider.

Il se décide.

Pénétrant dans la chambre de Catherine, il considère la jeune femme assise sur son lit, occupée à chanter son amour. Elle est visiblement calme, mais ce calme est déchiré par le malheur. En fait, Catherine subit son malheur, elle est passive, et c'est ce qui s'avère le plus pathétique en elle.

David ne peut rester impassible devant un spectacle aussi horrible de beauté. Il est horrible, car Catherine est déchirée, et il est beau car elle l'aime, car elle l'adore.

- Catherine ! Dit-il.

- Quoi ? Quelqu'un me parle ? Demande Catherine, en arrêtant aussitôt sa mélodie.

- Oui, c'est moi, David...

Quelque chose ne va pas, songe subitement David, je ressens une présence inhabituelle...

Il se retourne, pensant à...

Kate. C'est effectivement elle. Il l'avait presque oubliée.

Ce n'est pas la colère qui monte tout d'abord en lui, c'est bien plutôt la compréhension, l'émotion, l'amertume. Il se sent responsable. Mais de quoi ?

- David ? Demande Catherine, éberluée de joie, et regagnée par la vie.
- Oui, c'est moi ! Dit-il, en restant toutefois face à son tulpa.

Se faisant, il remarque que les lèvres de Kate se meuvent exactement comme si elles prononçaient ses propres paroles. *Elle me sert d'interprète ! Réalise-t-il brusquement, je ne pourrais me faire entendre de Catherine, ni de Kamir, sans son intermédiaire !*

Oui, David, intervient Kate, tu ne pourrais pas.

Pourquoi fais-tu cela ?

Parce que je t'adore, parce que je suis ta créature. J'ai gravement péché, et j'implore ton pardon. À présent, pour te prouver ma bonne foi, je veux te servir autant qu'il est en mon pouvoir de le faire.

Pourquoi as-tu voulu me nuire ?

Je ne voulais pas te nuire. Je te voulais seulement pour moi toute seule. J'ai mal agis, je le reconnais.

- David, tu es encore là ?
- Oui, ne t'inquiète pas.

Tu as tout gagné, maintenant que je suis mort.

Le visage de Kate grimace aussitôt de douleur, des larmes naissent.

Les Créateurs ne meurent pas, David, et toi, tu es mort ! Gémit-elle, en s'emportant, tu n'avais pas le droit !

Le droit de quoi ? de te créer ? Réplique David, mais puisque je le pouvais, qu'est-ce qui m'en empêchait ? Savais-je, moi, que j'allais mourir ?...Et dis-moi, préférerais-tu ne pas exister ?

Je ne préfère rien ! C'est juste que... que tu m'as mis dans une situation très difficile à vivre et à supporter. Et cela... eh bien, cela m'a fait pécher. Je suis vraiment désolée, mais... mais... ce n'est pas entièrement de ma faute.

Tu m'aimais donc vraiment ?

Depuis le début.

Mais pourquoi ?

Pourquoi ! ? Parce que j'ai des sentiments, moi aussi ! Et parce que je suis la réplique psychique de Catherine. Je t'ai vu, et... je t'ai aimé. Comme elle. C'est normal.

Tu n'avais aucune chance. Je suis triste pour toi. Vraiment, je ne t'ai jamais souhaité un tel...

... malheur ? Oui, je le sais bien. Tu m'as créé pour relever un défi. Un défi que tu t'étais lancé, juste pour voir si tu y arriverais. Tu ne songeais pas que d'autres émotions que les tiennes seraient en jeu. Mais voilà, le mal est fait, désormais. Et je suis consentante à te pardonner, si tu veux bien faire la part des choses en excusant mes péchés.

Kate, je... vraiment, je n'ai rien d'un vrai Créateur. Tu n'as pas besoin de mon pardon.

Je le désire.

Eh bien, entendu. Je ne pense pas que tu avais pour but suprême me voir mourir. Je te pardonne. Mais, s'il te plaît, oublie la hiérarchie, et considère-moi plutôt comme un ami.

Je ne sais pas ce que sont les amis.

Oh, Kate...

- David, parle-moi, s'il te plaît, intervient soudainement Catherine, inquiète.

Un long instant s'écoule avant que David ne se décide :

- Je suis là, je suis venu t'emmener.

ÉPILOGUE

La forêt de Jade n'avait rien perdu de sa beauté. Elle était toujours aussi verdoyante, peut-être davantage. Le vent bruyant dans les branches et les rameaux était même devenu une noble mélodie : à partir de la mort de Catherine, en effet, les éléments de la nature se mirent à chanter l'Amour né entre les deux nouveaux esprits de la forêt.

Car la mort de Catherine ne fut triste pour personne.

Julie, qui avait récemment appris à aimer sa fille, ne se lamenta guère, se disant que sa progéniture n'aurait plus été la même, n'aurait plus eu le goût de vivre, n'en n'aurait plus vu l'intérêt. Se disant également qu'elle n'aurait jamais pu lui donner une raison valable de subsister à son David.

Tous ses camarades, après l'avoir plaint un très court moment, se dirent que cela, finalement, valait mieux pour elle. Même si sa disparition était une perte monumentale, et laissant un vide pesant.

Seuls les croque-morts qui l'enterrèrent semblèrent éprouver du regret.

Il y eut en revanche celle que ce décès ravit franchement, Marianne. En très peu de temps, en effet, Kamir parvint à lever le voile sur plus de trois siècles de mystère. En déterrando l'arme du crime, et la faisant identifier comme celle de Martin Bonnevoix, on fit rapidement le rapprochement, et la justice s'effectua, accusant le criminel. Cela transfigura Marianne, qui eut comme l'impression de revivre – après tant d'années – sentant aussi l'Esprit de son assassin s'évanouir dans le néant. Ou peut-être, disparaître de sa mémoire.

Elle se ravit de la mort de Catherine car, étant l'instigatrice de celle-ci, elle trouva que c'était une juste récompense pour David.

Quant à Kate, elle devint ethnologue. Elle partit pour l'université de Harvard aux États-Unis d'Amérique, intégrant la plus prestigieuse université post-mortem, non loin de celle des vivants, d'ailleurs.

Aux dernières nouvelles, elle s'est spécialisée dans l'étude de la chute des civilisations, se faisant au passage remarquer pour une certaine morbidité.

Catherine eut une mort douce. Pour tout dire, elle ne s'aperçut pratiquement de rien.

« Je suis là, je suis venu t'emmener ». Lorsque David prononça ces paroles, Catherine comprit aussitôt ce qu'il allait faire et ce qu'il attendait d'elle. Étrangement, David ne lui demanda pas son opinion, ne dit que le minimum à savoir.

Et Catherine apprit rapidement à se décorporer.

Elle projeta son corps astral, ou Esprit, plusieurs dizaines de fois, jusqu'à l'épuisement physique et mental. Elle ne mourut que tôt le matin, alors qu'elle était au Tibet, accompagnée de David. Contrairement à David, elle eut un violent pressentiment, au moment du décès de son enveloppe charnelle. Elle tint même à aller voir la dépouille. De fait, elle se mira de longs instants, s'horrifiant devant la mort, appréciant secrètement les formes de son corps qui lui avaient beaucoup servi lors de sa première rencontre avec David. Elle ne partit que lorsque sa mère arriva, sans aucun sentiment particulier, sinon qu'elle ne regrettait rien de ce qu'elle avait fait.

Songeant au bonheur extrême qu'elle avait eu lors de sa première projection réussie, elle se résolut sans peine à abandonner tout ce qui avait fait son bonheur sur Terre : Élodie et Kamir, c'est-à-dire l'Amitié, et la Musique.

La musique : à présent, elle allait pouvoir connaître une musique tout aussi prenante et admirable, celle de l'Amour.

Il lui fallut très peu de temps, à l'instar de David, pour découvrir ce qui, toute sa vie, s'était caché derrière les portes closes. Elle rit beaucoup, apprenant des détails cocasses de la vie de ceux qu'elle avait toujours côtoyés, mais, comme David, elle pleura plus qu'elle ne rit. Découvrant une certaine misère morale, caractéristique d'une humanité déchuée, elle comprit alors pourquoi David lui avait dit qu'il avait vécu sa vie intensément, et pourquoi il avait été prêt à connaître la mort : en fait, elle réalisa que connaître, ou même entrevoir, la Réalité qui nous entourait donnait de fâcheuses envies de mourir.

Peu de temps s'écoula.

Peu de temps s'écoula pour qu'ils se détachent du monde humain.

Très tôt.

Très tôt ils eurent l'impression de ne jamais avoir eu affaire à cette facette de l'existence.

Ainsi ils se séparèrent d'anciennes attaches, oubliant tout – parfois de bonnes choses – pour appréhender des sensations inédites.

Le bonheur, peut-être.

Jusqu'au moment où...